



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

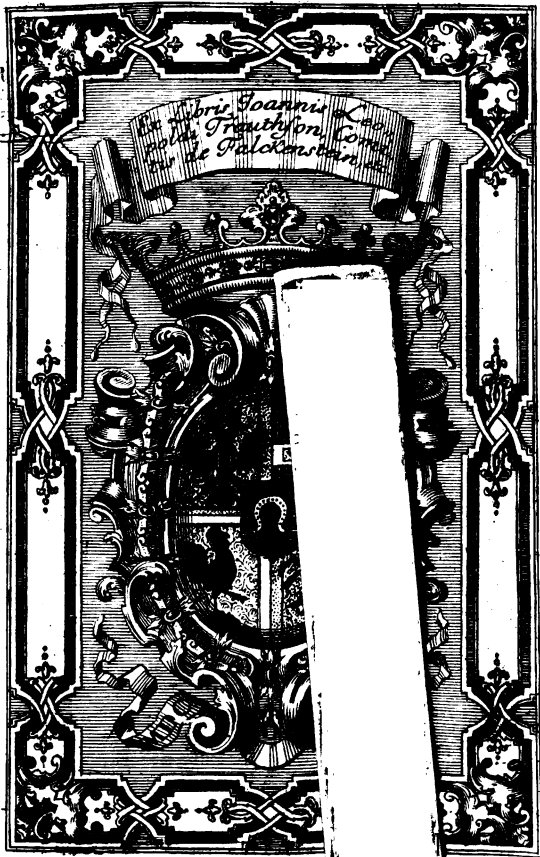
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





~~LXXIV. 1.~~

BE. 6. 77. 2.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK  
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

BE. 6. 77. 2





EXTRAORDINAIRE  
DU MERCURE  
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1683.

TOME XXI.



A PARIS,  
AU PALAIS.

**O**N donnera toujours un Volume  
nouveau du Mercure Galant le  
premier jour de chaque Mois, & on  
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-  
dinaire, Trente sols relié en Veau,  
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

**A P A R I S,**

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la  
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez C. BLAGEART, Rue S. Jacques,  
à l'entrée de la Rue du Plâtre,

Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,  
**AU DAUPHIN.**

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande  
Salle, à l'Envie.

**M. DC. LXXXIII.**

**AVEC PRIVILEGE DU ROI.**

---

*Avis pour placer les Figures.*

**L**A Planche troisiéme doit regarder  
la page 121.

L'autre Planche du Binocle doit re-  
garder la page 184.





EXTRAORDINAIRE  
DU MERCURE  
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1683.

TOME XXI.



*Il ne me sera pas difficile, Madame, de fournir ma Lettre Extraordinaire de ce Quartier, puis que les Ouvrages que je vous manday la dernière fois que je réservoy, me laisseront peu de*  
*Q de Janvier 1683. A*

## 2 Extraordinaire

place pour les nouveaux qui m'ont  
 esté envoyez depuis ce temps-là. Je  
 commence par celuy qui m'estoit resté  
 de M<sup>r</sup> La Selve de Nismes. La net-  
 teté avec laquelle il écrit, vous fait  
 aimer tout ce qui porte son nom;  
 mais quand le Traité que vous allez  
 voir de luy, seroit d'un Autheur dont  
 vous n'aurez point encore entendu  
 parler, vous l'estimeriez par l'utilité  
 de la matière. Vous suivrez la veri-  
 table Philosophie, en cherchant à vi-  
 vre heureuse; & ce Traité nous ap-  
 prend en quoy la vie heureuse consiste.  
 Ainsi il n'aura aucune peine à vous  
 attirer dans son party, puis que de la  
 maniere qu'il raisonne, il ne dit rien  
 qui ne soit conforme à ce que l'on sçait  
 que vous pensez.



22522522222255222

# TRAITE

DE

## LA VIE HEUREUSE.

**L**A condition des Hommes, à vray dire, n'est pas tout-à-fait si déplorable que quelques Philosophes l'ont crû. Nous navigeons tous sur une Mer, dont le calme & la tempeste dépendent de nostre volonté. Il nous est facile d'éviter les écueils qu'elle cache; nous pouvons abatre la fureur des vents qui l'irritent; il nous est aisé d'abaisser l'orgueil des flots qu'elle souleve; il est en

A ij

## **4**      *Extraordinaire*

notre pouvoir de faire succéder la tranquillité à l'orage, le calme à la tempeste, & la paix à la guerre. Il n'est point d'objets que nous ne puissions mépriser, d'opinions que nous ne puissions corriger, de passions que nous ne puissions vaincre. Nostre fortune est entre nos mains, la victoire dépend de nous; nostre bonheur est attaché à nostre desir, il ne faut avoir qu'un peu de courage pour vivre heureusement dans ce monde; car je ne suis point du sentiment de cet Ancien, qui vouloit que les Dieux faisoient seulement naître les Hommes, pour les punir de leurs crimes. Je ne crois pas aussi qu'Euripide ait dit vrai, lors qu'il a soutenu qu'aucun Mortel ne

*du Mercure Galant.*

pouvoit estre heureux ; mais je dis au contraire avec S. Augustin ; que la vie de l'Homme , qui est orné de toutes les vertus & de tous les biens du corps & de l'esprit , s'appelle communément heureuse. Le divin Platon assure aussi , que nous pouvons estre contents sur la terre, quoy que le nombre des Gens heureux soit fort petit , & que leur bonheur ne soit que comme anticipé , & encore imparfait , jusques à ce qu'ils passent à une meilleure vie , où le nombre des Bienheureux fera plus grand , & leur béatitude plus entière & plus parfaite. Tout le monde veut vivre heureusement , dit Seneque ; il n'est personne qui ne veuille estre heureux , dit S. Augustin ; tous les

A iij



## **Extraordinaire**

Hommes soupirent apres la Béatitude, dit S. Thomas. Si vous demandez   deux Hommes diff erens, s'ils veulent aller   la guerre, il peut arriver que l'un dira qu'il le veut, & l'autre qu'il ne le veut pas; mais si vous leur demandez s'ils veulent être heureux, l'un & l'autre vous répondront d'abord qu'ils ne desir rent rien tant que cela; & si l'un ne veut pas aller   la guerre lors que l'autre y veut aller, c'est par la même raison, je veux dire, afin d'acquérir plus facilement la vie heureuse. Lors que les Philosophes ont entrepris des voyages très-pénibles, lors qu'ils ont parcouru les Royaumes les plus inconnus & les plus éloignés, lors qu'ils ont visité les Nations les

plus barbares & les plus reculées;  
ce n'a esté, dit l'Orateur Romain,  
que pour arriver plus facilement  
à la possession de la vie heureuse.  
Tous les Hommes ont reçu du  
Ciel un desir naturel qui les porte  
à souhaiter leur félicité; pour  
cela il ne faut estre ny Prince,  
ny grand Seigneur, c'est assez  
d'estre Homme. Comment se  
peut-il donc faire que la Nature,  
cette Mere si sage, si éclairée, &  
qui ne fait rien en vain, ait pro-  
duit inutilement dans tous les  
Hommes le desir qu'ils ont d'es-  
tre heureux; ce qui seroit arrivé  
sans doute, si l'on ne pouvoit  
jouir de quelque bonheur en  
cette vie? Je sçay, & le Prince  
des Philosophes l'a dit déjà,  
qu'on ne sçauroit estre parfaite.

A iij

ment heureux sur la terre, & que les Hommes ne peuvent estre heureux qu'autant que l'infirmité de leur nature, qui est sujette au changement & à mille révolutions, le peut permettre. Dans le Ciel, les Bienheureux ne peuvent jamais devenir misérables, n'en déplaît à Origene qui a soutenu le contraire, imbu qu'il estoit des opinions de certains Philosophes. Sur la Terre, ceux qui sont heureux, peuvent changer dans un moment d'état & de bonheur; ils sont toujours menacés des fleaux que la Fortune tient en ses mains. Ils peuvent pourtant conserver leur bonheur, & vivre heureusement dans cette incertitude, dans cette incertitude des choses humaines; ils

*du Mercure Galant.* 9

n'ont qu'à modérer leurs passions, qu'à regler leurs desirs, qu'à faire seulement ce qui peut contribuer à les rendre heureux. Il est vray, dit Seneque, qu'il n'y a que les Dieux immortels qui soient parfaitement heureux ; nous ne voyons qu'une ombre des biens qu'ils possèdent. Nous pouvons bien certainement approcher de la grandeur de leur félicité, mais il nous est impossible d'y parvenir. Cela me fait souvenir de la réponse que fit Sérapis à un Roy d'Egypte, qui luy demandoit, s'il y avoit quelqu'un plus heureux que luy ; Dieu premierement, luy dit-il ; en suite le Verbe, & apres le S. Esprit.

*Principio Deus est, tum sermo & Spiritus istis*

*Additar, æquæva hæc sunt & tendentia in anum.*

Apulée dans la Philosophie de Platon, appelle Dieu heureux, & celuy qui rend les autres heureux, & qui seul suffit pour achever le bonheur de tous les Hommes. L'illustre Boëce croit que les heureux sont des Dieux, aussi il n'est pas impossible qu'il y ait plusieurs Dieux par participation, suivant la doctrine de S. Cyprien, & conformément aux Saintes Ecritures, où Dieu parlant à Moïse, luy dit, qu'il le donne pour Dieu à Pharaon. Le Roy Prophete dit aussi dans les Pseaumes, que nous sommes tous des Dieux, & les Enfants du Très-haut. *Ego dixi dñs esus, & ilij exultationes, Psalm. 81.* Ce qui fait voir

clairement qu'il y peut avoir plusieurs heureux aussi bien que plusieurs Dieux, par participation. Il est vray, & tout le monde en demeure d'accord, que nous ne pas acquiesir en cette vie la parfaite Béatitude, qui est réservée aux Bienheureux. L'autorité mesme de l'Eglise a décidé cette verité, & cela, dans un Concile oecuménique, dans le Concile de Vienne tenu sous Clément V. comme on le peut voir dans la Clémentine *Ad nostram de Hæreticis*, où parmy les erreurs des Beguards & des Beguines, il est dit que ces Hérétiques croyoient que les Hommes pouvoient acquiesir dans ce monde la parfaite félicité, qui fait le bonheur des Compréhenseurs, & l'espérance

## **n** Extraordinaire

des Voyageurs. La Nature, dit un Poëte, a donné dequoy suffisamment à tous les Hommes, pour pouvoir estre heureux, s'ils sçavent s'en servir à propos.

*Natura beatis (uti.*

*Omnibus esse, dedit si quis cognoverit*

Il faut qu'ils suivent les sages conseils qu'elle leur donne, qu'ils se servent des moyens utiles qu'elle leur procure, & qu'ils écoutent les préceptes salutaires qu'elle leur dicte. C'est ainsi qu'ils trouveront un chemin tout semé de fleurs, qui les menera à la vie heureuse, & qui est presque inconnu; car bien que tous les Hommes veuillent estre heureux, dit Seneque, neantmoins ils ne voyent goutte dans le sentier qui mene à cette vie heureuse

qu'ils desirent si ardemment. Leur aveuglement mesme leur est si funeste, que plus ils se hâtent pour y arriver, plus ils s'écartent de cet heureux terme, s'ils ne sont pas dans la véritable voye, & ils n'y sçauroient estre sans le secours d'un Guide fidelle qui les éclaire de son flambeau, & qui les conduise dans cette voye étroite & épineuse. Pour moy, j'ay cent fois admiré que les Hommes qui sont naturellement curieux, de qui l'esprit veut sonder les secrets les plus cachez, pénétrer jusques au centre de la Terre, s'élever au dessus des Cieux, pour tâcher de connoistre ce qui passe leur connoissance, s'appliquent si peu à connoistre la vie heureuse, qu'ils desirent



avec tant d'ardeur. C'est pour cela que je tâcheray de faire voir en quoy consiste cette vie heureuse. Dans la premiere Partie de ce Discours, je rapporteray les sentimens des anciens Philosophes ; dans la seconde, je montreray de quelle maniere on peut estre heureux en cette vie, & je feray le portrait d'un Homme heureux.

Les anciens Philosophes qui se sont appliquez à connoistre le souverain Bien, ont fait voir à toute la Postérité qu'ils ne voyoient goutte dans une voye difficile & ténébreuse, où ils marchaient sans flambeau, ny guide. Ceux-cy, dit S. Augustin, ont fait consister le bonheur de l'Homme dans le corps, ou dans

l'esprit, ou dans l'un & l'autre; ceux-là dans la volupté, ou dans la vertu, ou dans l'un & l'autre; les uns dans le repos, ou dans la vertu, ou dans tous les deux; les autres dans les biens de la Fortune, ou dans la vertu, ou dans l'un & l'autre; mais ils ont esté si vains & si présomptueux, ajoute ce Pere, qu'ils ont crû estre eux-mesmes la cause de leur félicité, qui est un pur don de l'Arbitre souverain de l'Univers. Les plus illustres & les plus sçavantes Académies d'Athènes & de Rome, ont employé tous leurs soins, toutes leurs lumieres, tout leur sçavoir, pour connoistre la nature du souverain Bien. Toutefois il est évident, dit S. Prosper, que toutes leurs sueurs, toutes leurs

veilles, & toutes leurs fatigues, ont esté infructueuses; & ces beaux Esprits qui composoient ces fameuses Universitez, & qui remplissoient le Monde du bruit de leur nom, apres tant d'années consumées inutilement & sans fruit, ont eu la confusion de voir qu'ils ne pouvoient pas venir à bout de leur dessein. Aristippe, & Antisthene, sortis de l'Ecole de Socrate, ont eu des opinions si contraires touchant le souverain Bien, que l'un a soutenu que c'estoit la volupté, & l'autre que c'estoit la vertu. D'où vient cette diversité de sentimens entre les Disciples du mesme Maistre? C'est, dit S. Augustin, parce qu'ils ont raisonné comme des Hommes, & comme des Hom.

mes que la grace de l'Evangile n'avoit pas encore éclairé. Leurs veuës estoient courtes & limitées; leurs lumieres n'estoient pas suffisantes pour connoistre la verité, & pour la découvrir à travers les voiles du mensonge. De cette mesme source est venue cette multitude étonnante de divers sentimens que Varron, au rapport de S. Augustin, a remarqué. En effet, ce grand Personnage a dit qu'il se pouvoit former deux cens quatre-vingts huit Sectes qui auroient des opinions différentes sur le souverain Bien. On les peut voir toutes en détail dans le 19. Livre de la Cité de Dieu. Il y a quatre opinions principales touchant le souverain Bien, dit le Prince de l'Eloquence. Premie-

*Q. de Janvier 1683. B*

rement, celle des Stoïciens, qui croyoient que la vertu, & tout ce qui est honneste, estoit le seul bien qui fust dans le monde. La seconde est celle d'Epicture, qui faisoit consister la vie heureuse dans la volupté. La troisieme est celle de Jerôme, natif de l'Isle de Rhodes, qui ne reconnoissoit pour souverain Bien que la privation de la douleur. La quatrième est celle du Philosophe Carneades, si contraire à la doctrine de Zénon, qui vouloit que tout le bonheur de l'Homme fust dans la jouissance des biens de la Fortune, & des avantages de la Nature. Ces quatre opinions sont les plus celebres & les plus connues, & celles qui ont eu des Partisans plus illustres & plus sça-

vans. Il y en a plusieurs autres qui n'ont pas fait tant de bruit, parce que ny le mérite, ny la réputation de leurs Auteurs, ne suffisoient pas pour avoir des Sédateurs, renommez pour leur vertu & pour leur doctrine. Diomachus & Callypho ont voulu joindre la volupté avec la vertu, & ont fait consister le souverain Bien dans ces deux choses si contraires. Diodore, de la Secte des Péripatéticiens, prétendit unir la privation de la douleur avec la vertu, soutenant que le bonheur de l'Homme consistoit dans ces deux choses assemblées. Hérillus Philosophe, natif de Chalcedoine, & Disciple de Zénon, ayant appris des Leçons de son Maître, qu'Aristote & Théophraste

B ij

phraſte avoient fait le Pânégy-  
rique de la Science, affura que  
c'eſtoit en elle que conſiſtoit le  
ſouverain Bien. Laërce dans les  
Vies des Philoſophes, & Seneque  
dans ſon Epiſtre 31. écrivent que  
Socrate eſtoit de ce ſentiment.  
Le divin Platon, & ſes Diſciples,  
 faiſoient profeſſion de ſuivre la  
Nature en toutes choſes, & re-  
noient que pour vivre heureuſe-  
ment, il falloir vivre naturelle-  
ment. Ariſtote & les Péripatéti-  
ciens ont crû que la vie heureuſe  
conſiſtoit véritablement dans la  
vertu, mais ils pretendoient qu'  
elle ne rendoit pas tres-heureux  
ceux qui la poſſedoient ſans les  
biens du Corps & de la Fortune;  
& le Prince des Orateurs ſe plaint  
de ce que Théophraste a ren-

versé la doctrine de ses Maistres, & dépoüillé la vertu de ce qu'elle avoit de plus beau & de plus précieux, en disant qu'elle seule ne pouvoit rendre les Hommes heureux; & mesme dans son Livre *De Vita Beata*, il donne à la Fortune ce qu'il a injustement ravy à la Vertu. Le Philosophe moral de la Secte des Stoïciens, a fait un Livre de la Vie heureuse, dédié à son Frere adoptif, nommé Gallion, où il prouve que le bonheur de l'Homme consiste seulement dans la vertu. Il faut maintenant examiner les opinions de tous ces Philosophes.

Celle des Stoïciens qui ne reconnoissoient pour souverain Bien que la vertu, & tout ce qui est honneste, est sans contredit



plus vray-semblable que toutes les autres. S. Gregoire de Nazianze dans son Epistre 64. à Philaginus, la préfere à celle des Péripatéticiens, qui s'imaginoient que les biens de la Fortune, & les avantages extérieurs, estoient essentiels & nécessaires à la vie heureuse, en telle sorte que selon leur sentiment un Homme valétudinaire, pauvre & méprisable, de basse naissance, banny de sa Patrie, accablé de tous les maux imaginables, abandonné de ses Amis, poursuivy de ses Ennemis, cruellement persecuté de la Fortune, ne scauroit estre heureux; mais les Disciples de Zénon, qui jugent bien plus sainement des choses, soutiennent que les biens, ny les maux qui nous arrivent en

ce monde, ne contribuent nullement à nous rendre heureux, ou malheureux; & cette opinion, ce me semble, approche plus de la vérité du Christianisme que l'autre. S. Augustin même la confirme dans ses Ouvrages, lors qu'il dit que les Esclaves & les Maistres, les Hommes & les Femmes, les Sujets & les Roys, sont également capables de posséder la félicité. Aussi Dieu, devant qui il n'est ny Gentil, ny Juif, ny Barbare, ny Scythe, ny Esclave, ny Libre, selon ce que dit l'Apostre, distribue également ses graces & ses dons, aux petits & aux grands, aux pauvres & aux riches, aux sages & aux foux.

La seconde opinion est celle d'Epicure, qui vouloit que la

24     *Extraordinaire*

volupté fust le souverain Bien. Quelques uns pourceant ont crû qu'il n'avoit entendu parler que du plaisir de l'esprit, & non pas de celuy des sens. Lactance mesme l'excuse dans ses Institutions divines; & le Poëte Lucrece l'éleve infiniment au dessus de tous les Philosophes qui ont jamais paru, & dit en sa faveur que tout de mesme que l'Astre du jour obscurcit & efface la splendeur & la beauté des Etoiles, Epicure a terny tout l'éclat & toute la gloire des anciens Philosophes. Cependant on li-soit cette Inscription sur la Porte de son Jardin. *Hospes hic bene manebis; hic summum bonum voluptas est.* Vous serez bien icy, la volupté y est le souverain Bien.  
Aristippe,

Aristippe, Disciple de Socrate, avoit enseigné quelque temps auparavant, que la volupté & le plaisir des sens faisoient tout le bonheur des hommes; & sa Fille Areta qui luy succeda dans son Ecole, fut du même sentiment. Aristote dans le Livre 10. de ses Morales, rejette ce Dogme comme pernicieux & à l'Etat & à la Religion. Xénophon composa un Livre contre Aristippe, dédié à Socrate, où il refuta par des raisons solides & convaincantes le sentiment de ce Philosophe voluptueux. Lactance est d'avis qu'on ne doit pas seulement répondre aux Argumens d'Aristippe, parce qu'il estoit continuellement plongé dans les Festins & dans la Débauche, & que la pa-

*Q. de Janvier 1683.* C

role seule l'avoit distingué des Bestes. S. Epiphane dans le Livre 3. contres les Heresies, condamne ce Dogme & son Auteur.

La troisiéme opinion est celle de Jerome de Rhodes, au sentiment duquel la privation de la douleur estoit le souverain Bien. Ce Philosophe Insulaire, si je ne me trompé, n'est pas fort opposé à Aristippe; car lors que celuy-cy disoit que la volupté estoit le souverain Bien, il prétendoit en mesme temps que la douleur fust le plus grand mal qui püst arriver aux Hommes. Or si cela estoit veritable, personne ne pourroit estre heureux en ce monde, où il est presque impossible de vivre, sans endurer quelque dou-

leur, sans souffrir quelques amertumes, quelques angoisses, quelques chagrins.

La quatrième opinion est celle de Carneades, qui assuroit que le souverain Bien consistoit dans la possession des biens de la Fortune, & dans les avantages du corps; ce qui bien loin d'estre viay, n'a pas mesme une ombre de vray-semblance; car tout le monde sçait, & l'Ange de l'Ecole l'a dit il y a quatre cens ans, que la Béatitude de l'Homme ne consiste point dans les richesses, ny dans les honneurs, ny dans la gloire, ny dans la puissance de l'autorité, ny dans quelque bien du corps ou de l'esprit; & si cela estoit autrement, les Pauvres, les Gens inconnus & méprisez de

tout le monde, sans pouvoir & sans crédit, déniez de tous les biens de la Fortune, & de tous les avantages extérieurs, pourroient se plaindre avec raison d'estre injustement exclus de la félicité à laquelle tout le monde a droit de prétendre. Dinomachus & Callypho ont entrepris d'accorder la Volupté avec la Vertu. Cette entreprise paroît sans-doute téméraire ; aussi c'est vouloir, si je l'ose dire, joindre le Sauveur du Monde avec Belial, la lumière avec les tenebres, la vertu avec le vice, la justice avec l'iniquité. La volupté a rendu malheureux tous ceux qui gémissent sous le joug des travaux & des miseres de leur vie ; ce qui ne seroit pas arrivé, dit le Philoso-

phe moral, si la volupté pouvoit s'accorder en quelque maniere avec la vertu, qui fait tout le bonheur des Hommes. La vertu est quelque chose de grand, de sublime, de royal, de magnifique, & de puissant. La volupté au contraire est basse & méprisable, servile, foible & périssable, dont la demeure est dans les Cabarets, & dans ces Lieux qui craignent la visite des Ediles ; tandis que la vertu réside dans les Temples. dans les Eglises, au pied des Autels, dans les Ecoles des Philosophes & des Sages, enfin dans tous les Lieux consacrez à la Religion & à la Sagesse. La volupté se cache ; elle cherche les tenebres, & fuit la clarté du jour. La vertu se manifeste, & se fait connoître

C iiij



à tout le monde ; elle n'appréhende point la lumière, parce qu'elle est bien-aïse que ses actions soient vœues de chacun. Elle les soumet volontiers à la censure de tous ceux qui les voyent. Voila deux choses bien contraires. Comment les accorder, puis qu'elles ont reçu du Ciel des caracteres si opposez, & une antipathie naturelle qui rend leur union tout-à-fait impossible ?

Diodore estoit persuadé qu'un Homme heureux devoit estre vertueux & sans douleur. Je pense qu'il n'auroit pas esté d'accord avec les Disciples de Zénon, qui donnent à la vertu seule le pouvoir de rendre les Hommes heureux ; & leur opinion, ce me sem-

ble, est bien plus soutenable que celle de ce Philosophe ; car il est constant que les Sages, les hommes de vertu & de probité, sont toujours heureux, & mesme au milieu des tourmens les plus cruels, des tortures les plus violentes, & des suplices les plus douloureux.

L'opinion d'Hérillus, qui vouloit que la Science fust le souverain Bien, souffre beaucoup de doutes & de difficultez, elle est exposée à une foule d'objections auxquelles on ne peut répondre qu'avec peine. Le souverain Bien doit estre parfait & accompli dans toutes ses parties, & nous ne sçaurions avoir dans ce monde une entiere connoissance, une science parfaite. La vie de l'hom-

C. iij

mé est trop courte pour acquérir une science accomplie en toutes choses ; & ce que le Prince de la Medecine a dit de cet Art divin, se peut appliquer à toutes les Sciences du monde. La matiere est étendueë, il est vrai ; le champ est vaste & spacieux, mais le temps que les Dieux nous ont donné est trop court. *Ars longa, vita brevis.* D'ailleurs le souverain Bien contente & rassasie ceux qui le possèdent, & la Science la plus parfaite n'a jamais satisfait pleinement celui qui l'avoit acquise.

L'opinion des Platoniciens, qui faisoient consister la felicité des hommes à vivre naturellement, pourroit, ce me semble, autoriser les désordres & la li-

cence des Libertins, auxquels il seroit facile de se prévaloir d'une doctrine qu'ils n'entendent pas. Il sera mesme bon de les avertir que ces Philosophes suposoient que la Nature estoit dans sa premiere pureté, & qu'ils ne la prenoient pour leur conduite, que parce qu'ils s'imaginoient qu'elle avoit conservé son innocence; car dans l'état de la Nature pure, les maux n'estoient point meslez avec les biens, & les qualitez des Elémens estoient si bien tempérées, que l'homme en recevoit du contentement, & n'en ressentoit point de déplaisir. Il n'avoit point de désordres à reformer, point d'Ennemis à combattre, point de malheur à éviter. Il trouvoit en sa demeure tout ce

qu'il pouvoit fouhaiter; il n'éprouvoit rien en sa personne qui fust capable de l'incommoder. Sa constitution estoit excellente, sa santé ne pouvoit estre altérée; & si le temps pouvoit l'affoiblir, il prévenoit ce malheur par l'usage du Fruit de Vie, qui repa- rant ses forces, luy donnoit toujours une nouvelle vigueur. Le premier homme estoit le Maître, & le Roy de toutes les Creatures, dit S. Macaire. Tout estoit soumis à ses Loix; tout ce qui respiroit dans ce vaste Univers, reconnoissoit sa puissance; sa volonté n'avoit que de belles & de nobles inclinations; ses affections n'estoient point vitieuses; & ses desirs estoient si bien réglez, que rien ne pouvoit troubler son re-

pos. Toutefois il ne dépend que de nous dans cette Vallée de miseres, d'estre plus heureux que nos premiers Parens ne l'estoient dans ce Jardin de delices, où les Fleurs estoient toujours vives, où le Printemps, où la joye régnoit toujours. Un Homme juste & sage, dit S. Augustin, dans l'état mesme du monde le plus misérable & le plus infortuné, est plus heureux que le premier Homme dans le Paradis terrestre, parce qu'il espere de jouir un jour de la societé des Anges, & de la vision du souverain Bien, qui fait tout le bonheur des Bienheureux dans le Ciel; au lieu qu'Adam encores incertain de sa chute, ne pouvoit concevoir de si belles esperances. Je passe à la Seconde Partie.

de ce Discours, où vous allez voir le portrait d'un homme heureux.

La Béatitude est un état parfait, par l'assemblage de tous les biens, dit Boëce ; & comme ny le feu, ny l'eau, ny la terre, ny l'air pris séparément & en particulier, ne font pas le monde, mais plustost leur union, leur accord merveilleux forme ce vaste Univers ; tout de mesme, dit Philon le Juif, la felicité ne consiste pas dans les biens de la Fortune, ou dans les avantages du corps, ou dans les grandes qualitez de l'ame, mais dans toutes ses parties unies ensemble. Ainsi il est tout visible qu'il faut plus d'une chose pour faire le bonheur de l'homme ; d'où vient que les Hébreux, pour montrer

plus clairement cette verité, se servent d'un nom pluriel, lorsqu'ils veulent signifier un homme heureux. On ne doit pas pourtant trouver étrange que je fasse consister tout nostre bonheur dans l'amour de la sagesse, qui amene avec elle tous les biens, dont la main bienfaisante de Dieu favorise les Mørtels.

*Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa & innumerabilis honestas per manus illius*, disoit autrefois le plus sage des Monarques. Le Sage doit posseder tant de si belles qualitez, il doit estre orné de tant de vertus si héroïques, qu'il ne se peut faire que toutes ces choses qui concourent à le rendre sage, ne contribuënt pareillement à le faire heureux. La



sagesse, ce Rayon de la Divinité, ce Miroir sans tache de la Lumière éternelle, cette Image de la grandeur & de la bonté de Dieu, cette auguste Fille du Ciel, est la Mere de tout bien, la source de toutes les faveurs que les Hommes reçoivent d'Enhaut, la cause de toutes les vertus qui font l'ornement & la félicité de la vie humaine. Heureux celuy qui trouve cet or divin ! heureux celuy qui trouve la sagesse ! *Beatus homo qui invenit Sapientiam, Prov. 3.* Celuy qui la possède, est plus riche & plus heureux que ceux qui ont amassé des richesses immenses, qu'ils conservent avec plus de peine qu'ils ne les ont acquises. Dequoy servent les richesses à un Fou, dit l'Ecriture,

qui avec tout son or , tout son argent , ne peut point acheter la sagesse , qui est plus précieuse que tous les biens du monde ? Ses voyes sont belles , ses routes sont pacifiques. Elle fait sentir à ceux qui marchent fidèlement dans ses voyes , une paix qui surpasse toute intelligence , selon ce que dit l'Apostre , au lieu qu'elle punit tres-rigoureusement ceux qui l'abandonnent. Elle châtie avec severité ceux qui méprisent indigne-ment ses ordres ; elle les rend éternellement malheureux. *Sapientiam qui abicit infelix est, Sap. 3.* Ceux-là ne trouvent qu'affliction , que malheur , que miseres dans leurs voyes. Ils ne connoissent point la paix , dit le Roy Prophete ; ils ignorent ce beau-

chemin où il faut entrer pour trouver cette illustre Fille du Ciel, qui fait tout le bonheur des Hommes, au sentiment de S. Augustin. *Beatitudo hominis in pace consistit, Aug. L. 19. de Civit. cap. 10.* Ils se laissent dans la voye d'iniquité & de perdition ; ils marchent aveuglement dans les chemins difficiles, leur sentier est rempli de pierres & de cailloux, & les mene aux Portes de l'Enfer, où ils trouvent quelque chose de bien plus dur, de bien plus intolérable, que tous les maux de ce monde, que tous les fleaux de la vie humaine. Heureux celui qui n'ouvre point son cœur dans leur conseil, qui ne marche point dans leur voye !  
Heureux celui qui croit ferme-

ment les veritez eternelles qu'on  
presche dans la Chaire de Verité,  
& qui n'adhère point au men-  
songe, à l'erreur qui se debite  
dans la Chaire de pestilence!  
Heureux celuy qui dans les  
Saintes Ecritures médite jour &  
nuit pour accomplir la volonté  
du Seigneur, & pour suivre ses  
ordres sacrez & inviolables!  
C'est un Arbre planté sur le bord  
des eaux, qui produira des fruits  
précieus dans son temps, & dont  
les feüilles conserveront toujours  
leur premiere couleur. Ce sont  
là les vraies productions de la sa-  
gesse; ce sont les fruits légitimés  
de ce don de Dieu; ce sont les  
biens, les avantages, & les fa-  
veurs qu'elle verse dans l'ame de  
ses Enfans. C'est la Mere de tout

*Q. de Janvier 1683.* D

ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux dans la vie humaine. Elle enseigne aux Hommes la sobriété, la prudence, la justice, & la vertu, qui sont ce qu'il y a de plus utile dans le monde, au sentiment du Sage. Une illustre Princesse avoit bien raison de s'écrier sur le bonheur des Serviteurs & des Domestiques du plus sage des Roys. En effet, quel bonheur, quelle félicité plus grande, de pouvoir commodément entendre tous les jours cet Oracle divin, cette Bouche sacrée, par où la Sagesse prononçoit ses Arrests, & parloit avec tant de prudence, qu'elle attiroit les Puissances des Régions les plus reculées, qui quittoient leurs

Royaumes & leur Patrie, pour venir entendre les veritez merueilleuses qui partoient du sein de cette auguste Fille du Ciel? Elle est si belle, ses voyes sont si pleines d'attraits, que si elle paroïssoit à nos yeux avec toutes ses graces, nous en serions tous charmez, dit le divin Maistre des Philosophes. Le nombre des Sages seroit beaucoup plus grand, & plus de Personnes employeroient tous leurs soins pour acquérir cette belle vertu, qui seroit la Mere de toutes les vertus de leur ame, & la cause du bonheur de leur vie. La sagesse est le souverain Bien de l'esprit de l'Homme, dit Seneque, & personne ne peut vivre heureusement sans l'amour de cette excellente vertu. La sa-

Dij.

gesse commence de nous instruire par nous inspirer la crainte de Dieu, qui rend un homme heureux. *Beatus vir qui timet Dominum, Psalm. 110.* Heureux celuy qui a reçu du Ciel cette crainte salutaire, ce saint respect, cette sainte terreur! *Beatus homo cui donatum est habere timorem Dei*, dit Jesus Fils de Syrach. Craignez Dieu, observez ses saints Commandemens, & c'est en quoy consiste tout vostre devoir; c'est là tout ce que vous devez faire, dit le Sage. La sagesse qui connoist l'avenir ainsi que le présent, qui n'ignore point la cause des miracles qui ravissent nos esprits, qui sçait la source des prodiges qui étonnent nos imaginations, & qui voit d'où viennent les

Monstres qui effrayent nos cœurs, qui prévoit tout ce qui se passe dans la Nature de plus surprenant & de plus extraordinaire, qui communique à ses Enfans les plus belles connoissances du monde; la sagesse, dis-je, nous fait connoître Dieu, l'Arbitre souverain de l'Univers, la connoissance duquel fait tout le bonheur des hommes. *Dei cognitio perfecta felicitas*, dit Jamblicus. Malheureux est celuy, s'écrie S. Augustin, qui connoist toutes choses, & qui ne vous connoist pas, mon Dieu! Bienheureux est celuy qui vous connoist, quoy qu'il les ignore! Or celuy qui vous connoist, & connoist aussi ces choses, il n'en est pas plus heureux pour les connoistre,



mais c'est la seule connoissance qu'il a de vous qui le rend heureux, pourveu qu'en vous connoissant comme Dieu, il vous glorifie aussi comme Dieu, qu'il vous rende graces de vos dons, & qu'il ne se perde point dans la vanité de ses pensées. La sagesse nous inspire des sentimens de pieté, nous donne de la devotion, puis qu'il n'est point de veritable sagesse sans Religion, ny de veritable Religion sans sagesse, au sentiment de Lactance. C'est elle qui nous fait implorer le secours du Ciel, qui répand dans nos cœurs des mouvemens si religieux, qui nous procure tant de graces salutaires, que nous luy sommes redevables du plus bel ornement de nostre vie, je veux

dire de la piété. Le commencement de la sagesse, c'est de la posséder, dit l'Écriture; mais pour arriver à cette heureuse possession, il faut implorer le secours d'Enhaut; car il est tout visible que sans l'assistance de Dieu, c'est en vain que l'on prétendrait à l'acquisition de cette excellente vertu, puis qu'il n'y a de sagesse véritable que celle qui procède de son Esprit saint. La fin de l'Homme, selon le sentiment de Pythagore, de Zénon, & même du Législateur des Hébreux, est de suivre Dieu. *Finitis secundum Moysen sequi Deum*, dit Philon. C'est la sagesse qui conseille aux Hommes de suivre leur Créateur; c'est elle qui les rend Gens de bien, & capables de posséder

la felicité que Dieu ne donne qu'aux Justes, qu'à ses Serviteurs; car on ne peut point appeller heureux, ceux auxquels la plus sçavante Antiquité mesme a donné ce nom glorieux. Metellus, si renommé dans l'Histoire pour son bonheur extraordinaire, estoit orné des plus belles qualitez du corps & de l'esprit. Il fut Souverain Pontife, deux fois Consul, Dictateur, & Colonel de la Cavalerie. Il unit en sa personne dix grandes choses, à la recherche desquelles les Sages s'estoient de tout temps appliquez. Il fut le premier Capitaine de son temps, le plus éloquent Orateur, l'Empereur le plus puissant. Il fut l'Ouvrier de toutes les grandes Entreprises qui se firent

rent durant la vie. Il fut honoré de tout le monde, extrêmement sage, un tres-habile Sénateur. Il acquit des richesses immenses par des voyes pœurant justes & légitimes. Il se vit sur la fin de ses jours une nombreuse Famille, une longue Posterité de Neveux qui s'empressoient à l'envy pour secourir la vieillesse de leur Pere. Il fut enfin en tres-grande réputation dans Rome, & cette Capitale du Monde estoit remplie du bruit de son nom. Mais avec tout cela, il ne jouïssoit point de la félicité que Dieu fait sentir aux Justes. Comment, dit S. Augustin, y pouvoit-il avoir un veritable bonheur, une parfaite félicité, si au lieu d'une pieté sainte & veritable, il n'y avoit qu'une

*Q. de Janvier 1683.* E

Religion fausse & mensongere:

*Quomodo ibi esset vera felicitas  
ubi vera non erat pietas.* Arche-

laüs, qui passoit pour l'Homme  
le plus fortuné de son temps;

Cornelius Sylla, qui fut appelé  
heureux, mais qui ne le fut pas;

Aglaüs, qui demeura toute sa  
vie dans un coin de l'Arcadie, &

qui pour cela fut estimé heu-  
reux; Erichonius, Fils de Dar-

danus & de Batée, que les pre-  
miers Habitans de la Grece ju-

gerent le plus heureux des Hom-  
mes; Bassus, qui fut honoré du

glorieux surnom d'heureux & de  
fortuné; tous ces Nourrissons de

la Fortune n'ont jamais jouï du  
bonheur que Dieu fait goustier

aux Justes, aux Gens de bien,  
parce qu'ils manquoient de piété,

de cette belle vertu qui est la base & le fondement de la vie heureuse. *Quomodo ibi esset vera felicitas ubi vera non erat pietas.* Polycrates, ce fameux Tyran de l'Isle de Samos, qui possédoit de si grands trésors, qui jouïssoit tranquillement de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent dans le monde, qui fut appelé pendant sa vie l'Enfant de la Fortune, fut encore moins heureux que tous les autres. Cependant il ne luy arriva jamais rien de fâcheux, il n'endura jamais aucune peine, aucun malheur, contre son gré. Une seule chose sembla troubler son bonheur. Il avoit un Anneau d'un prix très-considérable; il le laisse tomber dans la Mer; mais aussi-

toſt tous les Animaux ſ'empref-  
ſent pour achever le bonheur  
apparent de cet injuſte Souve-  
rain, il trouve ce qu'il a perdu  
dans les entrailles d'un Poifſon.  
Le voila heureux tout de meſme  
qu'auparavant; mais enfin ſes  
crimes ſi ſouvent réitérez, ſes  
rapines trop fréquentes, ſes con-  
cuſſions ſi injuſtes, laſſerent les  
Dieux qui le punirent avec au-  
tant de rigueur que la licence,  
que le débordement de ſes mœurs  
le méritoit. Apres cela ſi quel-  
qu'un croit que cet indigne Uſur-  
pateur d'une Couronne qui eſtoit  
reſervée à une Puifſance legiti-  
me, a veſcu heureuſement dans ce  
monde, qu'il ſe détrompe, qu'il  
entende ces divines paroles de  
la bouche d'un Orateur profane.

Personne ne peut estre heureux sans la vertu, *Beatus esse sine virtute nemo potest*. La sagesse & la vertu nous rendent dignes de l'amour de Dieu qui est l'auteur de la felicité des Hommes ; & comme dit S. Augustin dans son Epistre 120. à Honoratus , il a voulu faire voir que la felicité temporelle dépendoit entierement de luy, en donnant à son Eglise l'ancien Testament où il nous la promet ; d'où vient aussi qu'il promet quelquefois des biens temporels, comme aux Patriarches la Terre de Chanaan , cette Terre heureuse où couloit le lait & le miel , & ailleurs une grande abondance de Bled, de Vin, d'Huile, & des autres choses necessaires à la vie de l'Homme. La felicité n'est pas donc

E iij



une Déesse ; & l'Antiquité avoit beau luy élever des Autels, luy bâtir des Temples, luy consacrer des Prestres, luy ordonner des Fêtes solennelles, nous n'ajouterons jamais foy à une chose si absurde. Si la Béatitude, dit S. Augustin, est la recompense de la vertu, comme dit Aristote, elle n'est point par conséquent une Déesse, mais plutôt un don de Dieu. La sagesse nous enseigne comme nous devons regler nos passions, car la perfection des Sages n'est pas de n'avoir point de passions, mais de commander à ces mouvemens déreglez qui emportent les Sots, & gouvernent le vulgaire. Le Sage secouru de la Grace, les peut modérer en telle sorte qu'ils ne contribueront nul-

lement à troubler son bonheur. Il faut qu'il oppose la joye à la douleur, qu'il réprime la crainte par l'espérance, qu'il regle ses desirs par la peine qui accompagne leur accomplissement. S'il cesse d'espérer, il cessera de craindre; s'il borne ses desirs, il bornera ses espérances, & s'il n'a point d'amour pour les richesses, il n'aura point d'inquiétudes ny de crainte pour elles. Son esprit sera toujours dans une mesme assiette; il jouïra de ce repos, de cette belle tranquillité, dont il fait tout son tresor; il sera toujours tranquille, & paisible comme le monde qui est au dessus de la Lune, dit Seneque; *Perpetuum nulla temeratus nube Serenum* dit un Poëte. Son cœur goûtera continuel-

lement une joye sensible qui sera l'effet de l'assemblage de toutes les vertus dans son ame ; car à dire vray, les ris & les jeux ne sont point ennemis de la sagesse ny de la vertu, puis qu'il n'y a de joye ny de volupté que dans le sein de ces augustes Filles du Ciel. Le Sage sans faire effort pour s'élever, se trouve par sa naturelle situation au dessus des accidens les plus redoutables. S'il marche dans les tenebres & dans l'ombre de la mort, comme le Roy Prophete, son cœur est libre de crainte ; il n'apprehende rien, parce que Dieu qui ne l'abandonne jamais, est toujours avec luy pour le secourir dans les conjonctures les plus épineuses. S'il voit devant luy des Armées rangées en ba-

taille, s'il voit les Ennemis qui s'arment pour l'opprimer injustement, il implore le secours d'En-haut, il met sa confiance en la Divine miséricorde. *Si consistant adversum me Castra, non timebit cor meum, si exurgat adversum me praelium, in hoc sperabo, Psalm. 26.* Il ne craint ny la Fleche qui vole de jour, ny la Peste qui chemine pendant la nuit. Son cœur est sans tristesse, sans crainte; le voila donc heureux. *Qui sine timore est, beatus est*, dit Seneque. Le Sage est content de soy, en telle sorte qu'il ne veut pas pour-tant estre sans Amis, quoy qu'il le puisse faire, mais il ne le fera jamais; & si le Ciel le prive de cette chere moitié de luy-mesme, il suportera cette perte avec

patience, parce qu'il est toujours en état de la reparer. Il y a même plus de plaisir, disoit un Ancien, à faire un Amy, qu'à le posséder déjà. Un Amy, au sentiment du Prince des Philosophes, dans le Livre 10. de ses Morales, est absolument nécessaire pour achever la félicité du Sage. Aussi l'amour est la plus sainte de nos passions, & le plus grand avantage que nous ayons reçu du Ciel. C'est par son moyen que nous pouvons nous lier aux bonnes choses, & perfectionner nostre ame en les aimant. C'est l'esprit de la vie, c'est le lien de l'Univers, c'est un artifice innocent, par lequel nous changeons de condition sans

changer de nature, & nous nous transformons en la personne que nous aimons. *Amor amantem extra se ponit, & eum quodammodo in amatum transfert*, dit S. Denys au quatrième Livre des Noms divins. Mais si un pur & véritable Amy est un si précieux trésor, il faut avouer avec Seneque, que c'est quelque chose de bien rare, & que la Nature demeure quelquefois tout un siècle, pour en former un seul. S'il y a un Amy véritable & sincere, il y en a bien de faux & de trompeurs; & Dion Chrysostome demande avec raison, s'il y a eu plus de Personnes trahies par des Amis feints & dissimulez, que par des Ennemis avouëz & reconnus pour tels. Un Amy fidelle est un puissant

Protecteur, dit l'Ecriture; & celui qui est assez heureux pour le trouver, se peut vanter d'avoir trouvé un trésor inestimable. Il n'y a rien sur la terre qu'on puisse comparer avec la fidélité d'un Amy. Tout l'or, tout l'argent, toutes les richesses du monde, ne sont rien en considération de la sincérité de sa foy. Enfin Dieu le donne pour récompense à ceux qui le craignent, qui appréhendent ses justes châtimens. *Qui metuunt dominum inveniunt illum.* Heureux celui qui trouve un Amy véritable & sincère! *Beatus qui invenit amicum verum, Eccli. 25.* De toutes les choses que la sagesse nous procure pour nous faire vivre heureusement, il n'en est point, dit Epicure, de plus utile,

de plus agreable, & de plus propre. La plus douce consolation que nous puissions recevoir en cette vie pleine de miseres & de chagrins, c'est sans-doute, dit S. Augustin, celle que nous peut donner une foy sincere, un amour mutuel, une parfaite union de bons & veritables Amis. Le plaisir le plus sensible que nous puissions goûter en ce monde, c'est, dit S. Ambroise, d'avoir un Amy fidelle, auquel il nous soit permis d'ouvrir nostre cœur, de communiquer nos plus douces & nos plus secretes pensées. Aussi tous les Hommes ont une aversion naturelle pour la solitude, & une forte inclination pour la societé. Le Sage doit quitter les erreurs & les foles passions du monde; il



doit faire consister toute la félicité dans la bienveillance, dans l'amour de Dieu, qui aime seulement ceux qui demeurent avec la sagesse. *Neminem diligit Deus nisi cum qui cum sapientia inhabitat, Sap. 7.* & c'est là le vrai bonheur de la vie. Tout le reste n'est qu'illusion, & ne se passe qu'à s'inquiéter sur les faux honneurs, ou sur les fausses infamies.

*Falsus honos juvat & mendax infamia terret.*

Voilà une Béatitude, à vrai dire, bien différente de celle des anciens Philosophes; car, comme dit S. Augustin, les Disciples d'Epicure ne connoissoient point d'autre plaisir que la volupté; les Stoïciens n'estimoient point d'autre bonheur que la vertu; &

les Chrestiens, les Sages, ne trouvent point d'autre felicité que la Grace. Les premiers soumettent l'esprit au corps, & réduisent les Hommes à la vie des Bestes. Les seconds remplissent l'ame de vanité; & dans la misere de leur condition, ils imitent l'orgueil des Démons. Les derniers avouant leur foiblesse, & connoissant par expérience que la Nature & la Raison ne les peuvent délivrer, ils implorent le secours de la Grace, & n'entreprennent point de combattre les vices, & d'acquérir les vertus, que par l'assistance du Ciel. Ces Philosophes eurent quelques conférences avec S. Paul durant son séjour à Athenes. Les Epicuriens qui vivoient selon la chair, di-

soient, *Nobis frui carne bonum est.* Les Disciples de Zénon, qui vivoient selon l'esprit, *Nobis frui nostramense bonum est;* & l'Apostre qui vivoit selon Dieu, *Mihi adherere Deo bonum est.* Les Epicuriens dit Saint Augustin, sont dans l'erreur; les Stoïciens se trompent; & l'Apostre dit vray. En effet, heureux est celuy qui s'attache entierement à Dieu; qui écoute ses saints enseignemens, qui obeît à ses divins préceptes. *Beatus quem tu erudieris, Domine, Psalm. 93.* Heureux celuy qui fait tout ce que la sagesse luy inspire pour le culte de Dieu, pour l'amour du prochain, & pour la propre félicité! Heureux enfin celuy qui demeurera éternellement dans la sagesse, qui fera de

*du Mercure Galant.* 65

son cœur le Temple inviolable  
du S. Esprit. *Beatus qui in sapientia  
morabitur. Eccl. 14.*

LA SELVE, de Nismes.

225225222222255252

Si la beauté de l'Esprit est plus  
propre à charmer que celle  
du Corps.

**D**E l'Esprit & du Corps l'une &  
l'autre beauté,

Sont des sacrez rayons de la Divinité,  
Qui de ce grand Principe empruntent leur  
lumière.

L'une & l'autre ont bon air, toutes deux  
font fracas,

Chacune a ses brillans, chacune a ses  
appas,

Aussi bien que son caractère.

Q. de Janvier 1683.

R



*La beauté de l'Esprit sans-doute a bien  
des charmes,*

*Et se fait admirer des plus indifférens;  
Mais la beauté du Corps règne souvent  
sans armes,*

*Et se fait adorer des plus fiers Conqué-  
rans.*

*Aux pieds d'une belle Personne,  
On met souvent Sceptre & Couronne.  
Cependant je remarque entre ces deux  
Beautés,*

*Dont les Mortels sont enchantez,  
Une différence notable  
Que ma Muse en deux Vers veut bien  
vous étaler;*

*La beauté de l'Esprit est permanente &  
stable,  
Mais la beauté du Corps passe comme un  
Eclair.*



*En effet. que sont devenues  
Ces fameuses Beautés, ces Beautés si con-  
nues,*

*du Mercure Galant.* 67

*Dont l'orgueilleux éclat avoit tant de  
renom?*

*Andromede, Lucrèce, Hélène, Cléopâtre,  
Vous n'éblouissez plus, si ce n'est au  
Théâtre;*

*Et sans la Comédie, où seroit vostre nom?*



*Mais le feu d'un Esprit, tout divin, rare,  
& beau,*

*Triomphe de la Parque, & brave le  
Tombeau,*

*Il attire en tout temps de glorieux hom-  
mages.*

*Senèque, Cicéron, Demosthène, Platon,  
Isocrate, Zénon, Diogène, Caton,*

*Vivent-ils pas encor dans leurs sçavans  
Ouvrages?*



*Pour éviter les discours superflus,  
Voicy donc ce que je conclus.*

*Pour peu qu'on ait le cœur sensible  
Aux attraits d'un Objet qui paroist gra-  
tueux,*

*Et pour peu que d'amour le cœur soit  
susceptible,*

On est bientôt pris par les yeux.



*Mais si l'Homme se met en passe  
De tout faire de bonne grace;  
Mais si l'Homme attend un moment  
Pour écouter la voix de son raisonnement,  
Voix douce, & non tumultueuse,  
Avant que l'on soit désarmé,  
La beauté de l'Esprit sera victorieuse,  
Et de ce costé-là l'on restera charmé.*

L. BOUCHET, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

Pourquoy les Nouveutez plaisent d'abord, & dégoûtent dans la suite.

**C'**Est une incontestable & claire vérité,

*Que ce qu'on nomme nouveauté,  
Charme & délecte tout le monde.  
Mais d'où vient cette impression,  
Qui fait la délectation?*

C'est là-dessus qu'il faut que je réponde.



L'insatiable ardeur d'apprendre chaque  
jour

Quelque événement, quelque chose,  
Fait de la nouveauté l'inépuisable amour,  
Et de cet appétit on augmente la doze,  
Quand un Spectacle merveilleux  
Se présente à l'esprit, on vient fraper  
les yeux.



Ajoutez que l'ame est éprise  
D'une secrete volupté,  
Quand une agreable surprise  
Flate la curiosité  
Qui l'entraîne, & qui la maîtrise;  
Et c'est ainsi qu'on trouve beau  
Tout ce qui s'offre de nouveau.  
Ces changemens si subits de Théâtre,  
Dont le Spectateur idolâtre  
Est enchanté dans l'Opéra,  
Qu'on en dise ce qu'on voudra,  
N'ont rien de charmant dans leur estre,  
Que parce qu'en un seul instant,



70      *Extraordinaire*

*Lors qu'on n'y pense pas, ils viennent à  
paraître,  
Et forment tout-à-coup un Spectacle écla-  
tant.*



*Mais par un effet tout contraire,  
Ce qui plaisoit, cesse de plaire,  
Semble fade, & n'a rien de beau,  
Lors qu'un fréquent usage en suit la  
jouissance.*

*D'où peut venir cette inconstance?  
C'est qu'il cesse d'estre nouveau.*

*Le même.*





**Q**UEL CHOIX DOIT FAIRE  
 un Homme, qui ayant le cœur sensi-  
 ble à l'esprit & à la beauté, n'est  
 point assez riche pour vivre sans  
 chagrin avec une Femme qui ne luy  
 apporteroit aucun bien. On luy pro-  
 pose trois Partys pour le Mariage;  
 une Fille tres-riche, mais tres-laide,  
 & n'ayant aucun esprit; une autre  
 parfaitement belle, d'une sagesse  
 reconnüe, d'une humeur tres-douce,  
 mais sans bien; & enfin une troi-  
 sième, qui par son esprit se fait  
 admirer de tout le monde, mais qui  
 n'a ny bien, ny beauté.

**Q**Uoy qu'un Homme de la  
 qualité spécifiée par la  
 Question, soit assez embarrassé.

sur le choix qu'il doit faire des  
trois Partys qu'on luy propose  
pour le Mariage, parce qu'il s'a-  
git d'examiner la nature & la di-  
gnité des avantages contenus  
dans chaque Party, & que la  
bonté du choix ne dépend que  
d'un juste discernement à bien  
juger de la préférence de ces  
avantages, je croy neantmoins  
que le mieux qu'il puisse faire  
dans cette nécessité de choisir,  
c'est de prendre une Fille parfai-  
tement belle, d'une sagesse re-  
connuë, & d'une humeur tres-  
douce, quoy qu'elle n'ait aucun  
bien.

Pour démontrer que ce senti-  
ment est juste, je remarque d'a-  
bord dans ce choix, que les deux  
premiers souhaits de cet Homme,  
sçavoir,

ſçavoir, l'Eſprit & la Beauté,  
ſont avantageuſement remplis.  
La ſageſſe de cette Fille, & la  
douceur de ſon naturel, ſont des  
attraits puiffans pour le ſatisfaire  
à l'égard de l'Eſprit; & la Beauté  
à laquelle il a le cœur ſenſible,  
ſ'y rencontre auſſi dans un degré  
parfait. Il eſt vray que l'avantage  
du bien ne ſ'y trouve point;  
mais cet inconvenient a ſes re-  
medes, ſi l'on conſidere que  
cette Fille trouvera dans ſa ſa-  
geſſe meſme les moyens de ré-  
gler le Ménage avec un ordre qui  
procurera en peu de temps une  
abondance de biens ſuffiſante  
pour contenter le cœur de cet  
Homme, puis que nous voyons  
tous les jours des exemples ſi fa-  
meux des effets ſurprenans de

*Q. de Janvier 1683.* G

l'œconomie, dont l'usage est l'unique & le plus important secret qu'on puisse avoir pour conserver, & même pour augmenter le revenu d'une Famille.

D'ailleurs, s'il est véritable que l'excès des biens cause une infinité de desordres, & que c'est une occasion funeste pour fomenter les passions & le luxe, il n'y a pas un Homme raisonnable qui ne préfère sans difficulté une sagesse reconnue, à une abondance de biens qui pourroit porter une Femme à se glorifier de cet avantage, à rechercher ses plaisirs avec trop de passion & de liberté, & en un mot à maîtriser son Mary, en luy reprochant à toute heure qu'elle luy a fait sa fortune. Il n'est pas abso-

lument nécessaire de posséder un grand revenu pour vivre avec douceur dans le monde. Un bien médiocre, gouverné avec jugement, & secondé d'une frugalité lotiable, est suffisant pour un Homme & une Femme qui veulent vivre éloignés des traverses & des embarras du monde. Les Grecs & les Romains ont même estimé qu'il estoit plus avantageux de vivre dans la pauvreté que dans l'abondance, & on ne s'attiroit pas moins de blâme en ne se contentant pas de la succession de son Pere (fust-elle peu considérable) que si on eust dissipé le bien de ses Ancestres par des profusions immenses, parce qu'ils éprouvoient comme une vérité manifeste, que la pauvreté

G ij

estoit d'un grand secours pour dompter les efforts des passions humaines, & pour les soumettre à la raison. En effet, ils avoient une horreur si grande pour le luxe, & pour les delices de la vie, qu'ils dresserent dans le Temple de Thebes une Colonne, où ils avoient gravé d'étranges imprécations contre le Roy Ménis, qui fut entre les Thébains le premier Sectateur d'une vie délicateuse. Ce fut alors que la corruption des mœurs commença de prendre racine en ce Pais-là par les dérèglemens du Peuple, qui secoua le joug de la pauvreté, concevant, à l'exemple de ce Roy voluptueux, un appétit insatiable des biens de la terre. Ce désordre passa jusques aux Ro-

maines , & obligea quantité de Magistrats à faire des Loix exprés, comme la Loy Oppia, Cornelia, Papia, Ancia, &c. pour retrancher le luxe & les excès de la bonne chere. Lyourge fist aussi des Loix d'une severité surprenante pour le mesme sujet, & à dessein de corriger les excès des Repas somptueux , qu'il regardoit comme les attraits de la concupiscence, & comme la source fatale des désordres de la République. C'estoit aussi une coutume pratiquée chez les Spartes, d'ordonner des peines à ceux qui recherchoient l'alliance des Riches, dans la veüe d'amasser de grands biens, en profitant de leur bonne fortune. Je ne dis rien des autres Nations qui ont estimé la



pauvreté comme une vertu, & qui ont toujours eu un extrême dégoût pour le luxe.

Mais pour ne porter pas plus loin cette digression, un Homme tel que la Question nous le propose, ne fait point un juste choix, s'il s'attache au premier Party; car quelle douceur peut-il goûter dans un Mariage de cette qualité? L'extrême richesse de cette Fille le consolera-t-elle du manque d'esprit & de beauté? Si elle n'a point d'esprit, aura-t-elle de la conduite? Si elle n'a point de conduite, sera-t-elle capable de bien élever une Famille; Et enfin, si elle est ignorante dans l'éducation d'une Famille, pourra-t-elle plaire à son Mary, & l'un & l'autre jouiront-ils de cette

satisfaction commune qui résulte du soin d'un Ménage bien ordonné? A l'égard de la Beauté, quoy qu'on ne doive pas tant estimer les charmes que ceux de l'Esprit, ils sont toujours assez puissans dans une Femme, pour attirer l'amour & la complaisance de son Mary, & pour établir entr'eux une amitié réciproque.

Le dernier Party est encore moins propre pour cet Homme, & il est fort vray-semblable que le défaut de deux avantages dont il est touché également, seroit un redoublement de chagrin pour luy dans le Mariage, qui luy donneroît du mépris pour la Femme, & le rendroit enfin insensible aux charmes de son esprit.

Mais est-il un Homme assez

G iiij

ingrat, pour ne pas aimer une Femme sage, belle, & d'une humeur engageante? Le manque de bien empêchera-t-il qu'on ne rende justice à son mérite? Et aura-t-on moins d'égard pour elle, que pour une Fille à qui la Fortune a esté fort libérale, & à qui la Vertu n'a rien donné, qui sera peut-estre une Empor-tée, une Délicieuse, une Co-quette? La sagesse & le bon naturel sont deux qualitez singu-lières qu'on doit rechercher dans une Fille. La premiere est une règle infailible, pour entretenir toujours une agreable œcono-mie, pendant laquelle le Mary & la Femme ne doivent point redouter les atteintes de la pauvreté; & l'autre est comme un secret merveilleux pour resserrer

les nœuds de l'amitié conjugale, qui en éloignant les contestations importunes, si contraires à la douceur de la vie, sera naître dans leur famille un repos & une tranquillité toujours agreable. Un Mariage où la paix se fait admirer, a des charmes incroyables; Celuy qui a le malheur d'estre sujet à la division, n'a que des amertumes à répandre. Ainsi je donne avis à cet Homme de ne pas négliger un Party si considérable; & sans s'attacher à l'intérêt, qu'il s'estime heureux, qu'il s'aplaudisse de son choix, & enfin qu'il regarde la beauté, la douceur, & la sagesse de sa Femme, comme une ressource avantageuse pour passer la vie agreablement.

DE CAVILLY, *Avocat à Periers  
en Normandie.*

Les Explications que vous allez lire, m'ont esté envoyées sur les Enigmes de Décembre, dont les Mots estoient l'Ecran & la Taupe.

1.

**E**NTRE les mains de la belle Silvie,  
 Ou de la charmante Philis,  
 Mon destin est digne d'envie,  
 Puis que de leur beau teint je conserve  
 les Eys,  
 Dont la blancheur seroit bientôt ravie  
 Par la vivacité  
 D'un feu brûlant, & plein d'activité.  
 Pendant ce doux employ j'en reçois cent  
 caresses.  
 Que de douceurs, que de tendresses  
 Sentiroit un Amant, s'il pouvoit estre  
 Ecran  
 Pendant quatre ou cinq mois de l'an!

ALLARD.

II.

**Q**uand je vois chaque jour l'adorable  
Catin  
Se promener dans le Jardin,  
D'un air qui n'a rien de la Gaupe,  
Je m'écrie aussitôt : Ah, qui n'aimeroit  
pas  
Tant de charmes, & tant d'appas,  
Seroit bien plus aveugle que la Taupe.  
Le même.

III.

**N**'Est-ce pas oublier l'inconstance des  
Belles,  
Que de leur donner un Ecran?  
Ce Commode présent qu'on voit estimé  
d'elles,  
Avant que nous soyons à la moitié de  
l'an,  
Sera mis avec joye au rang des baga-  
telles.

AVICE, de Caën, Ruë  
de la Harpe.

## IV.

**L**E feu qui liure sur la terre  
 A cent Corps différens une cruelle guerre,  
 Ne peut souffrir d'obstacle à son activité  
 Cependant en tous lieux un foible Ecran  
 le domte,  
 Il luy fait respecter le teint d'une Beauté,  
 Et ce fier Elément en est rouge de honte.  
 Le mesme.

## V.

**N**ous reconnoissons tous les jours  
 Qu'il n'est point de laides amours.  
 Quand on aime, fust-ce une Gaupe,  
 Si l'on voit boire à sa santé,  
 Celuy qui s'en trouve enchanté,  
 Ne cesse pas de dire Taupe.

VIGNIER, de Richelieu.

## VI.

**E**st-ce parce que je disois  
 Qu'aupres de vous je m'embra-  
 sois,  
 Que vous voulez, jeune Camille,

du *Mercur*e Galant. 85

Entre nous mettre plus d'un mille?

Ah, le fâcheux Ecran où je me réduisois.

DEOÜART DE RECONVAL,  
de la Porte S. Antoine.

VII.

L'Individu maussade & gaupe,  
Choque mon inclination;

Mais je ne puis souffrir sans indignation  
Les dégâts que fait une Taupe.

La Taupe d'un Jardin désole la beauté,  
Par l'outrage secret qu'elle fait aux Par-  
terres;

La Taupe d'un Festin, déregle la santé,  
Dans le combat fatal des Brindes & des  
Verres.

L. BOUCHET, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

VIII.

P Hils, au premier jour de l'an,  
Que chacun à l'envy vous offre des E-  
trennes;

Recevez, s'il vous plaist, les miennes,  
C'est pour vostre beau teint un précieux  
Ecran, RAULT, de Roüen.



**J**E ne veux plus aimer, nargue de vos  
appas.

*Allez, insensible, inhumaino,*

*J'ay beau vous parler de mapeine,*

*Vous ne me plaignez pas;*

*Bacchus parmy les Pots, les Verres, & les*

*Va me vanger de vostre haine. (Plats,*

*Allons, Bacchus, je suis à toy,*

*L'Amour me rend l'humeur trop noire.*

*Je ne veux plus songer qu'à boire.*

*Tu vas voir si je sçay bien dire, Taupe  
à moy.*

*DIEREVILLE, du Pontlevesque.*

**D**Es vrais Amans, & des Ecrans,  
Les offices sont diférens.

*Les Ecrans gardent de la flâme,*

*Et de l'ardeur d'un trop grand feu;*

*Mais d'un Amant le plus doux jeu,*

*Se voit à l'allumer dans le cœur de sa  
Dame.*

*Le Marquis inconnu de la belle  
Françoise Josephine.*

XI.

**A** *V*eu<sup>g</sup>le & cruel *A*nimal,  
Plein d'horreur & de rage,  
Qui mets tout au pillage,  
Et ne fais que du mal;  
Arreste-toy du moins en terre  
A ravager tous ses tré<sup>s</sup>ors,  
Taupe, sans emprunter le *V*erre,  
Pour détruire nos corps.

E. FOYNEAU, Sous-Chantre de  
la Cathédrale de Vennes.

XII.

**O** *N* connoist le desir dont *Mer*cure  
est atteint;  
Je cherche à plaire à l'aimable *S*ylvie,  
Par cet *E*c<sup>r</sup>an qui luy conserve un teint  
Qu'elle estime plus que sa vie.

C. HURUGZ, d'Orleans,  
demeurant à Metz.

XIII.

**O** *N* dit que l'*A*mour ne voit gouse,  
Je croy le mesme de *B*acchus;  
Car d'empescher de dire plus,

*Taupe aux Buveurs, c'est les mettre en  
déroute.*

*Le Marquis inconnu de la belle  
Françoise Josephine.*

## XIV.

**V**ous ne vous servez d'un Ecran  
Que la moitié de l'an,  
Et vous lui faites cent caresses.  
Que doit donc attendre un Amant  
Qui s'offre à vous servir toujours égale-  
ment?  
Vous lui devez, Philis, mille & mille  
tendresses.

*Le Cavalier inconnu de  
l'aimable Picarde.*

## XV.

**S**ans fouiller au fond de mon cœur,  
Ainsi que l'Animal qui fait des Taupi-  
nières,  
Contentez-vous, Philis, qu'en boive des  
premières  
Vostre santé, disant au plus hardy Bu-  
veur.

*Je Taupe à cette Belle : imitez-moy,  
Monsieur.*

*Le mesme.*

XVI.

*J*E reçois l'autre jour, *Mercur*e,  
Un bel Ecran par la Voiture,  
Dont on admire la façon.  
*Je vous en sçay bon gré, car il est de saison:  
La belle Nourriture du Havre.*

XVII.

*Q*ue cette Enigme m'embarasse,  
Qui des Buveurs se dit la Loy!  
*Je n'y vois goutte, sur ma foy,  
Et d'y resor je suis trop lassé.  
J'y vois comme une Taupe, & d'esprit  
& des yeux;  
N'estant pas de nous-maintenant bien re-  
venné,  
Pardonnez à mon peu de vené,  
Une autre fois je verray mieux.*  
*La mesme.*

*Q. de Janvier 1683. H*

**E**Ncor si vostre Enigme avoit tant de  
brillant,  
Qu'elle donnast trop dans la Venë,  
On loueroit vostre retenüe,  
Et chacun trouveroit le procédé galant.  
Mais dans l'obscurité profonde  
Qui règne dans ces Vers du premier jour  
de l'an,  
N'est-ce pas se moquer du monde,  
Que de nous donner un Ecran?  
L'Ennemy d'Amour à l'Ana-  
gramme, L'Héroïne m'y  
entraîne.

**D**E toutes les Saisons que l'on voit  
arriver,  
L'Ecran ne sert que dans l'Hyver;  
En autre temps on le méprise;  
Il faut qu'il vienne un vent de bise,  
Pour le remettre dans ses droits.  
Il se chauffe, on le tient, sans brûler de  
son bois;  
Il ne va pas chez la Canaille;

*du Mercure Galant.* 91

*Il est d'une difforme taille,  
Puis qu'il est plat & rond ; tel enfin que ]  
je suis,  
Il m'a parlé d'amour, sans que je sois ]  
trop belle;  
Il peut par ses plaisans recits  
Forcer souvent une Cruelle  
A ne pouvoir le rebuter;  
On lit ses Vers qu'on peut chanter;  
Et mesme il a cet avantage,  
Soit qu'il touche, ou non, quelques  
cœurs,  
Qu'estant baisé par badinage,  
Il a toujours quelques faveurs.*

*FORTEAU, Avocat de Semurs.*

*XX.*

*L*A Taup*e à l'inclination  
Toujours attachée à la terre;  
Elle est dans ce dessein sans cesse en action;  
On luy fait tres-souvent la guerre;  
Dans les Jardins les mieux entretenus,  
On la cherche malgré ses chemins in-  
connus,  
On ne va jamais la lumiere;*

*H ij*

**Extraordinaire**

*Mais dans les horreurs de sa nuit,  
Les Guetteurs sans faire de bruit,  
La prennent quelquefois au fort de sa  
carriere,*

*• Et dans ce déplorable sort,  
Cet Animal trouve la mort.  
Si quelque chose luy peut plaire,  
Après un si cruel destin,  
C'est qu'on fait de son nom l'ornement  
d'un Festin;  
On dit Taupe en buvant, c'est l'ame de  
la Chere;  
Et si sur ce sujet je dois parler de moy,  
Il faut tauper souvent pour me faire la  
loy.*

*Le mesme,*

**XXI.**

*J'E fais une jeune Branté  
Qui sçait peu l'amooureux mistere;  
Mais je croy que pour plaire,  
Il ne faut point tant d'infidélité.  
L'Ecran me dites-vous, parle d'amour  
aux Belles;  
Avouez-le, Mercier, en l'art de coquetter*

*Sur tous vous sçavez l'emporter;  
A toutes vous jurez des amours éter-  
Il suffit de vous éconter. (nelles,  
La belle Prisonniere du  
Fauxbourg S. Antoine.*

XXII.

**V***olontiers je vous laisse une Bêche  
à la main  
Dans vos Jardins au guet pour surprendre  
des Taupes;  
Je me plais mieux à table un plein Verre  
à la main,  
Pour y faire le guet aux gaillards mots  
de Topes.*

*Le Manan de la Belle Etoile  
de la Rue S. Antoine.*

XXIII.

**Q***uoy que m'ait défendu Maman,  
Qui dit que je ne dois prendre rien de  
personne,  
Je ne puis refuser l'Ecran  
Que *Mercur*e aujourd'huy me donne.  
La Belle à l'Anagramme,  
Je n'aime rien hors le mérite,  
de la Rue de la Licorne.*



## XXIV.

**H** *A! méchante inclination,  
Qui nous porte tous vers la  
terre!*

*Pour elle l'on nous voit toujours dans  
l'action;*

*Nos Directeurs ont beau nous en faire  
la guerre,*

*Pour nous faire changer, ils sont entre-  
tenus;*

*Mais que bien peu le font! Ils sont presque  
inconnus.*

*Plus qu'une Taupe, hélas! nous faisons  
la lumière,*

*Risquant d'être surpris d'une éternelle  
nuit.*

*Quoy qu'un Pasteur s'en plaigne, & fasse  
b'en du bruit,*

*Sans le vouloir entendre, on poursuit sa  
carrière,*

*Et par un déplorable sort,*

*On veut rester aveugle, & sourd jusqu'à  
la mort.*

*du Mercure Galant.* 95

*Funeste aveuglement! comment peux-tu  
nous plaire,*

*Toy qui nous fais souffrir un si fâcheux  
destin?*

*Fuyons-le, chers Amis, mesme dans un  
Festin,*

*Et que le Tope & Masse, en faisant bonne  
chere,*

*Ne nous empesche pas de prendre (croyez  
moy)*

*L'Honneur pour nostre règle, & la Vertu  
pont loy.*

*GYGES, du Havre.*

**F** XXV.

*Ustes-vous jamais plus Galant,  
Mercure, qu'en ce mois? Avec ce beau  
talent*

*De nous debiter des Nouvelles,  
Vous donnez un Ecran aux Belles,  
Et dequoy faire Tope à tous les bons  
Buveurs.*

*Ma foy, vous les faites tous rire,  
Un chacun a de vos faveurs,*

Et voit que vous sçavez faire aussi-bien  
que dire.

Le mesme.

# XXVI.

UN Certain, faisant l'Astrologue,  
Nous disoit l'autre jour d'un ton de Pé-  
dagogue;

Sçavez-vous bien que Mercredy,  
Une heure, ou deux apres midy,  
De l'Orbe le plus haut doit arriver l'E-  
clipse?

De grace, expliquez-nous cela,  
Dîmes-nous aussitost. Là-dessus il parla  
D'un stile plus obscur que n'est l'Apoca-  
lipse,

D'interposition;  
Et de conjunction,  
De longitude,  
De latitude,

De paralelle, & d'horizon.

A vous autres, dit-il, qui n'estes pas d'é-  
tude,

Je m'en vay vous donner une comparaison  
En façon de similitude.

*Lors que vous vous trouvez auprès de  
vostre feu,*

*Si vous vous brûlez tant-soit-peu,  
Vous mettez devant vous de quoy vous  
en défendez;*

*Et ce que vous mettez par son opacité,  
Empesche que du feu l'extrême activité  
Ne puisse jusqu'à vous s'étendre.*

*C'est de la sorte qu'il faut prendre  
L'évenement qui vous surprend,  
La Lune, de la Terre est justement  
l'Ecran.*

XXVII.

**M**ercure, vostre Ecran est un présent  
honneste,

*Aussi le reçoit-on fort agreablement;*

*Mais vostre Taupe est une Beste  
Qui n'a pour nous rien de charmant.*

*La Nymphe de S. Paul,  
avec sa Suite.*

XXVIII.

**Q**uelque temps qui puisse arriver,  
L'Ecran ne sert que dās l'Hyver;

*On l'abandonne, on le méprise,*

*Q. de Janvier 1683. I*

S'il ne vient quelque vent de bise  
 Qui le remette dans ses droits.  
 Il se chauffe par souz, sans brûler de son  
 bois,  
 Le beau Sexe l'employe, & non point la  
 Canaille,  
 Quoy qu'il soit de difforme taille.  
 Ah! s'il estoit comme je suis,  
 Qu'il pût parler d'amour aux Belles,  
 Qu'il leur fît de plaisans recits,  
 Et qu'il vîst que les plus cruelles  
 Ne pûssent pas le rebuter,  
 Et pour en dire davantage,  
 Qu'il pût enfin toucher leurs cœurs,  
 Dans son innocent badinage,  
 Il auroit bien d'autres faveurs.

Le Secretaire du Parnasse.

# XXIX.

**D**onner pour Ecran un Ecran,  
 N'est-ce pas avoir soin des Belles?  
 Mercure, Taupe à toy, ce premier mois  
 de l'an,

du  *Mercure Galant. 59*

*Je bois à ta santé pour elles.*

B D B. à l'Anagramme, Le  
*Blond joly, Lieutenant Ge-  
neral au Regiment Royal  
des Vaisseaux.*

XXX.

**C**onservez, vostre reine, ma charmante  
*Lesbie,*

*Unique & cher Objet pour qui j'aime  
la vie,*

*Et contre l'attentat du brûlant Dieu  
Vulcan,*

*Armez-vous d'un Ecran,*

*GIRAUD, de Paris.*

XXXI.

**Q**uand Lisette m'accorde un peu de  
*ses faveurs,*

*Mon cœur alors paroist le plus constant  
des cœurs;*

*Je jure par l'Amour, que je n'aimeray  
qu'elle;*

*Mais un moment apres je deviens infi-  
delle.*

I ij

J'entretiens de mes feux la jeune Amarillis.

Quand je prétens encor dire Taupe à Philis.

Le même.

Le Chifre qui suit, cache un Madrigal qui explique la première de ces deux Enigmes sur l'Ecran. Il est de l'invention de M<sup>r</sup> de Fleffel de Vermolet d'Amiens. C'est une nouvelle espèce d'Enigme pour ceux qui voudront bien se donner la peine d'en chercher le sens. Le point sépare la lettre, & les deux points séparent le mot. Il faut observer qu'on n'a point compris la lettre K dans cet Alphabet, parce qu'elle est presque toujours inutile.

*du Mercure Galant.* 101

Explication en Chifre de l'E-  
nigme de l'Ecran.

2131. 4554. 5635. 1312. 6574. 3652.  
6453. 3112 : 7546. 6322 : 6723.  
2112. 5311. 6212 : 9711. 3443 : 2111.  
1818 : 6624. 2112. 1122. 5553. 3112.  
2111. 1733. 9652. 3333 : 9625. 4611 :  
1221. 3461. 3421. 5633 : 8181. 7312.  
2731. 2462. 3432 : 2212. 2110. 3412.  
3425 : 4322. 2011 : 3242. 6543 : 1221.  
6283. 2121. 3452. 6574. 4755 : 2110.  
2210 : 8712. 2121. 1131. 2178. 3211.  
8824. 6455 : 6624. 2111 : 2475. 3211.  
4231. 5536. 6565. 3281 : 9324. 2110.  
2213 : 4464. 5636 : 3210. 6912. 6229.  
3611. 6723. 6711. 3276. 3211. 2322.  
3411. 6844 : 1211. 8231. 8428. 6434 :  
4824. 3612 : 2000. 3421. 6322. 3213.  
6411. 8622 : 3611. 4123. 2111 : 8163.  
2110. 2222 : 6212. 8527. 2212. 5636.  
1863.

I iij



Lors que je vous eus envoyé le commencement du Traité des Lume-  
res, employé dans le X L X. Tome de  
l'Extraordinaire, vous me témoi-  
gnâtes que puis qu'il estoit dédié à  
Monseigneur le Duc de Bourgogne,  
vous seriez bien-aise d'en voir l'E-  
pistre, parce qu'il avoit paru singu-  
lier à quelques-uns qu'on eust adressé  
un Traité de cette nature à un Prince  
qui estoit encor dans le Berceau. Li-  
sez, Madame, & faites lire à tous vos  
Amis, cette Epistre qu'ils attendent  
avec tant d'impatience. Ils la trou-  
veront tres-digne de son Auteur, &  
je ne doute point qu'après l'avoir lûe,  
ils n'avoient que les choses les plus  
éloignées entr'elles, peuvent avoir  
du raport, pourveu qu'on les sçache  
bien tourner. Voicy de quelle maniere

II I

M<sup>r</sup> Comiers parle à Monseigneur le  
Duc de Bourgogne.

**V**ous reposez, MONSEI-  
GNEUR, sans soin & sans  
chagrin dans un Berceau Royal,  
à l'ombre d'une Moisson de Pal-  
mes, & de Lauriers du plus au-  
guste & du plus grand des Mo-  
narques de la Terre, duquel on  
ne peut dignement faire le Pané-  
gyrique, qu'avec les mesmes ter-  
mes que le S. Esprit employa  
dans le premier Chapitre des Li-  
vre des Machabées, pour faire  
celuy d'Alexandre le Grand. *Si-  
luit Terra in conspectu ejus.* Tous les  
Princes de la Terre trembloient  
en sa présence. Mais, MONSEI-  
GNEUR, avec l'âge, vous vous  
sentirez estre né pour occuper di-

I iij

gnement la Renommée à publier  
dans tous les coias de l'Univers,  
vôs faits plus qu'héroïques. Vous  
serez toujours chery de la Victoi-  
re; vous ferez toujours la ter-  
reur des Ennemis, & la joye des  
François. Enfin comme,

*Parvos non Aquilis, fas est educere  
fetus,*

*Ante fidem Solis judiciumque Poli.*  
Vous serez par vous mesme, au-  
tant que par vostre naissance, un  
Prince incomparable; & pour  
dire tout en un mot, vous serez,  
MONSEIGNEUR, en tout lieu &  
en tout temps, un Fils-digne du  
Pere & du Grand Pere:

Mais, MONSEIGNEUR, vous  
aurez le mesme sujet que cet Alé-  
xandre Macédonien, Fondateur  
de la Monarchie des Grecs, de

vous plaindre que toute l'Europe  
cedant déjà par tout aux Armes  
du Roy toujours victorieuses,  
vous serez obligé d'aller cher-  
cher un nouveau Monde pour  
fournir de matiere à vostre bras,  
& trouver des Ennemis de la  
France.

C'est pour cela, M O N S I E U R,  
que dans vostre Berceau mesme, je vous présente  
des Lunetes de longue veuë, pour  
voir ces autres Mondes si éloî-  
gnez de nous, & qu'on a com-  
mencé à découvrir dans ce Sie-  
cle plein de Miracles, par le  
moyen des Télescopes, qui par  
une innocente Magie, rendent  
présentes à nos yeux les choses  
les plus cachées dans leur grand  
éloignement. C'est par le moyen

des Lunetes que la divine Astro-  
nomie, digne un jour de vos plus  
belles Etudes, penetre les Cieux,  
& fait un nouveau commerce  
dans les Astres.

... *Transcendit ad Astra*  
*Disciplina audax, inquiris sedula*  
*motus,*  
*Vestigatque Situs, oculis nova Sidera*  
*lustrat,*  
*Et gemino subnixa Vitro, miracula*  
*pandit.*

C'est, MONSIEUR, par le  
moyen des Télescopes, qu'on re-  
connoist par expérience ce que  
dit l'Ecclésiastique Chap. II. &  
43 que les Ouvrages du Tres-  
haut sont pleins de majesté, ca-  
chez & inconnus au commun  
des Hommes; & que nous pou-  
vons dire comme S. Jean dans le

21. Chapitre de l'Apocalipse, j'ay  
*vu un Ciel nouveau, & une nou-*  
*velle Terre.* Vous serez, MONSEI-  
GNEUR, de ce nombre. Le Ciel  
a allumé l'un de ses Flambeaux  
extraordinaires, pour annoncer  
vostre Naissance à toute la Terre;  
& cette heureuse nuit du 6. du  
mois d'Aoult dernier 1682. fut  
éclairée à Versailles durant quel-  
ques heures par un Feu celeste,  
& qui surprit tous ceux qui le vi-  
rent.

Ainsi, MONSEIGNEUR, j'ay  
d'assez bonnes Lunetes pour lire  
dans l'avenir, & dans les Etoiles  
du Ciel, que le Prophete Isayè  
Chapitre 34. Verset 4. compare  
à un Livre; & le Prophete Ba-  
ruch Chap. 6. Verset 59. nous as-  
süre *Que les Etoiles resplendissantes*

*Credite me vobis, folium recitare*

*Sibille,*

& que je suis, &c.



# SUITE DU TRAITE' DES LUNETES.

Par M<sup>r</sup> Comiers d'Ambrun, Prevost  
de Terant, Professeur des Ma-  
thématiques à Paris.

**N**ous donnons icy la construction des simples *Télescopes*, ou Lunetes de longue vue, qui n'ont que deux Verres, l'un

objectif, toujours plan-convexe, ou convexe des deux costez, & un oculaire, plan-concave ou concave des deux costez; ou plan-convexe ou convexe des deux costez. C'est pourquoy il y a deux genres de *Télescopes*; car le Verre oculaire du premier genre est concave, par lequel on voit l'objet dans sa situation naturelle; & le Verre oculaire de l'autre genre de Lunete est convexe; qui fait voir les objets renversez, mais qui en échange fait découvrir tout à coup, & en mesme temps, cent fois plus de terrain, ou plus grande baze du cône visuel, que ne fait la Lunete à l'oculaire concave. Deux Lunetes de mesme genre & d'égale puissance, forment les *Bezicles Téléscopiques*,



qu'on appelle *Binocles*. Nous démontrerons en quel temps, & par qui ils ont esté inventez.

Bien que *Gusthonius* ait démontré que la réfraction du Verre estant à la réfraction de l'air comme 13. à 20. l'unique espece des figures hyperboliques & sections propres pour les Verres des Lunetes, est de 41. degrez 32. minutes; neantmoins comme tous les Verres conoïdes ne subsistent que dans l'idée; puis qu'on ne peut les bien travailler à cause de la diformité réguliere de leur figure, les seuls Verres sphériques peuvent produire un bon effet, parce qu'ils peuvent estre exactement travaillez, à cause de leur figure uniforme en toutes ses parties; & si on compare les pro-

prietez de l'*hyperbole*, avec les proprietez du cercle dans ses *sinus*, on trouvera qu'un Verre sphérique n'ayant que peu de degrez à découvert, n'est que de tres peu inférieur au Verre qui seroit hyperboliquement formé; outre que si la figure hyperbolique est préférable à la circulaire, pour la précise réunion des rayons émanez du point de l'objet qui se trouvera dans l'axe, elle n'est pas si avantageuse que la figure sphérique pour la réunion des radiations des points latéraux de l'objet.

Je dis que toute la science de la Construction des Lunetes de longue vue, que Keppler dans la Préface de la Dioptrique appelle un *œil artificiel*, dépend de six choses.

**112. Extraordinaire**

1. A déterminer la distance du Verre, à l'image de l'objet ; la distance de l'objet au Verre étant donnée.

2. A démontrer la grandeur de cette image.

3. A donner une juste ouverture au Verre objectif, proportionnée à la longueur de son Foyer solaire, & à son oculaire

4. A connoître la juste proportion du diamètre du Verre objectif, au diamètre du Verre oculaire.

5. A l'arrangement des Verres dans le Tuyau de la Lunete.

6. A bien espacer dans la longueur des Tuyaux certains anneaux ou diaphragmes.

1. A déterminer dans tout éloignement de l'objet, au Verre

objectif de la Lunete, la longueur ou distance du Verre à son Foyer objectif, peinture ou baze de distinction de l'image de l'objet, telle qu'on la voit sur un Papier dans une Chambre noire, ou sur la Retine d'un œil artificiel; car le Verre objectif produit près de l'autre bout de la Lunete dont l'oculaire est un Verre convexe, une tres-petite image de l'objet, peinte de toutes ses couleurs, & dans la simétrie de toutes ses parties; nous regardons ensuite dans la Lunete cet objet aérien tres-proche de l'œil, ou plutôt nous en recevons les radiations de chaque point par un Verre oculaire convexe, qui sert à peindre à la renverse sur le fonds de l'œil ce petit objet aë-

*Q. de Janvier 1683.*

**K**

rien beaucoup augmenté ; de même que lors que nous considérons de fort près les plus petits objets avec un *Microscope*. C'est pourquoy le *Télescope* est un *Microscope* renversé , qui fait que l'apparence artificielle de cette petite image aérienne qui y tient lieu d'objet , augmente extraordinairement l'apparence naturelle de l'objet.

La distance de ce Foyer objectif , ou baze de distinction de l'image aérienne de l'objet , ne consiste pas dans un point indivisible , puis qu'estant reçeuë un peu plus loin , ou un peu plus près , il n'en arrive pas une sensible confusion.

Pour déterminer la distance du Verre objectif à l'image de

l'objet, que nous appellons *Foyer objectif réel*, il faut premièrement connoître la longueur ou distance du même Verre à l'image réelle du Soleil, que nous nommerons *Foyer Solaire*. Il faut ensuite remarquer. 1. Que si l'objet n'est éloigné du Verre objectif que de la longueur de son Foyer Solaire antérieur, les rayons de l'objet en sortiront parallèles, & ne fourniront aucune image de l'objet. 2. Que si l'objet est encor plus proche du Verre, c'est à dire, s'il est entre son Foyer Solaire antérieur, & le Verre, les rayons de chaque point de l'objet tombant trop divergens sur le Verre, ils en sortiront divergens, en sorte que s'ils estoient reproduits en ligne droi-

K ij

te, ils iroient concourir du costé de l'objet à une certaine distance ou endroit que nous appellons *Foyer virtuel*; car les rayons de chaque point de l'objet sortiront du Verre autant divergens, que si effectivement l'objet estoit en ce *Foyer virtuel*, & qu'entre l'objet & nostre œil, il n'y eust aucun Verre interposé.

Les Verres plan-concaves, & ceux qui sont concaves des deux costez, ont leur Foyer Solaire toujours virtuel autant éloigné, que le Foyer réel Solaire d'un Verre plan-convexe de mesme diametre ou sphénicité, ou d'un Verre convexe des deux costez.

Quant à la distance du Verre convexe à l'image du Soleil, que

par *analogie* j'appelle *Foyer Solaire*, je dis que si le Verre est plan-convexe, quelle des deux superficies que vous présentiez directement au Soleil, le Foyer sera éloigné du Verre de la longueur de l'axe de la Sphere dont le Verre est un segment, ou de la longueur du diametre de la convexité du Verre, ce qui est la mesme chose. Que si le Verre est également convexe des deux costez, je dis que le Foyer Solaire se fera à la distance d'un demy-diametre, n'ayant pas égard à l'épaisseur du Verre, laquelle porte le Foyer un peu plus loin.

Je n'ay aussi point d'égard, que la longueur du Foyer Solaire est insensiblement plus courte dans l'apogée, que dans le perigée du



Soleil , que j'expliquay dans l'A-  
cadémie Royale des Sciences,  
par la moindre impression de  
mouvement que les rayons du So-  
leil font sur les Mers qui sont sous  
le Tropique d'Hyver ; c'est pour-  
quoy la masse de tout le Tour-  
billon de la Terre s'enfonce , &  
s'abîme davantage vers le centre  
de l'Univers en s'approchant du  
Soleil ; & au contraire le pousse-  
ment des rayons du Soleil , qui  
fluent & refluent dans le corps  
liquide du Soleil , comme j'ay ex-  
pliqué en 1665. dans mon Livre  
de *La Nouvelle Science des Cometes*,  
faisant plus d'effort , & plus d'im-  
pression de mouvement sur la sur-  
face solide des Terres qui sont  
sous le Tropiques d'Eté , chas-  
sent & repoussent plus loin nostre

Terre, en nous éloignant davantage du centre de l'Univers; de mesme que le pressement causé sur les Mers, par le passage du Tourbillon de la Lune, produit le flux & reflux de la Mer: & en faisant changer de place le centre de gravité de la Terre, &c. l'eau monte au sommet des plus hautes Montagnes, puis qu'au Mont S. Michel l'eau de la Mer s'y élève jusques à 60. pieds plus qu'à l'ordinaire, & que plusieurs Fontaines cessent de couler pendant le reflux de la Mer. Cette élévation a encor cette cause partielle, qu'une égale hauteur d'eau de Mer estant devenuë douce par les filtres des terres & de sables, pese moins; outre que le seul mouvement diurne de la

Soleil , que j'expliquay dans l'Académie Royale des Sciences, par la moindre impression de mouvement que les rayons du Soleil font sur les Mers qui sont sous le Tropique d'Hyver ; c'est pourquoy la masse de tout le Tourbillon de la Terre s'enfonce , & s'abîme davantage vers le centre de l'Univers en s'approchant du Soleil ; & au contraire le pousse-ment des rayons du Soleil , qui fluent & refluent dans le corps liquide du Soleil , comme j'ay expliqué en 1665. dans mon Livre de *La Nouvelle Science des Cometes*, faisant plus d'effort , & plus d'impression de mouvement sur la surface solide des Terres qui sont sous le Tropiques d'Esté , chassent & repoussent plus loin nostre

Terre, en nous éloignant davantage du centre de l'Univers; de même que le pressément causé sur les Mers, par le passage du Tourbillon de la Lune, produit le flux & reflux de la Mer: & en faisant changer de place le centre de gravité de la Terre, &c. l'eau monte au sommet des plus hautes Montagnes, puis qu'au Mont S. Michel l'eau de la Mer s'y élève jusques à 60. pieds plus qu'à l'ordinaire, & que plusieurs Fontaines cessent de couler pendant le reflux de la Mer. Cette élévation a encor cette cause partielle, qu'une égale hauteur d'eau de Mer estant devenuë douce par les filtres des terres & de sables, pese moins; outre que le seul mouvement diurne de la

Terre sur son axe d'Occident en Orient, qui est tres-rapide sous la Zone Toride, est une cause suffisante pour forcer l'eau dans les Canaux souterrains à monter, & remplir continuellement les Réservoirs qui sont dans les creux des Montagnes, car l'embouchure inférieure de ces Tuyaux souterrains qui se trouvent tournés vers l'Orient, heurtent continuellement avec violence les eaux de la Mer, & la forcent à monter sur les Montagnes. Comme à celle de S. Guillaume, l'une des plus hautes des Alpes, qui est au Septentrion de la Ville d'Ansbun, sur laquelle on trouve un grand Lac, qui fournit à plusieurs Ruisseaux toujours également Hyver & Eté. M<sup>r</sup> le Comte de Kessel,

la  
a  
ma  
urs  
es  
le  
le  
des  
uc  
ob  
se  
ver  
tis  
du  
ne  
la  
de

Q. d.

12  
T  
O  
Z  
fa  
C  
re  
se  
de  
ch  
foi  
ne  
tin  
ca  
mo  
me  
des  
au  
bru  
gra  
Rui  
Hy

ANTHONY

a

del,

Kessel, m'a dit qu'en Ecosse à trois lieues de son Château, il y a un Rocher dans la Mer, du sommet duquel sortent plusieurs Ruisscaux d'eau douce, de mesme que des Montagnes de l'Isle Sainte Hélen.

Revenons au premier Problème general de la construction des *Télescopes*, ou Lunetes à longue vue.

*Estant donnez la distance de l'objet, au Verre objectif plan-convexe, ou convexe des deux costez, trouver la distance du Verre au Foyer objectif, ou image distincte de l'objet.*

1. Si l'objet est au point du Foyer So'aire du Verre, comme en la Figure I. les rayons de la radiation d'un mesme point de l'objet en sortiront paralleles.

*Q. de Janvier 1683. L*



2. Si l'objet est plus éloigné du Verre que son *Foyer Solaire*, comme en la Figure 2. les rayons en sortiront convergens, & feront un *Foyer réel objectif*, ou image distincte de l'objet, telle que par expérience on la voit sur un Papier dans une Chambre noire, ou sur la Retine d'un œil artificiel.

3. Si l'objet n'est pas éloigné du Verre de la longueur de son *Foyer Solaire*, comme dans la Figure III. & IV. les rayons en sortiront divergens, & le *Foyer objectif* sera *virtuel*, tel que nous l'avons expliqué en la page

1. Probleme, Figure II. *Estant donnez, la distance AD, de l'objet AB, au Verre plan-convexe D, comme aussi DE, longueur de son Foyer So-*

du Mercure Galant. 123

laire. Trouver la longueur  $D\phi$ , ou distance du Verre  $D$ , à l'image  $b\alpha$ , distincte & renversée de l'objet  $aB$ .

Analogie  $AF.FD :: AD.D\phi$ .

Exemple. Soit  $AF$  45,  $FD$  15,  $AD$  sera 60, &  $D\phi$  requise sera 20.

2. Probleme Figure II. Estant donnez de position  $\phi D$ , distance de la Table d'attente, Foyer réel objectif ou image future de l'objet au Verre  $D$ , comme aussi la distance  $DF$  son Foyer Solaire. Trouver la distance  $DA$ , en laquelle doit estre placé l'objet  $aB$ , afin que le Verre  $D$  porte son image distincte en  $b\alpha$ .

Analogie  $\phi D.DF.DF :: \phi D.DA$ .

Corollaire. Donc si l'objet est en  $A$ , son image est en  $\phi$ ; & si l'objet est en  $\phi$ , son image est en  $A$ . C'est icy le principe de la Lanterne Magique, dont nous avons

L ij

donné la construction dans la premiere partie, qui est dans le Mercure Extraordinaire d'Octobre dernier, car elle consiste à faire voir dans un lieu tres-obscur, l'image gigantesque peinte de vives couleurs d'un objet prototype de deux ou trois pouces de diametre; estant à observer qu'il ne faut que renverser le petit prototype, pour en faire paroistre l'image redressée, & gigantesque.

C'est sur ces réflexions. qu'en 1652. estant au Fort de l'Ecluse,

..... *Sic dulce sciendi*

*Tormentum, & studij subit insidiosa voluptas.*

que faisant mes expériences Dioptriques, je trouvay le moyen de faire servir de Microscope les

longues Lunetes d'approche, mettant le petit objet quelques lignes plus éloigné du Verre objectif, que de la longueur de son Foyer Solaire, car cette distance du petit objet au Verre, estant connue & prise à volonté, je connus par le premier Probleme la distance du Verre objectif à l'image de l'objet; j'adjoûtay ensuite, comme on fait ordinairement aux Lunetes d'approche, un Verre oculaire concave en dedans de cette image, ou un Verre oculaire convexe au deçà de cette image, éloigné de la longueur de son Foyer Solaire. En l'année 1655. j'en fis à Dijon voir l'expérience à M<sup>r</sup> Mariote, & à plusieurs autres Sçavans chez M<sup>r</sup> le Conseiller Lantin.

L iij

J'en ay apres indiqué la maniere dans la 53. page de mon Livre de *La Nouvelle Science des Cometes*, imprimé à Lyon en 1665. Cette Invention plût si fort, six ans apres que je l'eus rendu publique à M<sup>r</sup> Gracculus de Phedre, qu'il en orna sa *Dioptrique Oculaire*, imprimée en 1671. Voicy les termes de sa 265. page. *J'estime, dit-il, cette utilité singuliere, & jusques à présent inconnue.... J'advoue, adjoute-t-il, que l'effet admirable de l'Oculaire en ce sujet, m'a souvent surpris & porté jusqu'à l'étonnement.* Puis que ce *Adioptricien* si fameux par tant de Volumes de *Visions*, se plaint dans la 266. page de sa *Dioptrique Oculaire*, qu'il ne luy a pas esté permis d'en pouvoir satisfaire entierement sa curiosité, par

le défaut, dit-il, de lieu commode pour contenir son Tuyau étendu de 70. ou de 80. pieds qu'il luy auroit fait de longueur, pour l'expérimenter sur les petits objets proches, c'est à dire, ( ce sont ses propres termes ) posez distans de son Verre objectif plan-convexe, peu plus que la longueur de son diamètre de 20. pieds.

Je dis contre ces Alleguez.

1. Qu'un Tuyau de dix pouces suffit pour le Verre objectif, & un Tuyau d'un pied pour le Verre oculaire; car les axes de ces deux Tuyaux, aussi bien que les axes des Verres étant en une même ligne droite & libre, & les Verres dans leur éloignement proportionné à la distance d'un petit objet, on n'a pas besoin de cette continuation de longueur

L iij

J'en ay apres indiqué la maniere dans la 53. page de mon Livre de *La Nouvelle Science des Cometes*, imprimé à Lyon en 1665. Cette Invention plût si fort, six ans apres que je l'eus rendu publique à M<sup>r</sup> Gracculus de Phedre, qu'il en orna sa *Dioptrique Oculaire*, imprimée en 1671. Voicy les termes de sa 265. page. *J'estime, dit-il, cette utilité singuliere, & jusques à présent inconnue.... J'advouë, adjouë-t-il, que l'effet admirable de l'Oculaire en ce sujet, m'a souvent surpris & porté jusqu'à l'étonnement.* Puis que ce *Adioptricien* si fameux par tant de Volumes de *Visions*, se plaint dans la 266. page de sa *Dioptrique Oculaire*, qu'il ne luy a pas esté permis d'en pouvoir satisfaire entierement sa curiosité, par

le défaut, dit-il, de lieu commode pour contenir son Tuyau étendu de 70. ou de 80. pieds qu'il luy auroit fallu de longueur, pour l'expérimenter sur les petits objets proches, c'est à dire, (ce sont ses propres termes) posez distans de son Verre objectif plan-convexe, peu plus que la longueur de son diamètre de 20. pieds.

Je dis contre ces Alleguez.

1. Qu'un Tuyau de dix pouces suffit pour le Verre objectif, & un Tuyau d'un pied pour le Verre oculaire; car les axes de ces deux Tuyaux, aussi bien que les axes des Verres étant en une mesme ligne droite & libre, & les Verres dans leur éloignement proportionné à la distance d'un petit objet, on n'a pas besoin de cette continuation de longueur

L iiij



de Tuyau d'un Verre à l'autre, & le Tuyau garny du Verre objectif, peut estre placé dans un petit trou fait à la Muraille d'un Jardin, au delà de laquelle sera l'objet fortement éclairé, & le Tuyau du Verre oculaire sera aussi placé dans un trou du Mur opposé dans vostre Chambre, l'entre-deux pouvant estre un Jardin, une Place publique, &c. Je me suis diverty autrefois de la mesme maniere; & comme on peut faire voir successivement la représentation de différens objets, cela paroistra tres-surprenant de voir par une Lunete à travers la Muraille, des objets qu'on ne peut mesme soupçonner estre en quelque part, d'autant que la Muraille du Jardin les cou-

viè de la veuë naturelle.

2. Sur le *peu plus* que vingt pieds de distance de l'objet au Verre plan-convexe de vingt pieds de diametre, dont a parlé l'Authéur de la *Dioptrique Oculaire* de l'année 1671. Je dis que son *peu plus que de 20. pieds* ne se peut entendre que de quelques pouces, & non pas d'un pied; car si le *peu plus* que 20. pieds vaut un pied, on doit dire que le tout est 21. pieds.

Supposons donc, son *peu plus* valoir 4. pouces, pour lors le Tuyau de la Lunète par mon premier Problème seroit de 1222. sans parler de la longueur du *Foyer Solaire* de l'oculaire, s'il est convexe; ainsi son Tuyau seroit de 1140. pieds plus long que les

80. pieds qu'il dit qu'il luy faudroit,

Supposons maintenant que son *peu plus de 20. pieds* vaut 21. pieds de distance de l'objet au Verre objectif plan-convexe de 20. pieds de diamètre, la distance du Verre à l'image de l'objet ou longueur de la Lunete sera de 420. pieds, sans mesme y comprendre la longueur du *Foyer Solaire* du Verre oculaire, s'il est convexe; ainsi l'Etuy de la Lunete seroit de 340. pieds plus long que les 80. pieds que luy assigne cet Auteur Agéometre, si célèbre par tant de Volumes de *Visions*. Car comme dit le grand Seneque, à la fin de sa 79. Lettre, *Paucis imponit leviter extrinsecus inducta facies.*

3. Probleme, Figure II. *Estant donné la grandeur a B de l'objet. AD, son éloignement au Verre D, & son Foyer Solaire DF, trouver la grandeur b a, de son image. Trouvez par le 2. Probleme D φ, la distance du Verre de l'image, vous aurez ensuite la grandeur par la suivante.*

Analogie,  $DA. a B : D φ. b a,$  requis.

*Corollaire.* Quand la distance AD, est double du Foyer Solaire DF, l'objet BC est égal à son image, & l'objet & l'image sont également distans du Verre D.

4. Probleme, Figure III. *Estant donné A φ, distance de l'objet à son image, déterminer le plus grand Foyer du Verre qui puisse produire cette image.*

1. Je dis que la quatrième par-

tic de la distance  $A \phi$ , donne la longueur du *Foyer Solaire* du Verre requis.

2. Que le Verre doit estre placé en égale distance du point  $A$ , au point  $\phi$ .

3. Que la grandeur de l'image sera égale à la grandeur de l'objet, & que c'est icy le secret de peindre au naturel un Homme, par le moyen des especes reçues dans la Chambre noire.

5. Probleme Figure III. *Estant donné  $A \phi$ , distance de l'objet à son image,  $DF$  & la longueur du Foyer Solaire du Verre qui la produite. Trouver le point  $D$ , place du Verre, ou  $AD$ , &  $D \phi$  ses distances à l'objet & à l'image.*

Soit par exemple dans la *Ligure* III.  $A \phi$ , 80. la distance de

l'objet A, à son image  $\phi$ , & soit D  $\phi$  15. la longueur du Foyer Solaire du Verre. Donc, A  $\phi$  2 DF = AX 50. Donc la moitié Ay, 25. & l'autre moitié fy 25. & zf, est 15. parce qu'elle est égale à DF 15. longueur du Foyer Solaire du Verre. Donc par là 47. du 1. des Elémens d'Euclide, de 625. Quarré de zf, 25. ostant 225. Quarré de zf, 15. reste 400. pour le Quarré de yz, dont la racine Quarrée est 20. Donc yz, est 20. Donc Ay, est 25. + yz, 25. + zf, 15. = AD, 60. pour la distance de l'objet au Verre. Donc AX 50. - Az 45. = ZX, ou D  $\phi$ , 5. distance requise du Verre à l'image.

Après avoir remarqué que pour la solution des Problemes

# 134 Extraordinaire

concernant la distance des Foyers réels objectif, on peut aussi employer icy la suivante *Analogie*,  $AF. FD :: FD. DZ$ . car  $DZ + FD = D$ .

Je passe à ce qui concerne le *Foyer Virtuel* objectif ou imaginaire des objets, qui sont entre le Verre & son *Foyer Solaire*. Comme dans la Figure III. & dis,

1. Que ce Foyer virtuel objectif est du costé de l'objet, & toujours plus éloigné du verre que l'objet mesme, car les rayons de la radiation de chaque point de l'objet tombant trop divergens sur le verre plan-convexe ou convexe des deux costez, en sortent moins divergens; c'est pourquoy si on les imagine estre reproduits du costé l'objet, ils

iront se réunir plus loin qu'en est l'objet, & ce point de réunion est un Foyer virtuel partiel de tout le Foyer virtuel de cet objet; car si l'objet estoit placé en ce Foyer virtuel, & qu'il n'y eut point de verre interposé entre l'objet & nostre œil, les rayons en viendroient avec la même divergence qu'ils sortent du verre, quand l'objet n'est pas éloigné du verre de la longueur de son Foyer.

*I. Probleme. Estant donnez la distance de l'objet au Verre, moindre que la longueur de son Foyer Solaire, trouver la distance de l'objet.*

Comme la distance de l'objet au verre, plus la moitié de la longueur de son Foyer Solaire,

Est à la longueur, du Foyer Solaire.



Ainsi la distance de l'objet au Verre,

Est à la distance de son Foyer virtuel.

A cette distance trouvée de l'objet à son Foyer virtuel, ajoutez la distance du Verre à l'objet, ( car comme nous avons déjà remarqué, le Foyer virtuel est toujours plus que l'objet éloigné du Verre ) & vous aurez la distance requise du Verre au Foyer virtuel de l'objet.

En voicy des exemples. Soit dans la Figure III. le Verre D plan-convexe, & la longueur de son diamètre, ou Foyer Solaire DF 24. pieds, & DC sa moitié ou demy-diamètre 12. & l'objet soit en G éloigné de 8. pieds de la convexité du Verre. Je

dis que suivant l'Analogie,

$$GD + DC = 20. DF \ 24 :: GD$$

$$8. GH \ 9 \ 3$$

Donc  $^s DG + GH = 17$  pieds  
 $\frac{3}{5}$  distance du verre D, au Foyer  
 virtuel H, de l'objet. Si l'objet  
 estoit au milieu de la longueur du  
 Foyer Solaire entre D & F, son  
 Foyer virtuel seroit précisément  
 au mesme point F.

Soit maintenant dans la *IV. Fi-*  
*gure* le mesme verre, & l'objet  
 en L à 20. pieds de la convexité  
 du verre D. Je dis que,

$$LD + DC = 32. \text{pieds, } DF \ 24$$

$$:: LD \ 20. LM, \ 15.$$

Donc  $LD + LM = 35.$  pieds.  
 distance du verre D au Foyer  
 virtuel M de l'objet L.

Examinons maintenant ce qui  
 arrive aux verres plan-concaves,

*Q. de Janvier 1683. M*

ou concaves des deux costez, qui n'ont jamais qu'un Foyer Solaire virtuel antérieur.

*Probleme. Estant donnez la longueur du Foyer Solaire virtuel d'un Verre plan-concave, ou concave des deux costez, & la distance du Verre à l'objet, plus éloigné que de la longueur du Foyer Solaire du Verre. Trouver la distance du Foyer objectif virtuel, au Foyer Solaire virtuel; & ensuite la distance du Verre au Foyer objectif virtuel, & la distance de l'objet à son Foyer virtuel, & la grandeur du Foyer virtuel*

Vous trouverez premierement la distance du Foyer objectif virtuel au Solaire virtuel, par cette Analogie.

*Comme la distance de l'objet à la concavité du Verre, plus la longueur*

du foyer Solaire virtuel du Verre,

Est à la longueur du foyer Solaire virtuel du Verre.

Ainsi la mesme longueur du foyer Solaire virtuel du Verre,

Est à la distance du foyer virtuel Solaire, au foyer virtuel objectif, à center du costé du Verre, car le foyer virtuel objectif, en est toujours plus près que le foyer virtuel Solaire.

Soit par exemple dans la VI. Figure l'objet a B éloigné de 48. pieds du Verre plan-concave D, duquel le diametre D f, ou longueur du Foyer Solaire virtuel est 24.

$$AD : Df = 72. f D 24 :: f D 24. f \phi 8.$$

Mais  $\phi D = 24$ . Donc  $f D = f \phi 8. = \phi D 16$ . distance du Verre D au point  $\phi$ . Foyer virtuel de l'ob-

M ij

jet A. Donc  $DA$  48. —  $D \phi 16$  =  
 $\phi A$  32. distance de l'objet à son  
 Foyer objectif virtuel.

• Vous aurez maintenant la gran-  
 deur du Foyer virtuel objectif, ou  
 image imaginaire  $b \phi a$  de l'objet  
 $aAB$ , par la 4. proposition du vi.  
 Livre des Elemens d'Euclide  
 $DA. aB :: D \phi ab$ .

Examinons maintenant ce qui  
 arrive aux rayons d'un point de  
 l'objet, lesquels au sortir d'un  
 Verre convexe tombent conver-  
 gens sur un Verre concave in-  
 entre le Verre convexe & son  
 Foyer objectif ou point de con-  
 cours des rayons qu'il a rendu  
 convergens.

Il y a 3. cas différens: car, où le  
 Verre concave a le point  $f$  de son  
 Foyer solaire virtuel précisément

avec le point *F* foyer Réel objectif du Verre convexe, comme dans la Fig. vii. où son point *f* est plus éloigné que le point *F* du verre convexe, comme dans la Fig. ix. où enfin son point *f* est entre le Verre convexe & le point *F* Foyer ou concours de rayons convergens, comme dans la Figure viii.

Dans le premier cas, que les points *f* & *F* s'unissent comme dans la Figure vii. en laquelle par le moyen du Verre convexe les rayons divergens de la radiation d'un point de l'objet devenus convergens *RF*. *RF* tombent sur le Verre concave; je dis qu'ils en sortiront parallèles par les lignes *rrr*; de même que si l'objet n'estoit éloigné du Verre con.

cave que de la longueur de son Foyer virtuel solaire ; car pour lors les rayons de la radiation de chaque point de l'objet tombant divergens sur le Verre concave , en sortiront ainsi paralleles comme on voit dans la Fig. v. C'est en cela que consiste tout le mystere de l'effet admirable du *Telescope* ou Lunette d'approche, dont le Verre oculaire est concave, auquel on applique l'œil le plus près qu'il est possible. Car les rayons de la radiation de chaque point de l'objet , tombant paralleles sur l'humeur cristalin de ceux qui ont la vûë longue les rend convergens & ils portent sur la Retine leur Foyer, concours ou pinceau de rayons, avec lesquels ils peignent l'image de l'objet.

Estant bien à remarquer qu'afin que l'image d'un objet soit peinte distinctement sur la Retine, il faut necessairement que les rayons de la radiation de chacun des points de l'objet, tombent sur l'humeur cristalin, ou phisiquement paralleles quand l'objet est tres-éloigné, ou sensiblement divergens quand l'objet est fort proche; car la nature n'a que des rayons divergens d'un mesme point de l'objet estant du tout impossible qu'ils soient naturellement convergens.

Dans le second cas, auquel comme on voit dans la Figure VIII. le point *F* Foyer objectif du Verre convexe, est entre le Verre concave & son Foyer Solaire virtuel *f*; les rayons *RF RF* tombez convergens sur le Verre con-



cave, en sortiront moins convergens, & par conséquent leur Foyer ou concours sera retardé, & porte plus loin en • & l'image de l'objet en sera par conséquent beaucoup plus grande; c'est pourquoy afin de beaucoup augmenter & même rendre plus distinctes les images renversées des objets qu'on reçoit dans la Chambre noire sur un papier ou linge tendu; nous mettons à la Lunette ordinaire une plus grande portion d'un Verre concave d'un plus grand diametre que n'estoit le Verre concave oculaire, & nous allongeons la Lunette d'approche, ayant mis dans le trou fait au volet de la fenestre de la Chambre noire, le bout du tuyau de la Lunette garny de son Verre objectif

*du Mercure Galant.* 245

objectif convexe, si le Verre oculaire est concave des deux côtez il fait encor mieux.

Ce nouveau Foyer réel du Verre convexe porté plus loin par l'interposition du Verre concave, mérite le suivant.

Problème. Le point du concours des rayons estant entre le Verre plan concave & l'extrémité de son Axe Figure VIII. déterminer la longueur  $D$  distance du Verre concave au nouveau Foyer objectif réel, prolongé.

Faites l'Analogie suivante,

Comme  $f$   $F$ , la distance des deux Foyers  $f$  virtuel du Verre concave, &  $F$  réel du Verre convexe,

Est à  $fD$ , longueur du Foyer virtuel solaire du Verre concave.

Ainsi  $DE$  la distance du Verre concave.

*Q. de Janvier 1683.*

*N*

cave au Foyer objectif du Verre concave,

Est à D 9 distance du Verre concave, au nouveau Foyer prolongé requis, au image réelle de l'objet.

Soit dans la Figure viii. le point F du concours des rayons convergens à 16. pieds du Verre concave & estant 24. & DF estant 16. ff, sera 8. & par l'Analogie ff 8. fd 24:: fd 16. D 48. Foyer objectif prolongé. Et par raison converse si l'objet estoit en 9 à 48. pieds du Verre concave, ses rayons tombant divergens sur le Verre concave en sortiroient plus divergens, & auroient pour leur Foyer virtuel le mesme point F à 16. pieds du Verre concave de mesme que dans la Figure vi.

$$D 48 \rightarrow Df 24 = 72. Df 24:: Df 24. f 8.$$

Mais  $FD = 24 - fF = 8 = FD = 16$ . distance requise du Verre au Foyer virtuel  $F$  de l'objet  $o$ .

Quant au 3. cas, auquel le point  $f$  Foyer Solaire virtuel du Verre concave, est entre le Verre concave & le point  $F$ , concours des rayons convergens ou Foyer réel objectif du Verre convexe; Je dis que les rayons qui tombent ainsi convergens sur le Verre concave, en sortiront divergens & auront un Foyer virtuel.

Problème. *Estant donné la distance du Verre concave au Foyer réel objectif du Verre convexe, plus grande que n'est la distance du Verre concave à son Foyer Solaire virtuel, déterminer la distance du Verre concave au foyer virtuel qu'il causera par son interposition, en rendant diver-*

Nij

*gens les rayons convergens du Verre convexe.*

*Analogie. Comme l'excès de la distance du Verre concave au point de concours ou Foyer objectif du Verre convexe, par dessus la longueur du Foyer Solaire virtuel du Verre concave,*

*Est à la longueur du Foyer Solaire virtuel du Verre concave.*

*Ainsi la distance du Verre concave au concours des rayons convergens,*

*Est à la distance du Verre concave, au Foyer virtuel requis.*

Soit dans la Figure v. le Verre plan-concave duquel le diametre *df*, ou longueur de son Foyer solaire, soit 12. pieds, & soit le point *F* foyer réel objectif du Verre

convexe ou point du concours des rayons éloigné de 18. pieds du Verre concave, Donc Ff sera 6. pieds, faites l'*Analogie*.

Ff. 6. fD. 12:: FD 18. C<sup>o</sup> 36. pieds.

Passons à l'usage: les *Miopes* ou courtes vueës ont besoin de rayons sensiblement divergens, car ils ne voyent distinctement que les objets qui sont fort proches, raccourcissent le *Telescope* ou Lunete d'approche, car par ce moyen le point F du concours des rayons rendus convergens par le Verre convexe, estant au deçà du point f foyer virtuel solaire du Verre concave, les rayons en sortent divergens, & tombent sur l'humeur cristalin, autant divergens que s'ils estoient partis

N iiij

du point , foyer objectif virtuel ou image imaginaire de l'objet. Ainsi les *Miopes* ont ordinairement la veüe plus distincte, plus subtile & plus ferme que ceux qui ont la veüe longue; parce que les *Miopes* reçoivent les rayons divergens du foyer virtuel , objectif , qui est plus proche du Verre concave , & par conséquent de l'œil qu'on met tout contre, que n'est le foyer objectif virtuel des rayons paralleles qui est éloigné du Verre concave de la longueur de son foyer solaire , lequel foyer objectif virtuel est par conséquent plus éloigné de l'œil de ceux qui ont la veüe longue.

De la juste ouverture ou partie  
découverte du Verre objectif  
du Telescope.

**P**AR ce mot *Telescope* ou *Lunete d'approche*, qui fait voir distinctement les objets éloignez, nous entendons un tuyau droit & cylindrique, dont chaque bout paroît garny d'un Verre spheriquement travaillé : le Verre qu'on présente à l'objet est appelé *Verre objectif*, & l'autre est nommé *Verre oculaire*, parce qu'on l'approche de l'œil pour voir les objets éloignez comme s'ils estoient proches. Nous avons dit ailleurs que la *Lunete d'approche* estoit comme un œil artificiel ; C'est pourquoy si l'on

N iij



## 152      *Extraordinaire*

ouverture du Verre objectif est trop grande, les rayons de la radiation des points latéraux de l'objet, tombant trop obliquement sur les bords du Verre, lesquels d'ailleurs sont toujours moins bien sphériquement travaillés, font plutôt leur concours; c'est pourquoy après leur decussation se peult-mêlent au Foyer des rayons de la radiation des autres points de l'objet, lesquels estant tombez peu inclinez & fort près du sommet de l'axe du Verre, font leurs concours plus loin; c'est pourquoy l'image aérienne de l'objet qui se forme au Foyer estant confuse, la vision n'en peut estre distincte.

Si certe ouverture du Verre objectif est trop petite, l'image

de l'objet en sera tres-distincte & bien terminée, mais sombre ou peu éclairée, principalement si le Verre oculaire est d'une fort petite portée, ou petite longueur de Foyer virtuel Solaire, parce qu'il augmente davantage l'image de l'objet, laquelle ne peut par conséquent estre vive & bien éclairée, n'estant formée que par une tres-petite quantité de rayons de la radiation de chaque point de l'objet.

Il faut donc convenir avec M<sup>r</sup> Hook, ce docte & illustre Anglois, à présent Secretaire de la Societé Royale d'Angleterre, qu'un Verre objectif d'un mesme Telescope peut souffrir diférens diametres d'ouverture, suivant le plus ou le moins de lumiere de

l'objet : ainsi une moindre ouverture est meilleure pour voir distinctement les Etoiles & Vénus ; & une plus grande ouverture est davantageuse pour voir à la pointe du jour la Lune, Mars, Jupiter & Saturne ; ainsi on verra distinctement Saturne avec un bon Telescope de 12. pieds de longueur, dont le diametre de l'ouverture du Verre objectif plan-convexe sera presque de 3. pouces, & le Verre oculaire de deux pouces & convexe de deux côtez. Enfin la juste ouverture du Verre objectif, est une des choses les plus essentielles à la bonté d'une Lunette.

Je conclus, 1°. Que la parfaite veuë artificielle de l'objet, c'est à dire, claire, forte, nette, gaye,

distincte & bien terminée, dépend autant de la juste ouverture du Verre objectif, que de la bonté de son travail.

2°. Que son trop d'ouverture nuit davantage à l'oculaire convexe qu'à l'oculaire concave.

3°. Que le Verre objectif également convexe des deux costez, souffrira une plus grande ouverture qu'un objectif plan-convexe de mesme portée, parce que la convexité de celui-là est moins élevée étant d'un diametre deux fois plus long, les rayons tombent moins inclinez sur sa surface & se réunissent mieux en un mesme point du Foyer. C'est par la mesme raison que les Verres oculaires doivent estre également convexes des deux costez pour

souffrir une plus grande ouverture, outre qu'il est moralement impossible de trouver un Verre, dont la superficie soit bien pleine comme il est nécessaire. Je fis la mesme remarque en l'année 1665. dans la 485. page de mon Livre de *La nouvelle Science, de la Nature & Présage des Cometes.*

4°. Que de plusieurs Verres objectifs de même puissance, le meilleur & le mieux travaillé, est celui qui avec une plus grande ouverture & avec une oculaire de moindre portée fera voir les objets mieux terminez & distincts, parce que en mesme temps ils paroistront plus grands & plus clairs. Car une excellente Lunette est celle qui représente l'objet distinct, net, bien terminé, clair,

lumineux & gay, c'est à dire dans la vivacité de ses couleurs, & tel qu'il paroist sans Lunete à ceux qui en sont fort proches.

5°. Je dis que les Verres objectifs des grandes Lunetes, ne peuvent souffrir avec distinction de l'objet tant d'ouverture que les objectifs des petites Lunetes, à proportion de leurs longueurs, & par conséquent l'objet ne paroitra jamais si clair qu'avec les petites qui grossissent moins; car un bien objectif d'un pied de portée, doit souffrir huit lignes d'ouverture, & le meilleur objectif de 4. pieds ne peut souffrir que 16. lignes d'ouverture.

6°. Je dis que les diametres des ouvertures des objectifs excellentement bien travaillez, doivent tou-

jours estre en raison sous-double de la longueur de leurs Foyers Solaire, dautant que le *Sinus versus* qui est la hauteur de la convexité que les Italiens appellent *Colmezza*, doit estre le mesme en tous les segmens qu'on laisse decouvert aux Verres objectifs plan-convexes, &c. c'est pourquoy puis que mon excellent Verre objectif de 4. pieds de puissance ou longueur de Foyer Solaire souffre avec distinction une ouverture de 16. lignes de diametre; Je dis qu'un tres.excellent Verre objectif de 16. pieds de puissance pourra souffrir une ouverture de 32. lignes de diametre. C'est pourquoy si le verre objectif de la Lunete de 140. pieds, dont parle M<sup>r</sup> *Hevelius* dans les 382. & 404.

pages de son Livre *Machina celestis*, imprimé en l'année 1673. est excellent, il peut souffrir une ouverture de huit pouces de diametre.

Le R. P. de Rheita Capucin Allemand, dit dans son Livre *Oculus Enoch & Elia*, qu'il faut diviser le pied Romain en 10000. parties égales, & pour chacun pied de longueur du Foyer Solaire du verre objectif, donner 130 de ces parties pour diametre de l'ouverture de l'objectif. Pour appliquer cette Regle à nos mesures; je dis que le pied Romain est au pied de Roy comme 653. à 720.

Je sçay que le R. P. de Chales dans le 2. Tome de son *Mundus Mathematicus*, page 634. donne



4. pouces & demy au diametre de l'ouverture d'un bon verre objectif plan-convexe de 60. pieds de diametre ou longueur de Foyer Solaire, & qu'il ajoute.

*Puto radios distantes tantum ab Axe uno gradu & 40. minutis posse esse utiles ad constituendum Telescopium.*

D'autant que tres-rarement on trouve des verres objectifs travaillez dans la derniere perfection; nous sommes obligez de diminuer son ouverture, afin d'en exclure l'entrée aux rayons, qui tombant trop obliquement n'i-roient pas concourir avec les autres rayons du mesme point de l'objet: estant à remarquer qu'ordinairement les objectifs des grandes Lunetes sont mal tra-

vaillez sur les bords ; & que de plus une trop grande ouverture nuit davantage aux grandes Lunetes, parce que l'image de l'objet estant plus grande, tous les défauts du verre objectif deviennent sensibles & troublent l'image artificielle de l'objet.

Il faut donc trouver par expérience quelle ouverture peuvent souffrir les verres des grandes Lunetes, sans nuire à la distinction de la veüe artificielle de l'objet, & voicy comment.

Coupez plusieurs Cartons noirs tous égaux à la surface du verre objectif, vuidez-en un centralement, luy donnant l'ouverture telle que le verre pourroit souffrir par nostre regle generale ; vuidez ensuite tous les

*Q. de Janvier 1683.*      O

autres concentriquement , diminuant toujours d'environ un quart de ligne le diametre de leur ouverture.

Appliquez premierement sur le verre objectif le Carton de la plus grande ouverture , & toujours successivement le Carton de moindre ouverture , jusques à tant qu'ayant exposé vostre verre directement au Soleil , vous trouviez son image ou Foyer du plus petit diametre possible , où qu'un objet bien éclairé & très-éloigné vous paroisse en mesme temps distinct & bien éclairé ; car une moindre ouverture de l'objectif représente l'objet plus net , plus distinct & mieux terminé , mais sombre : & une plus grande ouverture fait voir l'objet plus

clair mais moins distinct. En cela la vue a de différens sentimens de même que le goust, vous choisirez ce que vous trouvez le mieux.

*De la proportion du Verre objectif au Verre oculaire.*

**C'**Est d'icy que dépend l'augmentation de l'apparence artificielle de l'objet par dessus l'apparence naturelle.

Pour bien déterminer de quelle longueur de Foyer Solaire doit estre le verre oculaire, concave ou convexe, il faut avoir égard à la longueur du Foyer Solaire du verre objectif & de l'ouverture qu'il peut souffrir; car il ne sert de rien d'augmenter si fort l'apparence artificielle de l'objet

O ij

par un verre oculaire de petite portée ; si cette apparence est foible , sombre & triste par le manque de suffisante quantité de rayons de la radiation de chaque point de l'objet.

Le R. P. de Rheita Capucin, le docte & le veritable Grand-Pere des grands Binocles, est le premier qui a déterminé la raison du verre oculaire à son objectif, En voicy la maniere dans son *Oculus Enoch & Elia* imprimé en 1645. Il divise un pied Romain en 100. parties égales ; & si le verre objectif est travaillé dans une écuelle de 10. pieds de diametre, il travaille son verre oculaire convexe dans une écuelle d'un quart de pied de diametre , & ainsi des autres à proportion , qui est com-

me 40. à 1. par' conséquent les plus petites Lunetes augmenteroient autant l'apparence de l'objet que les plus petites qui n'auroient que le seul avantage de faire voir les objets plus éclairez, à cause de leur plus grande ouverture.

Le R. P. de Chales dans la 671. page du 2. Tome de son *Mundus Mathematicus*, croit qu'à un verre objectif de 27. pouces de foyer, on doit donner trois oculaires convexes d'égale force, chacun de 2. pouces de foyer solaire.

Je dis donc que cette proportion peut augmenter à mesure que les Lunettes sont plus longues. J'ay eu en 1652. au Fort de l'Ecluse à 4. lieuës de Geneve, un objectif de 12. pieds de

foyer, auquel par la Regle du P. Rheita on n'auroit donné qu'un oculaire de 35. lignes de longueur de foyer, & n'auroit par conséquent augmenté que 49. fois & 13. 35 mes le diametre de l'apparence artificielle de l'objet; cependant son verre oculaire n'estoit que de 18. lignes de longueur de foyer, & augmentoit par conséquent 96. fois l'apparence naturelle de l'objet en son diametre & 9216. fois en sa surface, &c.

J'ay eu de bonnes Lunetes, dont le verre objectif de 16. pouces avoit son oculaire d'un pouce, & l'objectif de 36. pouces, n'avoit son oculaire que d'un pouce & demy qui est comme 24. à 1. & le mesme oculaire d'un pouce & demy, servoit encore à une au-

tre Lunete d'un objectif de 20. pieds, qui est comme 48. à 1.

M<sup>r</sup> Hevelius dans sa *Selenographie* imprimée en 1647. dit que le verre objectif convexe de deux costez dans une écuelle de 4. pieds de diametre, doit avoir son oculaire concavé des deux costez sur un Globe de 4. pouces & demy de diametre; & un objectif convexe dans une écuelle de 5. peds de diametre, aura son oculaire concave sur un Globe de 5. pouces & demy de diametre, & fait servir ce mesme oculaire à diférens objectifs convexes des deux costez sur des Globes de 8. de 10. & de 12. pieds de diametre: il parle du pied de Danzic qui est au pied de Paris, comme 914, à 1055.



Le Pere Corignez Jesuite à Rome; à 2. bons Telescopes, celui de 23. Palmes Romaines à son oculaire de 3. onces, celui de 32. Palmes à son oculaire de 3. onces & demy; un Palme Romain vaut 8. onces, & chaque Palme vaut 8. de nos pouces & 3. lignes.

Il s'agit donc de bien combiner & accorder ces trois choses, *Clarté*, *Distinction*, & *Augmentation* de l'apparence ou veüe artificielle de l'objet.

De l'ouverture du verre objectif dépend la Clarté & la plus grande ou moindre distinction de l'apparence artificielle de l'objet, car la trop grande ouverture la rend confuse, & la trop petite la rend sombre.

De la différente proportion du  
verre

verre objectif à son oculaire, vient l'augmentation de l'apparence de l'objet ; car l'apparence artificielle de l'objet est à l'apparence naturelle, comme la longueur du foyer solaire du verre objectif est à la longueur du Foyer Solaire du Verre oculaire, soit qu'il soit convexe, ou qu'il soit concave.

D'où je conclus que si de 50. pas vous lisez un écriteau sans Lunetes, pour le lire de mille pas, il faut une Lunete qui augmente 20. fois la longueur & la largeur des lettres, & par conséquent la longueur du foyer du verre objectif doit contenir 20. fois la longueur du foyer de l'oculaire.

Comme dans les choses Physico-Mathématiques l'expérience doit décider, vous y aurez re-

*Q. de Janvier 1683. P.*

cours, donnant successivement au verre objectif plusieurs verres oculaires de différent foyer & retiendrez celui avec lequel vous lirez mieux un écriteau très-éloigné.

Si vous retournez la Lunete, faisant servir le verre oculaire d'objectif, & regardant par le verre objectif, l'objet paroistra très-petit & par conséquent très-éloigné, parce qu'en ce cas l'apparence artificielle de l'objet diminuë d'autant l'apparence naturelle, qu'elle augmente lors qu'on regarde par le veritable verre oculaire.

Il y a des Lunetes de toute longueur que le Pere de Rheita a enseigné en 1645. dans son *Oculus Enoch & Elia*. Il faut mettre deux

verres objectifs, égaux ou non, dans les tuyaux de la Lunete, en sorte que vous puissiez approcher ou éloigner ce second verre objectif du premier, car par ce moyen en une seule Lunete vous aurez comme il dit, dix ou 20. autres Lunetes de différente longueur, & l'apparence artificielle de l'objet augmentera à proportion que vous allongerez la Lunete, & diminuëra à proportion que vous le racourcirez en approchant les 2. objectifs. La raison de cet effet est, que les rayons rendus convergens par le premier objectif, tombant convergens sur le second Verre objectif, leurs concours ou Foyer est accéléré, & se fait plutôt; c'est pourquoy à chaque fois que vous

P ij

cours, donnant successivement au verre objectif plusieurs verres oculaires de différent foyer & retiendrez celuy avec lequel vous lirez mieux un écriteau très-éloigné.

Si vous retournez la Lunete, faisant servir le verre oculaire d'objectif, & regardant par le verre objectif, l'objet paroistra très-petit & par conséquent très-éloigné, parce qu'en ce cas l'apparence artificielle de l'objet diminuë d'autant l'apparence naturelle, qu'elle augmente lors qu'on regarde par le veritable verre oculaire.

Il y a des Lunetes de toute longueur que le Pere de Rheita a enseigné en 1645. dans son *Oculus Enoch & Elia*. Il faut mettre deux

verres objectifs, égaux ou non, dans les tuyaux de la Lunete, en sorte que vous puissiez approcher ou éloigner ce second verre objectif du premier, car par ce moyen en une seule Lunete vous aurez comme il dit, dix ou 20. autres Lunetes de différente longueur, & l'apparence artificielle de l'objet augmentera à proportion que vous allongerez la Lunete, & diminuëra à proportion que vous le racourcirez en approchant les 2. objectifs. La raison de cet effet est, que les rayons rendus convergens par le premier objectif, tombant convergens sur le second Verre objectif, leurs concours ou Foyer est accéléré, & se fait plutôt; c'est pourquoy à chaque fois que vous

P ij

approcherez ou éloignerez ces deux objectifs, il faut nécessairement approcher ou éloigner le Verre oculaire.

Les Sçavans ne compteront pas, sur ce que le R. P. Cherubin, a dit dans la 2. page de la Préface de ses parfaites Visions, dédiées au Roy en 1677. *Qu'on n'en trouve point passé 20. ou 30. pieds, dont la proportion puisse estre poussée avec un excellent effet.* Puis que ce bon Homme qui avoit fait faire ces premiers Binocles & Machines à dessigner de loin, au Sieur Querreau, Maistre Lunetier aux trois Croissans, luy avoüa ingénument dans sa Lettre du 2. Decembre 1676. depuis remise entre les minutes de M<sup>r</sup> le Franc le Jeune, Notaire

du Roy, qu'il y avoit plus de 20. ans qu'il avoit desisté de travailler au Verre ; aussi tous les plus Curieux & Sçavans de l'Europe, voyent avec plaisir à l'Observatoire Royal, l'effet surprenant d'une tres-excellente Lunete de soixante & dix-sept pieds de longueur, dont les Verres ont esté travaillez par M<sup>r</sup> Borelly, de l'Académie Royale des Sciences, qui estant composée d'illustres Sçavans, qui font l'un des plus augustes Ornemens de la France, perfectionnent tres-avantageusement les Arts & les Sciences, par les soins de Monseigneur Colbert, ce Ministre infatigable & si necessaire aux Sçavans & à l'Etat.

*Quant à l'ancienneté des Lu-*

P iij



netes d'aproche, ou *Tubo-specilles*, je dis qu'au rapport de Diodore, de Diogene Laërtien, de Philon le Juif, de Jamblichus & d'Eusebe, la principale partie de la Sagesse des Egiptiens estoit la Science Astronomique, qu'Abraham avoit appris en Chaldée, & que Moïse apprit des Egiptiens, puis que S. Estienne assura dans les Actes des Apostres Chap. 7. verset 22. que *Moïse fut instruit dans toute la Sagesse des Egiptiens*; C'est pourquoy si Flave Joseph estoit encor vivant, il soutiendrait qu'Abraham avoit l'usage des Lunetes, & qu'il diroit avec S. Pierre, *Spectamus novos Cælos & novam Terram*. Il diroit que les Satellites de Jupiter, le Cercle & les Lunes de Saturne,

avoient porté le Pere des Croyans à reconnoistre & enseigner, qu'il y avoit un suprême Directeur de l'Univers, comme il assure au Chapitre 8. des *Antiquitez Judaïques.* & Philon le Juif seroit de mesme sentiment, puis qu'il dit que Moïse avoit appris l'Astronomie des Egiptiens.

L'Ecclesiastique semble n'avoir pas prêché sans connoissance du fait, aux Chapitres 11. & 43. que plusieurs des plus grands & admirables Ouvrages de Dieu, estoient cachez à la veüe ordinaire des Hommes.

Les premiers Astronomes ont sans-doute dit, que Saturne devoroit ses Enfans à cause des Anses de l'Anneau qu'ils observoient disparoistre de temps à

P iiij

autre. Que Jupiter estoit le plus grand des Dieux, ayant veu les quatre Planetes ou Satellites qui luy font la Cour. Que Mars estoit le Dieu de la Guerre, parce qu'il est assez hardy pour marcher tout seul, & qu'il paroist tout enflâmé de colere. Que Vénus estoit la Mere d'Amour, parce qu'avec les Lunetes d'approche, ils la voyent cornuë, croistre, devenir pleine & diminuer; c'est ce qui porta Aristarque Samien à démontrer qu'elle rouloit autour du Soleil. Ils appellerent Mercure, le Messager des Dieux, parce que son mouvement est tres-viste; & les Larons le prennent pour Patron, parce qu'il se dérobe presque toujours à nostre veuë. Le Satel-

lite de nostre Terre, fut appellé *Luna à Lacunis*, qu'on y découvre avec le *Télescope*.

Si la Monarchie des Egiptiens subsistoit encor, on trouveroit qu'il y a du moins 1789. ans que leur Roy Ptolomée II. dit *Evergettes*, ou *Bienfaicteurs*, qui fut empoisonné en l'année 3833. du monde, c'est à dire, 116. ans avant la Naissance de Jesus. Christ, avoit un tres-excellent *Télescope Catop-Dioptrique* immobile, dans le Phare, avec lequel il voyoit sur la Mer les Navires à 60. milles, & ce qui se passoit dans les Plaines d'Egipe; c'est pourquoy on avoit raison de dire de luy,

*Centum oculis, Argus partes spectavit in omnes,*

*Uno, ac immobili, plus videt ille  
Tubo.*

C'est pourquoy Licetus *Libro De Novis Astris*, luy attribuë l'Invention des Lunetes d'approche, que les Souverains tenoient aussi secrettes, que les Misteres de leur Théologie. Le docte & curieux Porta Napolitain, est de ce sentiment dans sa *Magie Naturelle*, imprimée en l'année 1549. & dans la seconde impression faite à Naples en l'année 1584. car au Livre de *Catoptriciis*, au Chapitre II. page 270. *De specillis quibus supra omne cogitatum, quis conspicer longissime queat*, il parle en ces termes. *Diximus de Ptolomei speculo, sive specillo potius quo, &c. Docere tentabimus ut per aliquot millia cognoscere amicos possimus, & legere minimos caractères è remoto, idque vel levi artificio, sed res non*

*adeo vulgaribus promulganda, sed  
perspectivis clara, auxquels ma  
Figure XII. doit suffire, avec ce  
que j'ay dit dans la 323. page du  
Journal de Medecine du Tome de  
1681. & dans une Dissertation  
des Miroirs Ardans, qu'on trou-  
vera dans le Mercuré du mois de  
Juin 1681. Constitutur ergo visus in  
centro valentissimi speculi, qui soit  
de fonte, &c. & par ces termes,  
Speculum concavum columnare, aequi  
distantibus lateribus, Tuyau ci-  
lindrique garny à ses extrémitez  
des deux Verres, &c. Et confectum  
erit speculum, ad id quod diximus  
utile.*

Cysatus dans son Livre de la  
Comete de 1618. dit que les An-  
ciens Astronomes se servoient  
communément des grandes Lu-

180      Extraordinaire

netes d'approche. *Fuisse enim, dit-il, usum Tubi - optici antiquis etiam Astronomis Familiarem, testatur Liber vetustissimus in Bibliotheca Monasterij Schevrensis scriptus ante 400. annos.*

Frémundus dans le 3. Livre des Metéores au Chapitre 2. Article 3. disoit en l'année 1627 *Nupèr in Hannonia, inter veterem cuiusdam castelli supellectilem, Dioptricus Tubus repertus narratur, aruginosus & multa antiquitatis.*

Porta Napolitain, est le premier qui en l'année 1549. dans la premiere impression de la *Magie Naturelle*, & en la seconde faite en l'année 1584 a doctement enseigné la construction des deux especes de Lunetes d'approche. Voicy ses termes du Chapitre 10.

du 17. Livre page 269. *Si lentes multiplicare noveris non vereor quin per centum passus minimam litteram conspiceris , ut ex una in alteram majores reddantur caractères , qui id recte sciverit accommodare non parvum nanciscetur secretum.* Voila pour les Lunetes d'approche , & pour les Microscopes , dont tous les verres sont lenticulaires , c'est à dire , convexes. Il enseigne immédiatement la construction des Lunetes dont le verre oculaire est concave. *Concavo , dit-il , longe parva vides , sed perspicua , convexo propinqua majora sed turbida , si utrumque recte componere noveris , & longinqua , & proxima majora & clara videbis.*

Voicy maintenant l'Histoire des Lunetes qui sont venuës si



communes. Jacques Metius d'Almarie en Hollande, Frere d'Adrianus Métius grand Mathématicien, ayant étudié ce que Porta en avoit dit, en executa une partie; il fit en l'année 1609. travailler un verre convexe & un verre concave, par un Faiseur de Bezicles nommé Jean Lippenstein, de Midelbourg en Zélande, lequel prit garde que Métius pour essayer les verres, éloignoit peu à peu le verre convexe du verre concave auquel il appliquoit l'œil pour regarder les objets; cet Ouvrier en fit le lendemain pour luy; & pour les manier commodement, il les enferma commodement, il les enferma dans un Tuyau. Ce nouveau Instrument Dioptrique fit tant de

bruit, qu'il fut présenté au Prince Maurice, & passa au Marquis Spinola, qui estoit à la Haye, pour traiter de la Suspension d'armes avec Messieurs les Etats d'Hollande; Spinola en fit Présent à l'Archiduc Albert.

A la veuë, ou au recit de l'effet de cet Instrument Dioptrique, qu'on appella Lunete d'Hollande, on étudia Porta, & on travailla des Verres dans toute l'Europe. Galilei Mathématicien du Grand Duc de Toscane, y réussit le mieux; c'est pourquoy on les nomma Lunetes de Galilei, auxquelles le verre estoit aussi concave.

Tous les Sçavans ont reconnu devoir au *Signor Porta* Napolitain, l'Invention des Lunetes

de l'une & de l'autre espèce ; c'est pourquoy le S<sup>r</sup> Fabri, Medecin & Botanique du Pape, dans le Livre de Galilei, qui a pour titre, *Libra Astronomica*, parle en ces termes décisifs.

*Porta tenet primas, habeas germane secundas,*

*Sunt Galilée tuus, tertia regna labor.*

Keppler, ce grand Astronome Copernicien, donna ensuite sa Dioptrique, imprimée à Aufbourg en l'année 1611. Son Probleme 86. porte, *Duobus convexis, majora & distincta prestare visibilia, sed everso situ* ; & son Probleme 89. porte, *Tribus convexis, erecta & distincta & majora prestare visibilia* ; mais il n'a déterminé aucune proportion des verres. Le premier qui l'ait enseigné est le

185  
ytra,  
able  
que  
tin-  
es-  
tus,  
uffi-  
nite,  
aux  
son  
salis  
l'an-  
vans  
e &  
t le  
si les  
année  
esme  
fi-  
dans  
XII.

184  
del  
pour  
& B  
vre c  
*Libra*  
term  
*Porta*

*Sun.*  
Ke  
Cope  
Diop  
bourg  
bleme  
*xis, n*  
*sibilia*  
beme  
*erecla*  
*visibi*  
aucun  
premi

R. P. Antoine-Maria de Rheyra, Capucin Allemand, le veritable Pere des grands Binocles, & que les Sçavans sçavent bien distinguer de l'autre, parce qu'il estoit *Vir æquè Religiosus ac doctus, mihiq̃ue familiariter notus*, aussi-bien qu'au R. P. Schot Jesuite, duquel j'ay emprunté ces beaux termes de la 494. page de son premier Tome *Magia Universalis Naturæ & Artis*, imprimé en l'année 1658. Car tous les Sçavans reconnoissent, que le docte & Artiste Denis Chorez est le Grandpere des Binocles, qui les présenta au Roy en l'année 1625. & en publia en mesme temps la construction & la figure que vous trouverez dans cette Planche; & la Figure XII.

*Q. de Janvier 1683. Q*

de ma troisiéme Planche, représente le moyen d'adjuster facilement les deux Lunetes, pour faire de longs Binocles.

Si l'on me demande comment l'usage des Lunetes a esté ensevely pendant une si longue suite de siècles, jusqu'à ce que Porta les a fait revivre, je répondray que le bouleversement continuel des Etats en Égypte, & autres Parties du Monde, a causé la perte des plus belles Inventions, ayant obligé Minerve de céder à Mars, parce que la Terre n'avoit pas encor porté un LOÜIS LE GRAND, *Quo nihil majus, nec melius dedere Dij, nec potuere dare,* qui sçait faire fleurir Minerve, les Arts, & les Sciences dans son Royaume, & porter les Armes

en mesme temps, comme un autre  
Dieu Mars toujourns victorieux,  
dans toutes les Parties du Monde.  
Aussi est-il vray, que de 21. en 21.  
Regne, nos Monarques ont tou-  
jours esté par dessus les autres  
Roys, autant que les Héros de  
l'antiquité par dessus le commun  
des Capitaines. Clovis, Charle-  
magne, S. Loüis, & Louis LE  
GRAND heureusement regnant,  
prouvent ce que j'avance.

*On donnera la suite de ce Traité des  
Lunetes dans les suivans Extraordi-  
naires du Mercure.*

25

Q



225225222222255252

Si la beauté de l'Esprit est plus  
propre à charmer, que celle  
du Corps.

**Q**ue la belle Iris a de charmes!  
Les plus fiers luy rendent les  
armes;

Mais que Célimene a d'esprit!  
Que d'agrément dans tout ce qu'elle dit!  
Pour celle-là le plus galant soupire,  
Tout pénétré de ses appas;  
Mais celle-cy, que le plus sage admire,  
Qu'un Etourdy ne considere pas,  
Tire des plus sensez un amour veritable,  
Qui reconnoît l'Esprit un plus noble  
vainqueur,  
Et par un charme inévitable,  
Tient toujors ferme dans le cœur.



Quoy! la Question demandée

Est-elle déjà décidée,  
Et seroit-il vray que l'Esprit  
Eblouist, touchast davantage  
Que tous les traits d'un beau visage,  
Tels que ces traits brillans dont Iris  
s'applaudit?



Il est vray qu'il en est capable;  
Mais, hélas, qu'un Esprit soit sublime,  
admirable,  
Et qu'il ait mesme assez d'appas  
Pour charmer l'Univers, il ne le fera pas  
C'est plus à luy qu'on fait la guerre,  
Qu'à la beauté du Corps à qui tout est  
soumis,  
Et qui n'a jamais sur la terre  
Encor rencontré d'Ennemis.



On a donc beau vanter l'esprit de Céli-  
mene,  
Des plus beaux qu'elle soit la Reyne.  
Comme toujours en-tout on s'attache au  
dehors,  
Ce n'est point pour l'Esprit qu'on cherche  
tant à plaire;

*S'il est aimé, c'est pour le Corps,  
Par un goust dépravé qui nous est ordi-  
naire.*



*Quand le feu de la Guerre allumée au-  
trefois,*

*En faveur de la belle Hélène,  
Perdit tant de Héros, désola tant de  
Roys,*

*Et fut d'une si longue haleine,  
N'estoit-ce pas pour sa beauté?*

*Jamais Esprit le plus vanté*

*N'en a fait autant par ses charmes;  
Non, non, c'est pour le Corps que l'on a  
pris les armes.*



*Si pourtant il est vray qu'un charme si  
puissant*

*Anime les transports d'un Amant pour  
sa Belle,*

*Et qu'on est moins touché pour la spiri-  
tuelle,*

*Que nous n'admirons qu'en passant,  
C'est que ne voulant pas approfondir la  
chose,*

du *Mercur*e Galant. 191

*Nostre foible raison se trompe, & nous  
impose.*

GYGES, du Havre.

SSSSSS:SSSSSS:SSSSSS

TRADUCTION  
DE L'ODE D'HORACE,  
Qui commence par *Donce gra-  
tus eram, &c.*

DIALOGUE.

L HORACE.

*L*Ors que l'agréable *Lidie*  
Passoit avecque moy les beaux jours de  
sa vie;  
Lors que de mes Rivaux, les soins, & la  
langueur,  
N'estoient payez que de rigueur,  
Que rien de nos deux cœurs ne troubloit  
le commerce,  
Je vivois heureux comme un Roy;

192      Extraordinaire

*Et celui qui joïit des trésors de la Perse,  
N'estoit pas plus content que moy.*

LIDIE.

*Lors que mon infidelle Horace  
M'aimoit avec ardeur, sans feinte, sans  
grimace;*

*Lors que de sa Chloé, l'air doux & lan-  
guissant,*

*N'estoit qu'un attrait impuissant,  
Que seule en son esprit je passois pour  
jolie;*

*J'estois au comble de mes vœux,  
Tous mes jours estoient beaux, & la fa-  
meuse Ilie*

*N'avoit pas un sort plus heureux.*

HORACE.

*Pour Chloé, dont la voix touchante  
Jointe aux accords du Luth, charme, ravit,  
enchante,*

*D'un mutuel amour je sens les doux trans-  
ports.*

*Le sort de ces illustres Morts  
Qui verserent leur sang pour Glicere, &  
Sylvie,*

*Pourroit un jour estre mon sort,  
Si la Belle pouvoit me voir finir ma vie,  
Sans vouloir se donner la mort,*

LIDIE.

*Un cœur plein de délicatesse,  
Un Amant sans défauts, m'aime, & me  
suit sans cesse;*

*C'est le jeune Calis, qui toujours obli-  
geant,*

*Toujours discret, tendre, engageant,  
A si bien sçeu trouver le foible de mon  
ame,*

*Que pour luy j'irois expirer,  
Si deux cœurs pénétrez d'une si belle  
flâme*

*Pouvoient enfin se séparer.*

HORACE.

*Mais enfin, aimable Bergere,  
Si quittant cette humeur inconstante &  
légere,  
Je rallumois les feux de mon premier  
amour,*

*Si j'allois grossir vostre Cour,  
Obtenir le pardon pour cette ame rebelle,*

*R. de Janvier 1683. R*

*Qu bien mourir à vos genoux,  
Si je quittois Chloé, trop charmante  
Cruelle,*

*Comment me recevriez-vous?*

LIDIE.

*Ingrat, vous sçavez ma foiblesse;  
Oüy, pour peu qu'an retour vostre cœur  
fier s'empresse,  
Quoy qu'à mes yeux Calis soit plus beau  
que le jour,  
Qu'il m'aime d'un fidelle amour,  
Que vous soyez mutin, inégal, intrai-  
table;  
Calis, digne d'un sort plus doux,  
A mon injuste cœur paroistra moins ai-  
mable,  
Et je ne vivray que pour vous.*

BARDON, de Poitiers.

## MADRIGAL.

**I***Ris, dans quel état puis-je estre encor  
pour vous?  
Car je les veux éprouver tous.*

*Je vous ay tendrement aimée;*

*Où, de vos yeux brillans mon ame estoit  
charmée;*

*Et la haine aujourd' huy succede à mon  
amour*

*Dans la dernière violence.*

*Je ne puis plus avoir que de l'indifférence;  
Elle aura désormais son tour.*

DIEREVILLE.

M<sup>r</sup> Bouchet, ancien Curé de Ne-  
gent le Roy, a répondu par les Vers  
qui suivent, à deux Questions du  
dernier Extraordinaire.





25522:5525522:2555

S'il faut plus d'Eloquence à un  
General pour animer son Ar-  
mée au Combat; à un Avocat,  
ou autre Orateur, pour per-  
suader ses Juges de la bonté de  
sa Cause qu'il défend; ou à un  
Amant, pour faire connoître  
son amour à sa Maîtresse.

**L'***Eloquence est l' Art de Bien dire,  
Art dont le merveilleux empire  
Soumet à ses puissantes Loix  
Jusqu'à la volonté des Roys,  
Jusqu'aux cœurs les plus inflexibles,  
Jusqu'aux âmes les moins sensibles.  
C'est un assemblage de mots  
Prononcez & dits à propos,  
Dont la charmante tyrannie  
Agite, gouverne, & manie*

*Les plus héroïques Esprits,  
Qui sans qu'ils y pensent, sont pris,*



*Pour l'Eloquence Militaire,  
Qui porte un Soldat à bien faire,  
Qui d'un Poltron fait un Héros,  
Luy dût-il couster son repos,  
Prodiguant sa vie & ses peines,  
C'est le fait des grands Capitaines.  
César ne fut jamais Vainqueur,  
Qu'après qu'il eut fait l'Orateur,  
Et que d'une voix animée  
Il eut harangué son Armée;  
Ses paroles pleines d'ardeur,  
Bannissoient la crainte & la peur.  
Autant en ont fait Miltiade,  
Coriolan, Alcibiade,  
Agis, Annibal, Scipion,  
Philopœmen, & Phocion.  
Autant Antoine, autant Pompée,  
Quand il falloit tirer l'Epée,  
Une seule de leurs Leçons  
Valloit cent coups d'Estramaçons;*

R iiij

*Une seule de leurs Préfaces  
Valloit mieux que mille Cuirasses.*



*Pour l'Eloquence du Barreau,  
Qui met tant de Plaideurs en eau,  
C'est d'un Avocat le partage.  
Là sa langue disert & sage  
Travaille avec sincérité  
A maintenir la probité,  
A bien soutenir la Justice  
A la confusion du Vice,  
Pourceu qu'en défendant le Droit,  
On n'allègue que ce qu'on doit,  
Sans faire rougir l'Innocence  
Par trop de langue & de licence.  
Pour peu que l'on soit malheureux,  
Un flux de bouche est dangereux.*



*Pour l'Eloquence de Ruelle,  
Qui tend à vaincre une Cruelle,  
Dont le rigoureux traitement  
Met au desespoir un Amant,  
C'est une espee d'Eloquence  
Dont j'ay fort peu d'intelligence.*



*Mais disons pour conclusion,  
 Pour éviter confusion,  
 Qu'à qui commande une Cohorte,  
 Il faut une Eloquence forte,  
 Une Eloquence sans détour,  
 Plus résonnante qu'un Tambour,  
 Plus terrible qu'une Trompette,  
 Plus bruyante qu'une Musete;  
 Qu'un ton de voix impérieux  
 Aux Capitaines sied des mieux;  
 Car tout grand Guerrier qui préside,  
 Doit au besoin tenir en bride  
 Dans les Exercices de Mars  
 Les Compagnons de ses hazards.  
 Ainsi, lors qu'il ouvre la bouche,  
 Il est nécessaire qu'il touche.*



*Il faut à l'Avocat plaideur,  
 Soit Demandeur, soit Défendeur,  
 S'il veut rendre sa Cause heurense,  
 Une Eloquence vigoureuse,  
 Qui sans blesser la charité,  
 Etablisse la verité,*

R iij

Et le bon droit de sa Partie;  
 Il faut qu'elle soit assortie  
 De fortes raisons, de bon sens,  
 Pour protéger les Innocens,  
 Pour estre un charitable azile  
 A la Veuve ainst qu'au Pupille,  
 Et faire la guerre aux Méchans;  
 Mais, Intérest, battez les champs,  
 Quittez, quittez nostre Hémisphere,  
 Car vous gastez tout le mystere;  
 L'Avocat, qui n'aime le Sac  
 Que pour enrichir son Bissac,  
 Ne mérite pas qu'on le louë,  
 Et de luy le Démon se jouë.  
 Qui fait le contraire est Chrestien,  
 Et passe pour Homme de bien.



Pour l'Eloquence affectueuse,  
 Il faut qu'estant respectueuse  
 Elle flate agreablement,  
 Qu'elle parle modestement,  
 Qu'elle touche, s'il est possible,  
 L'endroit du cœur le plus sensible

De l'Objet dont on est charmé.  
 De soupirs il faut estre armé,  
 Pour adoucir une ame altiere;  
 Mais je quitte cette matiere,  
 Car du Climat & de la Cour,  
 De ce que l'on appelle Amour,  
 Je n'ay jamais bien sçeu la Carte,  
 Et puis, mon Etat m'en écarte.  
 Mais voyons sans tant barguigner,  
 Qui des trois le Prix doit gagner,  
 Le Protestant, le Capitaine,  
 Ou l'Avocat qui tant se peine.



Comme l'Avocat doit parler,  
 Et sa Rhétorique étaler  
 Devant des Gens de conséquence,  
 Qui sçavent où gist l'Eloquence,  
 Devant les plus sçavans Amis  
 De l'incorruptible Thémis,  
 Devant des Juges vénérables,  
 Dont les Arrests irrévocables  
 Décident en dernier ressort  
 Et de la vie, & de la mort;

*D'ailleurs (ce que l'expérience)  
 Montre encor mieux que la science)  
 Comme la réputation  
 Dépend souvent d'une Action,  
 D'un Plaidoyé fait à merveille,  
 Où mille Gens prestent l'oreille,  
 Gens d'esprit fin & de bon goût,  
 A qui l'Eloquence est ragonst;  
 Les avis & sentimens nostres,  
 Sont, le dût-on trouver mauvais,  
 Que l'Eloquence du Palais  
 L'emporte sur celle des autres.*

Quelles sont les qualitez neces-  
 saires pour écrire les Lettres,  
 & du stile Epistolaire.

**D**Ans les Lettres que l'on écrit,  
 Il faut ménager son esprit,  
 En faisant choix de ses paroles,  
 En évitant les hyperboles,  
 Les figures à contretemps;  
 Il se faut faire un passetemps

D'écrire juste, & dans un stile  
 Où rien ne paroisse inutile.  
 Qui ne le fait, ne manque pas  
 De faire un galimathias,  
 Une suite de resveries,  
 Un amas de Pédanteries,  
 Qui sont d'un goust désespéré  
 Pour un Homme bien éclairé.  
 Si dans le stile Epistolaire  
 On doit traiter de quelque affaire,  
 Après le premier Compliment,  
 On en doit parler simplement,  
 Sans pourtant farcir une page  
 D'un impertinent verbiage,  
 Autrement un tel entretien  
 Est celui d'un Diseur de rien.  
 De plus, si par fois il arrive  
 Que l'on envoie une Missive  
 A des Gens d'élevation,  
 Il faut de la précaution,  
 Les traiter d'honneste maniere,  
 Toujours suivant leur caractère,  
 Et conformément à leur rang;  
 Car qui voudroit traiter un Grand,



Qu'un mérite éclatant rehausse,  
 Comme un simple Fermier de Beauce,  
 Ou comme un Cordonnier de Sens,  
 Ce seroit manquer de bons sens,  
 Chaque chose va par étage.  
 Pour conserver l'ordre; L'usage  
 Donne aux Papes la Sainteté,  
 Aux Monarques la Majesté;  
 Les Princes sont traités d'Altesse,  
 Le Prince Othoman de Hauteſſe.  
 Pour les illustres Cardinaux,  
 Qui sont comme les Arsenaux  
 Et les forts Remparts du Saint Siege,  
 Ils possèdent le privilege  
 De l'Eminence. Ambassadeur,  
 On vous traitera de Grandeur,  
 Ou si vous voulez d'Excellence.  
 L'une & l'autre, comme je pense,  
 Peut indiquer la qualité  
 Où le Destin vous a monté,  
 Et l'une avec l'autre se charge  
 Du soin de marquer vostre Charge.  
 Pour les Vénérables Prélats,  
 Qui du Clergé sont les Atlas,

*Et les Lumieres de l'Eglise,  
A qui Dieu nostre ame a soumise,  
On les traite de Messeigneurs,  
Car à tous Seigneurs tous honneurs.*



*On doit fuir ainsi que la Peste  
Toute diction immodeste,  
Qui peut dans sa réflexion  
Saler l'imagination;  
Ce qui soit dit pour tout ouvrage,  
Qui fait à la pudeur outrage.*



*On doit encor dans ses Ecrits  
Fuir ce qui sent les cheveux gris,  
Et bannir au dela du Tage  
Les mots de l'ancien langage,  
Car ces mots à tout bon Parleur  
Sont especes de maux de cœur.*



*On ne doit décharger sa bile  
Par aucune Lettre incivile,  
Ny par Ecrit morguer absens  
Ceux qu'on n'ose toucher présens.*

*En user ainsi, c'est bassesse,  
Et marque une grande foiblesse.*



*Le commerce des Billets doux,  
Pour tromper un Mary jaloux,  
Pour faire nouvelle conquête,  
Ou ménager un teste-à-teste  
Qui trame une infidélité,  
Est un commerce détesté;  
Il ne faut jamais rien écrire,  
Qui ne se puisse faire, ou dire;  
Et quand on a la plume en main,  
Grand respect pour son Souverain.*



*Mais dans le stile Epistolaire,  
Pour réussir, que faut-il faire?  
Lisez les Oeuvres de Balzac,  
De Sorbieres, de Prièzac,  
De Sarrafin, & de Voiture.  
Ajoutez à cette lecture  
Cent autres Ecrivains récents,  
Pleins de justesse, & de bon sens.  
L'habitude de bien écrire,  
S'acquiert à force de bien lire.*

*On dit depuis Noſtradamus,*

*Fabricando, Fabri fimus.*

*Bien avant luy, dans tout Royaume*

*L'on uſoit de cet Axiome.*

SSSS:SSSSSS:SSSSSSSS

DE L'ORIGINE  
DES CLOCHES,  
ET DE LEUR ANTIQUITE'.

**Q**Uoy que l'on donne l'Invention & l'antiquité de la Forge, de l'Enclume & du Marteau, à Tubal Fils de Lamech, pour avoir eſté le premier qui ait mis en uſage le Fer, l'Airain & les autres Métaux, en les faiſant paſſer par la Fournaiſe & par le Peu, nous ne trouvons aucuns Autheurs, qui rapportent l'anti-

quité des Cloches si loin.

Emanuel Thesaurus , *en la Vie de ses Patriarches* , & Zuingerus en son *Livre des Mécaniques* , donnent bien l'Invention de divers Instrumens & Machines , qui regardent la Forge & la Fonte, à ce premier Forgeron , mais non pas celle des Cloches.

Josephe , *Livre 3. des Antiquitez Judaïques* , & Origene en son *Exposition sur l'Exode* , parlant des Grands Prestres des Hébreux, & de leurs Habits Pontificaux, rapportent qu'Aaron , dans les Ceremonies de ses Sacrifices , se servoit de Vestemens de Pourpre , à la Frange desquels plusieurs petites Clochettes d'Or estoient attachées d'espace en espace , avec autant de Grena-

des ; pour marquer aux Peuples le silence & le respect qu'ils devoient garder , quand le Grand Pontife entroit dans le Sanctuaire , & pendant le temps des Sacrifices. Cette remarque fait voir non seulement la veneration qu'on portoit aux Temples , & à leurs Ministres ; mais que l'usage des Clochettes estoit déjà du temps des premiers Hébreux , & quelque temps après le passage de la Mer Rouge.

Eusebe, *Livre 6. Chap. 4. de la Préparation des Gentils à l'Evangile* , dit que le Roy Salomon, ayant fait construire son magnifique Temple , fit ajouter à diverses Tourelles , qui estoient au dessus de la couverture , jusques à quarantes Clochettes, d'un tim-

*Q. de Janvier 1683.*

*S*

bre fort clair & résonnant, dont l'usage estoit de faire fuir les Oiseaux, qui pouvoient se rencontrer au dessus du Temple, pendant le temps du Sacrifice & des Cerémonies.

Hierome Magius, d'Amsterdam, dans le temps qu'il estoit Prisonnier de guerre à Constantinople, ayant esté pris par les Turcs au Siege de Famagouste, dans l'Isle de Chypre, a travaillé à un Traité merveilleux sur cette matiere, quoy qu'il fust sans Livres. Ce Traité a esté enfin donné au Public, & l'on y trouve parmi ses recherches curieuses, que du temps des Anciens Grecs, dās les premiers Siecles de la Religion Chrestienne, au lieu de Cloches, on se servoit de certaines Plan-

ches de bois larges & minces ,  
appellées Symandres, sur lesquelles  
on fraploit avec deux petits  
maillets de bois , qui y estoient  
attachez , & que le bruit en re-  
tentissoit fort loin. Ce mesme Au-  
theur dit que l'usage de ces Sy-  
mandres, pour convoquer le Peu-  
ple aux Temples, estoit aussi com-  
mun chez eux , que celuy des Clo-  
ches le peut estre parmy nous.

Ces mêmes Grecs sont persua-  
dez , selon que rapporte encor  
Magius, que le Patriarche Noë,  
avoit inventé l'usage de ces Sy-  
mandres , avant le temps du De-  
luge , & qu'il s'en servit pour ap-  
peller tous les Animaux dans l'Ar-  
che, qu'il avoit bastie , & où ils  
devoient estre enfermez, pendant  
que les Eaux couvriroient la terre.

S ij



Les Grecs encore des derniers Siecles , qui suivent la Liturgie dans les Parties Orientales, comme dit le même Auteur , au lieu de Symandres , se servent de Plaqués de Fer , rondes & suspendues à des Cordes , sur lesquelles ils frappent par intervalles , avec un morceau de Fer , quand ils vont porter le Sacré Viatique à leurs Malades. •

On trouve toutefois que l'usage des Cornets , avant celuy des Cloches , a esté fort commun chez diverses Nations, & principalement chez les Egyptiens, quand on vouloit appeller les Peuples aux Temples. Pour confirmer cette verité , Magius rapporte qu'il en fut trouvé un de fin Or le 20. de Juillet, l'an 1639. qu'on

croit avoir esté apporté d'Egypte. Il estoit enfoüï dans la terre, sur le chemin de Ripen, dans le Nor-der-Jutland, proche des Ruines d'un Monument fort antique. Il avoit la longueur du bras, & approchoit de la même grosseur par un bout qui servoit d'issüe à la voix; & l'autre bout estoit plus étroit pour l'emboucher.

La gravûre tres-délicate qui estoit dessus, aussi bien que certaines aïfles qui estoient autour, où l'on trouva plusieurs figures hieroglyphiques, en firent admirer la rareté, & on le trouva assez curieux pour estre présenté au Roy de Danemark, qui le receut avec beaucoup d'estime, & le fit mettre en son Trésor Royal.

Cette découverte fit tant de

bruit dans le Noder. Jutland, que Vuormius fort sçavant dans les Antiquitez des Egyptiens, ayant vû ce Cornet, fit un Commentaire pour expliquer les Hieroglyphes qui y estoient gravez. Les figures estoient pareilles à d'autres qu'on voit encore sur de Medailles Antiques, qui viennent des Egyptiens.

Athanasie Kircher, en son Traité qu'il intitule *l'Oedipe Hieroglyphique*, dit avoir trouvé dans la Bibliotheque du Vatican, à Rome, un Livre fort ancien manuscrit, qui parloit de pareils Cornets, qui du temps des Egyptiens au lieu de Cloches, servoient à la convocation des Peuples en leurs Temples, & à d'autres usages, où ce sçavant Personnage donne

l'explication des figures Egyptiennes. La rareté de son Oedipe fait connoître le grand génie de cet Auteur.

A ce sujet le même Kircher, en son Livre *de la diversité des Sons Harmonieux & Organiques*, & de la manière qu'ils se forment, rapporte qu'Alexandre le Grand avoit un Cornet particulier, de forme ronde, dont le tour ou circuit estoit de cinq coudées, avec deux tubes, l'un en haut pour l'emboucher, & l'autre au bas, mais beaucoup plus large, pour la sortie du Son ou de la Voix; & que quand il vouloit convoquer ses Troupes dispersées, il s'en servoit. Ce Cornet estoit attaché à l'entrée de son Pavillon Royal, à un Anneau.

Ce qui estoit de merveilleux, c'est que bien que les Troupes de ce Prince fussent écartées de plus de cent stades, qui valent dix milles d'Italie, & plus de trois lieuës de France, elles ne laissoient pas d'en entendre le Son.

Le même Auteur dit avoir vû dans un Livre de Secrets qu'Aristote adressoit à Alexandre, la fabrique & l'usage de ce merveilleux Cornet. Les Curieux pourront en voir la figure dans son Livre des Instrumens Harmonieux & Organiques.

Properce & Zuingerus en son Volume *des Mécaniques*, parlent aussi de ces Cornets, avant l'usage des Cloches. Il est encore à remarquer, selon Pline, que dans la Toscane, avant la Fondation  
de

de Rome , & même depuis , on le servoit de Cornets pour appeller les Peuples aux Temples des Dieux. Evander Roy de Toscanne , en avoit l'usage. Romulus après la Fondation de Rome , & Numa Pompilius , qui luy succéda , & qui inventa les Cerémonies & les Sacrifices des Dieux , s'en servirent ; & quoy que le *Lituus* fust le Bâton augural de ce Fondateur de Rome , il ne laissoit pas de signifier aussi une espèce de Trompette , que nous appellons *Clairon* , qui pouvoit servir à un double usage. C'est pourquoy Martial a fait allusion à ces temps-là , ou à celuy des Romains postérieurs , quand il a dit par cette moitié de Vers ,

*Redde pilam, sonat as Thermarum,*  
*Q. de Janvier 1683. T*

rendez la Balle , le Cornet sonne pour aller aux Bains. Voilà le sentiment de divers Auteurs sur l'usage des Cornets , avant celui des Cloches.

Mais pour venir à l'Origine & à l'Antiquité des Cloches , il est certain que plusieurs Nations Payennes en avoient l'usage depuis un longtems. Les Indiens , comme dit Zuingerus , *Volume 3. Liv. 3. des Arts Mecaniques* , se servoient anciennement des Clochetes ou des Cymbales pour la convocation de leur Milice ; & même encore en nos tems , les Rois des Indes , ayant conservé leur ancienne coûtume , quand ils sortent de leurs Palais pour voyager , ou aller à l'Armée , on sonne des Clochetes par intervalles , avec

de petits Tambours, qui en marquent le départ; de la même manière que dans d'autres Provinces ou Royaumes, les Tambours, les Trompetes & les Tymbales, font connoître la Marche des Rois & des Princes. C'est ce que rapporte Melchior Nugez, en ses Relations des Indes.

Voyons encore ce que dit Varron sur cette Antiquité, aussi bien que Plinè, *Liv. 36. Chapit. 13.* L'un & l'autre font la description du superbe Tombeau du Roy Porfenna, & disent qu'il fut ensevely près de Chiufi, dans la Toscane. Ce Monument, de qui la Base ser voit de Tombeau, avoit cinq Pyramides, dont quatre estoient élevées sur les quatre coins de la Base; & cette Base estoit d'une

T ij



prodigieuse largeur, toute d'une seule pierre; & la cinquième qui estoit au milieu, estoit soutenue des quatre autres Pyramides. Cette dernière avoit soixante & quinze pieds en quarré, & cinquante de hauteur; au sommet il y avoit un gros Timbre de Bronze, en rond, qui la comprenoit toute, & sur ce timbre estoit élevée une Couronne Imperiale, où dans les ouvertures il y avoit plusieurs Clochetes ou Cymbales, attachées à de petites Chaînes, lesquelles estant agitées du vent, rendoient d'elles mêmes un certain Son harmonieux, & qui s'entendoit de fort loin. Enfin Varron fait un prodige presque incroyable de ce Monument.

Hygin rapporte en la *Mytholo-*

gie , Chap. 188. que dans le Temple de Jupiter en la Forest Dodone , il y avoit une Cloche , qui d'elle même sonnoit nuit & jour , & rendoit un son mélodieux , de même que les Chesnes y parloient d'eux-mêmes , & rendoient des Oracles. C'est de là que l'on a tiré ces mots , *Æs Dodonaum vocale* , l'Airain parlant de Dodone. Ce que rapporte aussi Ausone ,

*Nec Dodonæi cesset tinnitus Aheni.*

Strabon *Liv. 10.* dit que Cybele Mere des Dieux , a esté la première qui ait inventé la Clochette ou Cymbale ; d'où vient que les Prestres de cette Déesse , dans les Sacrifices qu'ils luy offroient , s'en servoient , & y mesloient le son de leurs Boucliers d'Airain , pendant le temps de la Cérémonie.

T iiij

~~Le 10 Mars 1871~~  
Monsieur le Ministre, nous avons  
l'honneur de vous adresser de la  
part de la Commission des Travaux  
Publics, le rapport que  
vous nous avez demandé, on  
vous prie d'agréer, Monsieur le  
Ministre, l'assurance de notre  
haute considération et de  
notre haute estime.

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à present , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a esté trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T iiij

Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrâce, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à present , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a esté trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T iij

Maïs quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrâce, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à present , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evêque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a esté trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T iij



Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrâce, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à present , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a esté trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T iiij

bre fort clair & résonnant, dont l'usage estoit de faire fuir les Oiseaux, qui pouvoient se rencontrer au dessus du Temple, pendant le temps du Sacrifice & des Cerémonies.

Hierome Magius, d'Amsterdam, dans le temps qu'il estoit Prisonnier de guerre à Constantinople, ayant esté pris par les Turcs au Siege de Famagouste, dans l'Isle de Chypre, a travaillé à un Traité merveilleux sur cette matiere, quoy qu'il fust sans Livres. Ce Traité a esté enfin donné au Public, & l'on y trouve parmy ses recherches curieuses, que du temps des Anciens Grecs, dās les premiers Siecles de la Religion Chrestienne, au lieu de Cloches, on se servoit de certaines Plan-

ches de bois larges & minces ,  
appelées Symandres, sur lesquelles  
on fraploit avec deux petits  
maillets de bois, qui y estoient  
attachez, & que le bruit en re-  
tentissoit fort loin. Ce mesme Au-  
theur dit que l'usage de ces Sy-  
mandres, pour convoquer le Peu-  
ple aux Temples, estoit aussi com-  
mun chez eux, que celuy des Clo-  
ches le peut estre parmy nous.

Ces mêmes Grecs sont persua-  
dez, selon que rapporte encor  
Magius, que le Patriarche Noë,  
avoit inventé l'usage de ces Sy-  
mandres, avant le temps du De-  
luge, & qu'il s'en servit pour ap-  
peller tous les Animaux dans l'Ar-  
che, qu'il avoit bastie, & où ils  
devoient estre enfermez, pendant  
que les Eaux couvriroient la terre.

S ij

Les Grecs encore des derniers Siecles , qui suivent la Liturgie dans les Parties Orientales, comme dit le même Auteur , au lieu de Symandres , se servent de Plaqués de Fer , rondes & suspendus à des Cordes , sur lesquelles ils frappent par intervalles , avec un morceau de Fer , quand ils vont porter le Sacré Viatique à leurs Malades. •

On trouve toutefois que l'usage des Cornets , avant celuy des Cloches , a esté fort commun chez diverses Nations, & principalement chez les Egyptiens, quand on vouloit appeller les Peuples aux Temples. Pour confirmer cette verité , Magius rapporte qu'il en fut trouvé un de fin Or le 20. de Juillet, l'an 1639. qu'on

croit avoir esté apporté d'Egypte. Il estoit enfoüï dans la terre, sur le chemin de Ripen, dans le Nor-der - Jutland, proche des Ruines d'un Monument fort antique. Il avoit la longueur du bras, & approchoit de la même grosseur par bout qui servoit d'issüe à la voix; & l'autre bout estoit plus étroit pour l'emboucher.

La gravûre tres-délicate qui estoit dessus, aussi bien que certaines aïfles qui estoient autour, où l'on trouva plusieurs figures hieroglyphiques, firent admirer la rareté, & on le trouva assez curieux pour estre présenté au Roy de Danemark, qui le receut avec beaucoup d'estime, & le fit mettre en son Trésor Royal.

Cette découverte fit tant de

bruit dans le Noder. Jutland, que Vuormius fort sçavant dans les Antiquitez des Egyptiens, ayant vû ce Cornet, fit un Commentaire pour expliquer les Hieroglyphes qui y estoient gravez. Les figures estoient pareilles à d'autres qu'on voit encore sur des Medailles Antiques, qui viennent des Egyptiens.

Athanasie Kircher, en son Traité qu'il intitule *l'Oedipe Hieroglyphique*, dit avoir trouvé dans la Bibliotheque du Vatican, à Rome, un Livre fort ancien manuscrit, qui parle de pareils Cornets, qui du temps des Egyptiens au lieu de Cloches, servoient à la convocation des Peuples en leurs Temples, & à d'autres usages, où ce sçavant Personnage donne

l'explication des figures Egyptiennes. La rareté de son Oedipe fait connoître le grand génie de cet Auteur.

A ce sujet le même Kircher, en son Livre *de la diversité des Sons Harmonieux & Organiques, & de la manière qu'ils se forment*, rapporte qu'Alexandre le Grand avoit un Cornet particulier, de forme ronde, dont le tour ou circuit estoit de cinq coudées, avec deux tubes, l'un en haut pour l'emboucher, & l'autre au bas, mais beaucoup plus large, pour la sortie du Son ou de la Voix; & que quand il vouloit convoquer ses Troupes dispersées, il s'en servoit. Ce Cornet estoit attaché à l'entrée de son Pavillon Royal, à un Anneau.



Ce qui estoit de merveilleux, c'est que bien que les Troupes de ce Prince fussent écartées de plus de cent stades, qui valent dix milles d'Italie, & plus de trois lieuës de France, elles ne laissoient pas d'en entendre le Son.

Le même Auteur dit avoir vû dans un Livre de Secrets qu'Aristote adressoit à Alexandre, la fabrique & l'usage de ce merveilleux Cornet. Les Curieux pourront en voir la figure dans son Livre des Instrumens Harmonieux & Organiques.

Properce & Zuingerus en son Volume *des Mécaniques*, parlent aussi de ces Cornets, avant l'usage des Cloches. Il est encore à remarquer, selon Pline, que dans la Toscane, avant la Fondation de

de Rome , & même depuis , on le servoit de Cornets pour appeller les Peuples aux Temples des Dieux. Evander Roy de Toscane , en avoit l'usage. Romulus après la Fondation de Rome , & Numa Pompilius , qui luy succéda , & qui inventa les Cerémonies & les Sacrifices des Dieux , s'en servirent ; & quoy que le *Lituus* fust le Bâton augural de ce Fondateur de Rome , il ne laissoit pas de signifier aussi une espèce de Trompette , que nous appellons *Clairon* , qui pouvoit servir à un double usage. C'est pourquoy Martial a fait allusion à ces temps-là , ou à celuy des Romains postérieurs , quand il a dit par cette moitié de Vers,

*Redde pilam, sonat es Thermarum,*  
*Q. de Janvier 1683. T*

rendez la Balle , le Cornet sonne pour aller aux Bains. Voilà le sentiment de divers Auteurs sur l'usage des Cornets , avant celui des Cloches.

Mais pour venir à l'Origine & à l'Antiquité des Cloches, il est certain, que plusieurs Nations Payennes en avoient l'usage depuis un longtems. Les Indiens, comme dit Zuingerus , *Volume 3. Liv. 3. des Arts Mecaniques*, se servoient anciennement des Clochetes ou des Cymbales pour la convocation de leur Milice ; & même encore en nos temps, les Rois des Indes, ayant conservé leur ancienne coutume, quand ils sortent de leurs Palais pour voyager, ou aller à l'Armée, on sonne des Clochetes par intervalles, avec

de petits Tambours, qui en marquent le départ; de la même manière que dans d'autres Provinces ou Royaumes, les Tambours, les Trompetes & les Tymbales, font connoître la Marche des Rois & des Princes. C'est ce que rapporte Melchior Nugez, en ses Relations des Indes.

Voyons encore ce que dit Varron sur cette Antiquité, aussi bien que Pline, *Liv. 36. Chapit. 13.* L'un & l'autre font la description du superbe Tombeau du Roy Porfenna, & disent qu'il fut ensevely près de Chiufi, dans la Toscane. Ce Monument, de qui la Base ser voit de Tombeau, avoit cinq Pyramides, dont quatre estoient élevées sur les quatre coins de la Base; & cette Base estoit d'une

T ij

prodigieuse largeur, toute d'une seule pierre; & la cinquième qui estoit au milieu, estoit soutenue des quatre autres Pyramides. Cette dernière avoit soixante & quinze pieds en quarré, & cinquante de hauteur; au sommet il y avoit un gros Timbre de Bronze, en rond, qui la comprenoit toute, & sur ce timbre estoit élevée une Couronne Imperiale, où dans les ouvertures il y avoit plusieurs Clochetes ou Cymbales, attachées à de petites Chaînes, lesquelles estant agitées du vent, rendoient d'elles mêmes un certain Son harmonieux, & qui s'entendoit de fort loin. Enfin Varron fait un prodige presque incroyable de ce Monument.

Hygin rapporte en la *Mytholo-*

gie, Chap. 188. que dans le Temple de Jupiter en la Forest Dodone, il y avoit une Cloche, qui d'elle même sonnoit nuit & jour, & rendoit un son mélodieux, de même que les Chesnes y parloient d'eux-mêmes, & rendoient des Oracles. C'est de là que l'on a tiré ces mots, *Æs Dodonaum vocale*, l'Airain parlant de Dodone. Ce que rapporte aussi Ausone,

*Nec Dodonæi cesset tinnitus Aheni.*

Strabon Liv. 10. dit que Cybele Mere des Dieux, a esté la première qui ait inventé la Clochette ou Cymbale; d'où vient que les Prestres de cette Déesse, dans les Sacrifices qu'ils luy offroient, s'en servoient, & y mesloient le son de leurs Boucliers d'Airain, pendant le temps de la Cérémonie.

T iij

Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrâce, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à present , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a esté trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T iij



fut Evêque , & d'où on leur auroit donné le nom de *Nela* , ou de *Campana* , qui tous deux signifient une *Cloche*. Plusieurs autres Auteurs concourent à la même opinion , à l'égard de la Fonte.

Bergomas a remarqué que l'usage des grandes Cloches n'a esté introduit chez les Grecs dans l'Asie , que depuis l'an 870. parce qu'un certain Duc de Venise , nommé Urfus , en envoya douze d'une grandeur assez considérable à l'Empereur Basile , alors regnant à Constantinople ; ce qui fait voir qu'on ne s'y servoit que de petites Cloches , ou de Symandres jusques à ce temps là.

Mais puis que nous tombons sur la grandeur des Cloches , il s'en trouve de prodigieuses en tout , &

ausquelles la pesanteur s'égale à la grandeur & à la largeur. Entre les plus considérables, l'on en vante une à Milan, & l'autre à Parme. Mais celle qui est la plus renommée de toute l'Europe, est dans l'Allemagne, en la Ville d'Erford. Le son s'en étend jusques à six lieues d'Allemagne, qui font vingt quatre milles d'Italie, & plus de huit lieues de France. C'est de cette Cloche dont parlent avec admiration Kircher en ses *Sons Harmonieux & Organiques*, & Ortelius dans son *Traité de la Turinge*.

Ferdinand Mendez en son Voyage des Indes Orientales de l'année 1554. rapporte des choses merveilleuses d'une Cloche, qui est dans le Royaume de Pégu.

Son circuit porte plus de quarante cinq paulmes , & son diamettre plus de dix-sept, sa hauteur & son poids répondent au reste. Elle rend un bourdonnement qui s'entend de fort loin , & le Timbre s'en éclairecit plus on s'en éloigne; ce que Kircher & le Pere Mercenne disent estre commun à tous les Instrumens Organiques.

Alvarez , dans son Voyage d'Ethiopie , *Chap. 29. & 44.* rapporte une chose assez étonnante , & qui n'est pas moins curieuse. Il dit que dans l'Ethiopie , & dans le Royaume des Abyssins , il se trouve des Pierres d'une grandeur si prodigieuse , qu'en les creusant, l'on en fait non seulement des Cloches d'une grandeur démesurée , dont le son est si clair , si

perçant, & si harmonieux, qu'il marque la solidité de la Pierre & son intégrité; mais il ajoûte qu'on en forme des Tombeaux, des Chapelles, & d'autres Monumens entiers, tous d'une seule piece. Il assure en avoir vû de deux cens paulmes de longueur, & de six vingts de largeur, à quoy la grosseur avoit le même rapport.

Nous ne passerons pas sous silence cette Cloche si renommée dans toute la Normandie, & dans tout le Royaume, qui se voit dans une des Tours de la Cathédrale de Roüen. Elle se nomme *Georges d'Amboise*, du nom de l'Archevesque & Cardinal, qui la fit fondre & qui la donna. Cette grande Machine pèse trente six mille livres, & fut fondue l'an 1501. le 2. d'Aoust.

Le Fondeur voyant son ouvrage achevé heureusement, en conçût tant de joye qu'il en mourut peu apres. Elle a trente six pieds de tour par le bord, dix pieds de diametre, & dix de hauteur. Il ne faut pas moins de seize Hommes partagez en quatre, huit d'un costé & huit de l'autre, pour la mettre en branle. Son ton est, *b fa, b mi, b mol*; cinq tons au dessous de la Clef de *fa ut fa*. Le Batrail de cette Cloche pese sept cens dix livres. Dans son repos elle est soutenüe de poutres pour sa pesanteur. Il vient peu d'Etrangers qui ne soient curieux de la voir. Autour de ce grand Vaisseau, ces Vers sont écrits;

*Je suis nommée Georges d'Amboise,  
Qui bien trente six mille poise;*

Et cil qui bien me poïsera ,  
Quarante mille y trouvera.

Voicy encore d'autres Vers Latins , qui se lisent autour de la même Cloche , & qui marquent la Grandeur , la Dignité & le Caractere de son Donateur.

*Ipsa ego sum quamvis sonitu veneranda tonanti ,*

*Prima est authori gloria danda meo.  
Namque ter & denis cum ternis  
millibus aris ,*

*Obtulit hac vero dona dicata Deo. ,  
Scilicet Ambrosius qui Sancta Geor-  
gius arma ,*

*Cunctaque Francigenis tractat ha-  
benda viris.*

*Rothomagus tanto Felix Antistite  
gaudet ,*

*Cum sit Cardinci gloria summa chori.*

Ces Vers ont esté trouvez ainfi  
traduits en nostre Langue.

*Ce Son harmonieux qui flatte les  
oreilles,*

*Et qui perce les airs avec tant de  
douceur,*

*Annonce hautement le nom & les  
merveilles*

*D'Amboise le Legat, mon Maistre &  
mon Seigneur.*

*Ce Prelat aimant Dieu, la France  
& cette Ville,*

*Me fit faire à ses frais dans ses plus  
grands emplois,*

*Et voulut que mon poids fust de trente  
six mille,*

*Ce qui ravit les Cœurs des Princes &  
des Rois.*

*C'est ce qui publiera son nom & sa  
memoire ;*

*Jusqu'aux derniers confins de ce  
vaste Vnivers,*

du *Mercur*e Galant. 231

Et qui sur son Tombeau tout rayon-  
nant de gloire ,  
Fera naistre à jamais des Lauriers  
toujours verds.

On lit encore au tour ces paro-  
les, *Anno à Natali Christi 1501. re-  
gnante Ludovico 12. Francorum Rege,  
Ioannes le Masson, Carnotensis, me  
conflavit.*

Comme le *Mercur*e a parlé de  
la grande Cloche, nouvellement  
placée dans Nostre - Dame de  
Paris , il suffira de dire que son  
employ pour la premiere fois , se  
devant faire le Jour de l'Assom-  
ption , fur prevenu de la Naissan-  
ce de Monseigneur le Duc de  
Bourgogne , qu'elle celebra pen-  
dant les Ceremonies destinées  
pour l'heureuse Naissance de ce  
Prince.



Pour ce qui est de l'Harmonie des Cloches, Zenodotus cité par Zuingerus en son Livre *des Mécaniques*, rapporte qu'un certain Lybicus ayant fabriqué quatre petites Cloches ou Cymbales, fut le premier qui en inventa l'accord des sons de l'une à l'autre, à proportion de l'épaisseur des Organes, ou de leurs Timbres. Sur quoy les Curieux pourront voir Kircher & le Pere Mercenne.

Balæus en son *Histoire des Illustres Ecrivains de la Bretagne, Centurie 2.* dit que Jean 14. Natif de Pavie, qui vint au Pontificat l'an 984. a esté le premier qui ait donné le nom aux Cloches qui servent aux Ministres de la Religion, & qu'il imposa le sien à celle qu'on tient la principale de toutes

dans S. Jean de Latran, à Rome.

L'Histoire des Saxons, *Liv. 8. Chap. 9.* raporte que Gregoire IX. né d'Agnani, qui fut grand Pontife l'an 1227. fut le premier qui ait ordonné qu'on sonnât la Cloche en la Cōsecration de l'Eucharistie.

Boniface VIII. Romain, qui entra l'an 1294. dans le Trône de S. Pierre, comme dit Volaterran, orna l'an 1300. la Basilique de S. Pierre à Rome, de Cloches d'Airain, d'un son merveilleux. Ainsi les choses se sont augmentées successivement, à l'égard de ces Organes si nécessaires à exciter les Fidèles aux exercices de la Pieté & de la Religion.

Il est presentement question du Son des Cloches. Le Pere Mercenne en son *Livre des Instrumens*

*Q. de Janvier 1683.* V

*Harmonieux & Organiques*, aussi-bien que Kircher & Magius, remarquent que celuy qui sort des Cloches qui sonnēt dans les Plaines, s'entend de beaucoup plus loin, que le Son de celles qui sonnent dans les Montagnes. La raison est que la fraction de l'air se fait plus aisément dans les cavitez & les réduits, qui se trouvent dans les Monts, que dans les vastes Campagnes.

Les Cloches qui sonnent dans les Vallées, portent leur Son encore plus loin que celles qui sonnent dans les rases Campagnes; parce que l'air qui se renferme dans les Vallées se continuë plus loin & plus facilement, sans fraction, se trouvant pressé par les deux costez des Montagnes, qui forment les Vallées.

Il en va de même sur les Rivières & sur la Mer, où le Son qui s'étend avec plus de liberté sans être brisé, s'entend de plus loin, & plutôt la nuit que le jour.

Les raisons du Pere Mercenne & de Kircher sur toutes sortes de Sons qui sortent de divers Instrumens organisez, sont plausibles & fortes. C'est d'où les scavans Etrangers ont tiré beaucoup de secrets, qu'ils ont fait passer de leur propre invention, & non pas des expériences & des puissans raisonnemens de ces deux Auteurs, comme sont celles de la *Trompette*, qui a fait tant de bruit, & par le moyen de laquelle on se peut parler jusques à deux lieux loin. Kircher en donne la figure. Nous n'oublions pas une autre

merveille aussi prodigieuse que quelques-unes des précédentes, dont parlent Kircher, *Liv. 2. Chap. 4.* & Varius *Liv. 2. des Fascinations*, au sujet du Son surprenant des Cloches. Il s'en voit une en la Ville de Vililla, située sur le bord du Fleuve Ibere, en Espagne, dont le prodige est tel, qu'elle sonne d'elle-même, quand quelque accident doit arriver aux premières Testes de l'Estat; ce que les Gouverneurs de la Province ont attesté estre plusieurs fois arrivé, durant les plus grands troubles de l'Espagne. Des Actes authentiques passez pardevant Notaires, & confirmez par des Témoins oculaires, aussi bien que les Lettres des Personnes les plus considérables, ont souvent fait

foy de cette verité.

Marinus, *Liv. 8. des Histoires mémorables d'Espagne*, au sujet d'une Cloche pretenduë, rapporte une Vangeance illustre. Dans le temps que l'Espagne estoit divisée en divers Royaumes, & que chacun avoit son Souverain, les Principaux de celuy d'Arragon, avoient coûtume de se mocquer de Ramirus, Fils de Varamondus, qui de Moyne estoit devenu Roy, & qui pour son peu d'expérience en l'administration des affaires de son Etat, avoit esté obligé d'associer Garcias, son Frere, au Gouvernement d'Arragon. Ce Prince outragé de ce mépris, & des brocards qui couroient de luy, pour attirer les Principaux, qui estoient les Auteurs des Libelles injurieux

qui passoient de main en main , & qui l'exposoient à la risée , & pour se vanger en même temps, fit courir le bruit qu'il faisoit travailler à une Cloche si grande & si prodigieuse , que le son en seroit entendu par toute l'Espagne , & marqua le temps & le lieu qu'on l'exposeroit aux yeux du Public.

Les Principaux d'Arragon , curieux de voir cette grande Machine, se transporterent en la Ville d'Oca , qui estoit le lieu désigné , où ayant esté pris jusques au nombre de quinze , Ramirus leur fit couper la teste. Ensuite il fit venir leurs Enfans , & leur fit voir les testes de leurs Peres , pour leur apprendre par ces exemples , combien il est dangereux de se jouer à ceux qui sont dans le Trô-

ne , & encore plus de les exposer au mépris & à la risée.

Sleidan , *Liv. 25. de l'Histoire de Bordeaux* , fait mention que l'année 1547. les Habitans de cette Ville , qui s'estoient rebellez contre Henry II. Roy de France , pour les droits des Salines & d'autres Peages , furent privez de leurs Cloches , pour une marque de la soumission qu'ils devoient avoir aux ordres de ce Roy.

Olaus le Grand, Archevesque de Leipfal, *Liv. 3. Chap. 2. des Nations Septentrionales* , dit que les Goths se servoient autrefois de Marteaux d'Airain , d'une grosseur prodigieuse , avec le bruit desquels , en frappant sur des Enclumes ou d'autres Machines de Fer , ils détournoient les Foudres & les Tonner-



res, en agitant l'air ; ce que d'autres Nations , qui tirent vers le Nort, font encore avec des coups de Canon qu'elles déchargent de leurs Fortereſſes ; & ailleurs avec le ſon des Cloches , ſelon que les uns & les autres ſont en uſage dans les Regions Septentrionales.

L'on remarquera dans Calchondile en ſon *Histoire des Turcs* , & dans le *Traité de Magius de l'Antiquité des Cloches & du Cheval* , ayant demeuré longtēps en Turquie , & auparavant dans l'Iſle de Chypre , que dans tout l'Empire du Grand Seigneur , il n'y a aucun uſage de Cloches ; & quoy que les Moſquées des Turcs ayent des Tours fort élevées , que l'on ne ſ'y ſert que de la voix de certains Crieurs , deſtinez pour ap-  
peller

peller du haut des Tours les Musulmans, qui sont le Peuple Fidelle, pour assister aux Prieres qui se font cinq fois le jour dans les Mosquées.

Nous terminerons ce Discours par la rareté de quelques Clochers. Les Relations du Voyage d'Italie, font mention qu'il n'y en a jamais eu, & qu'il n'y en aura jamais de plus admirable, que celui que l'on voit dans la Ville de Pise. Il est construit tout de Marbre, & ce qui est de plus étonnant, il panche tout d'un costé, & semble toujours prest à tomber. Les yeux en sont tellement surpris, que ceux qui le voyent, se persuadent que ce panchement luy est arrivé par un tremblement de terre. Mais c'est en quoy l'art &

*Q. de Janvier 1683.* X

## 242      *Extraordinaire*

l'industrie de l'Architecte se fait le plus admirer ; car les fenestres, les ouvertures, les portes, & les entablemens, sont tous de niveau. Ce n'est pas seulement à Pise où cela se remarque, mais en plusieurs autres Villes de l'Italie, sur lesquelles le Clocher de Pise a l'avantage, pour sa structure & pour sa merveille.

RAULT, *de Roëen.*

L'Essieu, & le Pot de terre, estoient les vrais Mots des deux *Enigmes de Janvier*, & c'est là-dessus qu'on a fait ces *Madrigaux*.

I.

**V**Oyageant, je faisois lecture  
Du Sieur Mercure;  
Ma Calèche alloit lentement,  
Et doucement  
Je me trouvoy couché par terre.  
En cette guerre  
J'en fus quitte pour mon Essieu;  
Encor ce Dieu,  
Voulant reparer ma disgrâce,  
Et faire grace  
A moy, Voyageur interdit,  
Me le rendit.

C. HUTUGL, d'Orleans;  
demeurant à Metz.

II.

**D**Epuis deux jours certain Verrier,  
Parlant de l'Enigme nouvelle  
Avec son Voisin le Potier,  
Commençoit d'entrer en querelle.  
L'un & l'autre de son Mestier  
Vouloit qu'elle fust la figure;  
Il fallut qu'un Aventurier,

X ij

## 244 Extraordinaire

*Pour terminer tout le murmure,  
Contrefaisant le Justicier,  
Par ces mots à la fin s'avisast de conclure.  
Non, l'Enigme n'est point le Verre,  
Ce n'est qu'un simple Pot de terre.  
Le mesme.*

### III.

**D**E tout ce que Mercure a jamais  
inventé  
Pour le plaisir & pour l'utilité  
De cette vie,  
Je trouve pour moy que ce Dieu  
A écrite une gloire infinie,  
De nous avoir donné la Bouteille &  
l'Esieu.

Mad. DE SERY, de la Rue  
Grenier S. Lazare,

### IV.

**G**Races à la Raison, je suis devenu  
sage;  
Tu ne m'obsedes plus, source de tant de  
maux,  
Desir ambitieux d'aller à six Chevaux.

Et de me voir toujours en pompeux équipage.

J'estime mon sort sans pareil,  
Et je suis plus content dans ma Chaise  
roulante,

Avec mon aimable Amaranthe,  
Que si je conduisois le beau Char du  
Soleil.

Il arrive par fois qu'en allant si belle-erre,  
Eust-on la teste d'un Caton,  
On se la casse net, ainsi qu'un Pot de  
terre,

Témoin le jeune Phaëton.

VIGNIER, de Richelieu.

V.

J'E me trouve à présent dans une res-  
verie,

Qui m'oste les plaisirs, jusqu'à ceux du  
Repas.

L'Hombre où je gagnois fort, en pre-  
nant mes ébats,

N'est plus dans mon esprit qu'une  
badinerie.

X iij



*Je cours de ça, delà, je vais dans l'E-  
curie;*

*Tantost je monte en-haut, puis je descens  
en-bas;*

*Si je trouve quelqu'un, il fait mon em-  
barras,*

*Et je m'enfuis de luy comme d'une  
Furie.*



*Je ne regarde plus mes Cartes, mes Ta-  
bleaux,*

*Les Vers que j'aimois tant, & les Livres  
nouveaux;*

*Orangers & Jasmins languissent dans  
ma Serre.*



*Vous qui voyez l'état où je suis aujourd'  
d'huy,*

*Ne vous étonnez pas d'un si cruel en-  
nuy,*

*J'y cassay l'autre jour mon plus beau  
Pot de terre.*

*Le mesme;*

VI.

**J**E nous nommons Gros-Jean, j'allons  
à la franquette,  
Et j'entendons fort bien stanpendant vos  
détours.

Aga je devine sans beaucoup de dis-  
cours

Le Mot que vous boutez, la si fort en  
cachette

Dans vostre Eneigme en Vars, faite au  
mois de Janvier.

Je sont pis qu'un Satan pour découvrir  
vos ruses.

Dites-moy sans mentir, & sans trouver  
d'excuses,

N'est-ce pas un Echeu de far, & non  
d'acier?

Le nouveau Jardinier  
d'Antony.

VII.

**U**N bon Boüilly, un bon Potage,  
Valent moins que le tripotage  
Que tu nous donne dans ton Pot;

X iij



248      Extraordinaire.

*Il est d'un fort bon goust, morç appétit  
m'en presse;*

*L'or & l'argent n'ont pas plus de déli-  
cateſſe;*

*Quoy que de terre, il fait que je ſuis de  
l'écor.*

Le meſme.

VIII.

**L'**Eſprit accablé de reſver,  
*En cherchant le vray Mot de la premiere  
Enigme,*

*J'allay voir Lycidas, dont on fait tant  
d'eſtime;*

*Mais il n'avoit point eu le temps de le  
trouver,*

*Il me ſit monter en Caroſſe,  
Il vouloit prendre l'air, & j'en avois  
beſoin.*

*Nous n'avions pas eſté bien loin,  
Qu'en paſſant aupres d'une Foſſe,  
On nous crie, arreſtez, ſoudain au meſme  
lieu,*

*Nous ne ſentons que trop le débris de  
l'Eſſieu,*

*du Mercure Galant. 249*

*Jamais je ne me suis trouvée en telle nôce.  
Embourbez, & par là contrainis de  
demeurer,*

*Nous eûmes le loisir de bien considérer  
L'Essieu plus long que large, & toute  
sa figure,*

*Comme il n'a que deux yeux, & deux  
bras seulement,*

*Qu'il est formé de matiere bien dure,  
Que rien de dur pourtant n'entre en son  
aliment.*

*Mais ce qui redonbloit nostre mal-avan-  
ture,*

*Les Rouës, ces deux Sœurs, estoient sans  
mouvement;*

*Ce fut dans ce malheur que je pûs re-  
connoître*

*Ce que j'avois cherché, tant il est vray  
que l'art*

*Cede quelquefois au hazard,  
Qui de la Raison mesme est bien souvent  
le maistre.*

*LA BELLE NOURRITURE  
du Havre.*

## I X.

**O** Ciel, que l'Homme est grand du  
costé de son Pere!

*Mais hélas ! qu'il est vil du costé de sa  
Mere !*

*Un Pot de terre est comme luy ;  
C'est ce que j'éprouve aujourd'huy,  
Avecque cette différence,  
Que l'Homme a bien plus d'excellence  
Du costé de son Createur,  
Que n'a le Pot de son Auteur.  
Mais quant à leur commune Mère,  
Ils sont d'un tres-bas caractère,  
Ils ont tous deux un mesme sort,  
Il ne faut pas un grand effort  
Pour les mettre tous deux par terre,  
L'Homme est fragile comme un Verre.  
De ce costé-là qu'il est sot,  
Ainsi que son Frere le Pot !*

DE LA TRONCHE, de Rouën.

## X.

**V**N jour le Pot & le Verre  
Se déclarerent la guerre.  
Le premier fut le plus fort,

*Le Ciel leur rendit justice;  
C'est assez pour avoir tort,  
D'entrer foible dans la Lice.*

*Le mesme.*

XI.

**N**E vous obstinez plus, je suis fort  
assuré  
Que l'Enigme n'est point faite pour le  
Soulier;  
C'est pour un Instrument de plus longue  
durée,  
Et dont vous conviendrez, l'entendant  
publier.



*Mais sans faire languir plus longtemps] .  
vostre envie,  
Prenez l'Enigme en main, lisez jusqu'au  
milieu;  
Si vous y découvrez d'autre Mot que  
l'Esieu,  
Je veux n'estre jamais SYLVIE  
du Havre*

## XII.

**Q**ui voudra se faire la guerre  
 Pour la seconde de ce mois;  
 Si d'un Mot je faisois le choix,  
 Ce ne seroit qu'un Pot de terre.

La mesme.

## XIII.

**M**ercure, ta premiere Enigme  
 Ne m'embarassa que fort peu;  
 Dès la cinq, ou sixième Rime,  
 Je connus que c'estoit l'Essieu.  
 Ouy, sans beaucoup rêver à ce joly mystere,  
 Je vis que ç'en estoit le Mot;  
 Mais il est vray que la dernière  
 Me fit assez longtemps tourner autour  
 du Pot.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

## XIV.

**P**ar quel coup de hazard, adorable  
 Sylvie,  
 Venez-vous prolonger la vie  
 D'un Malheureux qui meurt pour  
 vous?

*Vous le sçavez, belle Inhumaine,  
Mon mal vient de vostre courroux,  
De vos mépris, de vostre haine,  
Eux seuls m'ont mis en cet état;  
Et quand la mort est presté à finir mon  
martyre,  
Vos yeux, ces doux Tyrans, par un double  
attentat,  
Viennent dans ce moment empescher que  
j'expire.  
Encor si c'estoit par pitié,  
Ou par quelque trait d'amitié,  
Que mon bonheur seroit extrême!  
Mais non. Helas! j'apprens qu'un caprice  
du Sort,  
Afin de diférer ma mort,  
Ne vous amene icy que par un strata-  
gème,  
Permettant qu'un Essieu, rompu fortui-  
tement,  
Vous oblige d'entrer dans mon Aparte-  
ment;  
Peut-estre est-ce d'amour un effet de van-  
geance.*

## 254      Extraordinaire

*S'il est ainsi, changez vostre rigueur;  
 Et puis que Cupidon entreprend ma  
 défense,  
 N'empeschez plus ses traits de toucher  
 vostre cœur.*

ALCIDOR, du Havie.

## XV.

**J**E proteste, Galant Mercure,  
 Que j'ay crainte de faire injure  
 A vostre haute Dignité,  
 En publiant le mot de la seconde Enigme,  
 Si j'ay pû pénétrer dans son obscurité,  
 Après avoir longtemps rêvé sur chaque  
 Rime;  
 Mais quand je voudrois le cacher,  
 Je ne suis pas le seul qui l'ay pû recher-  
 cher.  
 Affez d'autres sans moy, l'ont fait en  
 diligence,  
 Ainsi je garderois vainement le silence.  
 Il vaut bien mieux pour s'expliquer,  
 Dire d'un ton plein d'assurance,

*Qu'à vendre un Pot de terre, un Dieu  
veut s'appliquer,  
Après avoir appris à le bien fabriquer.  
Le mesme.*

XVI.

**M***ercure, mordanbien, cuidié voü  
qu'un Picoüart  
Eusche dans sé caboche l'art  
D'adviné de ché moy le genti Zaverlos,  
Qui tant on foay bugné por en trové les  
Môs.*

**L'***Effieu d'une Carette ó mitan du Courty,  
N'est-che poen le premié toudy?  
Et le Pot de terre tou neü,  
N'est-che poen le derain morbleu?  
Le Piót Pere Sanzenfans  
d'Amiens.*

XVII.

**P***hilis me voyant appliquer  
A relire l'Enigme, afin de l'ex-  
pliquer,  
Se mit à rire, & m'enfaisant la guerre,  
Quoy, dit-elle, rêver si longtemps pour  
un Mot?*



256      *Extraordinaire*

*C'est trop tourner autour du Pot,  
Gardez de le casser, ce n'est qu'un Pot  
de terre.*

ALLARD.

XVIII.

**M***ercure, qui prévoit par un soin  
sans égal,  
Que l'on est débiffé de trop vuidier le  
Verre,  
Sçachant bien que la Soupe est propre  
pour ce mal,  
Pour en faire de bonne, il donne un Pot  
de terre,  
Afin qu'on soit plus gay pendant le Car-  
naval.*

AVICE de Caën, de la Ruë  
de la Harpe.

XIX.

**E***N voulant trouver le vray sens  
Des Enigmes de ce Mercure,  
Je me mettois à la torture,  
Et perdois apres tout & ma peine, &  
mon temps,*

*Lors qu'une fâcheuse aventure  
Me tira bientôt d'embaras.*

*Mon Carrosse roulant grande erre,  
L'Essieu se rompit, crac, & fit un grand  
fracas,*

*Ny plus, ny moins qu'un Pot de terre.  
L'Amoureux Daigreville, du  
Quartier des Cordeliers.*

XX.

*L*Es Hommes, & les Pots de terre;  
Ont bien souvent un mesme sort;  
Tous les Hommes souffrent la mort,  
Les Pots cassent comme le Verre.  
La Fortune par ses faveurs  
Elevant les uns aux honneurs,  
Met les autres dans l'infamie;  
Le Potier, selon son humeur,  
Fait d'une mesme masse un Pot d'igno-  
minie.

*Aussi-bien qu'un Vase d'honneur.*

N. DALLEE, Curé de Fierville,  
pres Caën.

*Q. de Janvier 1683. Y*

## X XI.

**P**our un seul Mot que je ne puis  
trouver,

Mon pauvre esprit que je veux éprouver,  
Depuis trois jours se dérouille & s'ai-  
guise;

Mais j'ay beau faire, il faudra lâcher  
prise,

En vain au but je tâche d'arriver,



C'est mal pourtant mon honneur con-  
server,

J'ay commencé, je devrois achever,  
On ne doit pas quitter une entreprise  
Pour un seul Mot.



Dûssay-je donc y geler, ou crêver,  
Je fais serment de ne me point lever,  
Que le secret que Mercure déguise  
Ne m'apparoisse. Ah bon, je m'en avise,  
C'est un Effieu; voila longtemps rêver  
Pour un seul Mot,

DE FLESSSEL DE VERMOLET,  
d'Amiens.

XXII.

**L'**On dit que du dernier *Mercur*e  
La dernière Enigme est obscure,  
Qu'elle exerce l'habile aussi-bien que  
le sot.

Il est vray que des Gens qui sont figuré  
en France,

Ont rêvé jour & nuit sans en trouver  
le Mot;

Et moy je l'ay trouvé dès la première  
Stance,

Sans tant tourner autour du Pot.

GRAMMONT, de Richelieu.

XXIII.

**M***ercur*e, un bon Picard dans tout  
ce qu'il peut faire,

Va franchement, & de bon jeu;

C'est pourquoy sans tant de mystere,

Je dis que l'Enigme première

N'est autre chose que l'Essieu;

Et la seconde, si je n'erre,

Ne peut estre qu'un Pot de terre.

SIRE VINDICIAN, du  
Mont S. Eloy.

Y ij

## XXIV.

**T**Or Régale estoit trop petit,  
 J'en sors avec mon appétit;  
 Tes meilleurs Plats sont des Nouvelles,  
 Et cela me repaist fort peu.  
 Adieu, Galant Mercure, adieu;  
 Quand tu voudras traiter des Belles,  
 Tu mettras plus grand Pot au feu.

La Belle à l'Anagramme,  
 Je n'aime rien hors le mérite,  
 de la Ruë de la Licorne.

## XXV.

**L'**Ame de vostre Enigme estoit embar-  
 rassée  
 Entre deux Rouës sur l'Essieu;  
 Sans crainte pouvoit-on la tirer de ce lieu,  
 Où vous l'aviez, Mersure, adroitement  
 placée?

L'Albaniste de Rouën.

## XXVI.

**J**E ne suis point surpris, si l'aimable  
 Climene  
 Brille dans son ajustement.  
 Je vois dans son Appartement

*du Mercure Galant.* 261

*Nombre de Pots de Porcelaine.*

*Presque tous sont remplis de Pommade  
& de Fard;*

*Il n'en faut qu'un de terre à ma pauvre  
Climene,*

*Pour cuire avec des Pois une Flique de  
Lard,*

*C'est dont elle entretient son teint, sa  
bonne mine.*

*Le même.*

XXVII.

**L** *E Mercure, Messieurs, a mis le Pot  
au feu*

*Depuis un mois, on s'en faut peu;  
A la Cuisine admirez sa conduite,  
La Chair n'en est pas plustôt cuite.*

*Le Marquis inconnu.*

XXVIII.

**A** *Pres maints grands Emplois dans  
la Paix, dans la Guerre,  
Apprens-nous quel est ton dessein.  
Veux-tu te faire Capucin,  
Mercure, avec ton Pot de terre?*

*F. FOURMY, de Baugé en Anjou.*

## X X I X.

**Q**ui peut mieux expliquer les Enigmes du mois?

*Un Chartier la premiere, un Potier la seconde;*

*Car je serois le plus trompé du monde,  
Si ce n'est un Essieu, soit de fer, ou de bois,*

*Avec un Pot de terre, agreable en Cuisine.*

*Lors qu'il est bien garny, qu'on nous fait  
bonne mine!*

GYGES, du Havre.

## X X X.

**D**ites-nous, Mercure Galant,  
*Quel mystere l' Enigme enserre.  
C'est quelque Ragoust excellent  
Préparé dans un Pot de terre.*

*L'Amant discret & fidelle.*



S2SS:S2S22:SS22S22

*Réponse à la Replique d'un prétendu Docteur de la Faculté de Medecine de Paris , sur le sujet de la fréquente Saignée.*

**J'**Attendois, Monsieur, par vos Repliques aux sentimens d'un Medecin de Montpellier, quelque chose qui eust quelque air de la solide Doctrine qu'on professe dans la Faculté de Medecine de Paris; mais il me paroît que cette Doctrine vous est inconnuë, & que vous n'avez écrit, que pour vanter l'Esprit de Vin composé de l'Autheur de la Transpiration des Humeurs. Je ne



ſçay ſi vous prenez intérêt à faire valoir ce Livre ; mais comme il n'eſt pas queſtion d'en faire icy l'examen, je viens à voſtre Critique. Vous m'accuſez d'avoir condamné les Nouvelles Découvertes comme fauſſes, ſeulement parce qu'elles eſtoient nouvelles. C'eſt ce que je n'ay point du tout prétendu, ny qu'on en deuſt demeurer aux ſeules manieres de nos Peres. J'ay ſoutenu ſeulement, & je les ſoutiens encor, que quand on n'y ajoûte quelque choſe de nouveau que par pure fantaſie, & dans l'eſprit de celui qui brûla le Temple d'Ephèſe, pour faire parler de ſoy, on ſuit des routes où il eſt impoſſible qu'on ne s'égare. Les anciens Autheurs que vous eſtimez

mez si peu, nous ont conduit par la main dans le chemin des Sciences; & il y a de la témérité à dire qu'ils n'ont pas assez creusé pour trouver les causes des effets de la Nature, puis qu'il est certain que ceux qui prétendent avoir raffiné sur eux, se sont trompez lourdement, & ont toujours expliqué, *Obscurum per obscurius*, quand on a voulu les pousser jusqu'aux principes. En effet, ces Messieurs les beaux esprits n'ont pû jamais faire entendre distinctement le *Modus agendi nature*. Ils ont observé certains effets par des mixtions différentes; mais sans en donner des raisons solides, ny bien expliquer de quelle maniere cela se fait, & c'est seulement ce qu'il y a de plus assu-

Q. de Janvier 1683. Z

ré dans ces Nouvelles Découvertes. Ne soutenez donc pas davantage que les Anciens n'ont pas esté aussi hardis que les jeunes Sectateurs des nouveautez pour descendre dans la profondeur du Puis, où s'est retirée cette verité que chacun s'efforce de tirer de cette espece de sepulchre, afin de l'exposer sans déguisement aux regards de tout le monde.

Ce n'est pas peu, Monsieur, que vous confessiez qu'Hippocrate ne peut estre l'auteur des abus qu'on fait quelquefois de la Saignée; & que ce n'est pas par l'effusion de nostre sang qu'il a mérité la qualité de Divin. Je ne vous ay point disputé cela, & il n'y en a pas un mot dans mes

Sentimens, auxquels vous avez crû devoir repliquer. Le seul abus que l'on est capable de commettre dans la Saignée, ne peut proceder que du peu de jugement de ceux qui en usent mal, mais les judicieux Medecins savent la pousser au delà de la Sphere d'activité de ces trembleurs, que la petitesse de leur génie fait avoir recours à mille petits remedes de bonnes Femmes ou de Païsans. On leur dit pour les faire tomber dans le panneau, que les uns purifient le sang; & que si les autres ne font aucun bien sensible, du moins ils ne nuisent point aux Malades. Cependant on ne songe pas qu'en laissant échaper les occasions pressantes de faire des remedes

Z ij

essentiels, on jette les Malades dans mille inconveniens irréparables, qui font les caxexies, les abcez, des ictericies, des schirres dans les principales parties nourricieres; enfin une infinité d'autres maladies, qui passent la vertu de toutes ces belles Découvertes qui leurrent aujourd'huy tant de Gens.

Il est assez singulier que vous fassiez remarquer les conseils d'Hypocrate, à ceux qui ne reconnoissent que luy pour Directeur de leurs conduites. Ces grands Génies qui ont eu tant de réputation dans Paris, & qui ont fait tant de miracles par tant de fréquentes Saignées, n'ont-ils pas suivy à la lettre les circonstances de ses conseils; & voit-on

le moindre Candidat en Medecine, qui ne soit instruit de toutes ces observations que vous marquez si necessaires pour prescrire la Saignee ? Mais afin que nous ne vous accusions pas injustement de ressembler à ces Miroirs, qui ne reçoivent les images des objets qu'on leur présente, que pour les défigurer ; faites-nous entendre ce que veulent dire ces mots, dont vous vous servez en parlant d'Hypocrate. *Les Arabes, les Grecs, les Latins, & les plus éclairés des autres Nations, ont toujours déferé à son sentiment; & je ne vois point de raison qui nous oblige de le recevoir, & qui nous dispense en mesme temps de le suivre.* Je ne trouve en cela qu'obscurité, & que contradiction.

Z ii

Continuons, s'il vous plaist, l'examen de tout ce que vous avancez. Vous demeurez d'accord que la connoissance particuliere des tempéramens que nous appellons Idiocrasie, est si difficile qu'on n'y peut répondre que par *galimatias*. Voyez combien vous allez embarrasser ces Messieurs, dont vous prenez si fort le party. Pour mieux parler sur toutes leurs Nouvelles Découvertes, vous les jetez dans un labyrinthe, dont il ne vous sera pas aisé de les tirer, ny à eux-mêmes d'y trouver une sortie, puis que leurs plus vigoureuses expressions, & ces solides raisonnemens que vous souhaitez, ne seront fondez qu'en hypotheses paraboliques, qu'en comparai-

sons toujours clochantes , ou tirées des Méchaniques , qui ne peuvent avoir un juste rapport aux choses qu'on veut faire entendre à fond , pour bien expliquer les mouvemens de la Nature. Ce sont termes indéfinis & universels qui ne prouvent rien , estant toujours nécessaire d'avoir recours à certaines parties disposées d'une certaine manière , & de certaines figures qui font certains effets , sans qu'on marque la cause juste de cet arrangement ou de ces certaines figures , de peur d'admettre ce que vous dites estre la réverie des Peripatéticreas , qui sont les formes substantielles , parce que par là on conçoit du moins un principe immédiat qui

Z iiij



fait toujours les mêmes figures,  
& un même arrangement des  
parties.

Quand ces rafinez Sectateurs  
de la nouveauté auront pris la  
peine de nous faire entendre sans  
obscurité, comment se fait la  
génération des Animaux, la co-  
ction & distribution des alimens,  
& la secretion de l'urine d'avec  
les parties du sang, sans avoir  
recours à la cause premiere &  
universelle de toutes choses, sans  
hypotheses ou comparaisons dé-  
fectueuses en mille circonstan-  
ces, comme par celles des Cri-  
bles composez de différens trous,  
par où passe la diversité des  
grains mélangés de toutes es-  
ces, tant par leurs propres figu-  
res que par leur pesanteur, alors

leurs maximes pourront avoir quelque poids. Jusques-là vous trouverez bon que nous refusions de renoncer à nos anciennes expressions, par lesquelles nous concevons tout aussi bien ce que vous voulez nous faire entendre par des mots nouveaux, qui ne peuvent rien signifier de plus, & qui ne nous font pas comprendre le fond plus distinctement.

Je ne combas point l'application qu'on a pour les Nouvelles Découvertes. Je suis non seulement persuadé, mais tres-convaincu, que de siècle en siècle les Sciences & les Arts se perfectionnent & se polissent par les réflexions, que de plus habiles Gens que vous & moy font tous les jours dans leurs Cabinets. Les

ſçavans Ouvrages qu'ils nous laiſſent , nous tracent de nouvelles routes , qui nous font arriver ſûrement à la vérité. Mais je ne puis endurer qu'on vante ſi fort certaines Découvertes, dont les effets ſont ſi fautifs , & où le hazard a toujours bien plus de part pour le ſuccès, que la conduite du bel eſprit, qui a rêvé creux dans ſon Etude ; par exemple, cet Eſprit de Vin composé que vous élevez ſi haut, & qui en excentrant les humeurs, pompe, pour ainſi dire, leur pourriture auſſi bien que celle du ſang, vous en faites une Panacée nouvelle, au delà meſme de tous les Sels volatils, des poudres de Vipères, des yeux d'Ecreviſſes, des Acides & des Alkalis , qui ſont de

grands mots nouveaux , mais de  
tres. petits remedes , qui tuent  
plus qu'ils ne soulagent. En effet  
ils sont beaucoup au dessous de  
nos grands remedes anciens , ap-  
prouvez de tout temps , soit par  
leur composition , soit pour leurs  
effets incontestables , comme nos  
Theriaques , le Mithridat , l'Or-  
vietan , les confectiions d'Hyacin-  
the , & d'Alkermés ; pour sim-  
ples le Besouïard , les Coraux &  
les Perles qu'on quite à présent,  
& dont on veut se passer pour  
prendre pis , en donnant dans  
toutes les nouveautez inutiles ,  
qui ne produisent que des effets  
incertains , & qu'on devroit re-  
jetter ; ne fust-ce que par la lon-  
gueur du temps qu'on oblige ty-  
ranniquement les pauvres Mala-  
des à s'en servir.

Ces grands Faiseurs de miracles sans la fréquente Saignée, ne conseillent pas moins que d'user deux ou trois mois des yeux d'Ecrevisse, de leurs Opiats composez de Sels volatils, d'extraits de Genievre, fucs de Pervanche, Cariophyllata, & autres drogues chaudes & seches, qui ne peuvent qu'augmenter l'intemperie des corps secs, & maleficies, en calcinant doucement par un feu sourd les humeurs, par un long usage de remedes ordonnez sans indication juste, & sans autre reflexion que celle du secret infailible de leur decouverte.

Il n'y a que vous au monde qui ayez trouvé la conduite de l'Anglois reguliere, puis que tout ce qu'il y a de Gens eclairez

\*l'ont condamnée en toutes manieres , & par toutes les circonstances. Si vous aviez bien compris les raisons convainquantes que j'ay avancées dans mes sentimens, vous n'auriez pas prononcé si hardiment sur une conduite aussi peu judicieuse. Vous auriez parlé plus juste, si vous n'aviez jugé que du succès de son remede , qui n'a jamais esté desaprouvé, parce que la cause en estoit connue, puis que ce n'estoit que le Quinquina déguisé; & par le défaut de sa capacité & de son jugement, outré par les prises indiscrettement réitérées l'espace de deux ou trois mois, auxquelles tout estoit deü, & rien à la conduite de l'Anglois, que le risque qu'ont couru les Malades,

## 27 Extraordinaire

de tomber dans de mortelles langueurs par la sécheresse que le Quinquina imprime dans les entrailles, en vitiant insensiblement toutes les parties nourricieres, ce qui en a fait mourir plusieurs, & causé quantité de stérilité aux jeunes Femmes, pour en avoir pris par excès étant Filles. On en pourroit citer un fatal exemple dans un Sang illustre, mais cela n'est pas nécessaire. Les preuves ne s'en trouvent que trop fréquentes dans des Personnes moins qualifiées.

Quant à ce que vous avancez que je sçay comme vous, *Que si le remede n'a pas toujours fait ce qu'il pouvoit, c'est la Saignée qui l'en a empêché*; c'est ce que vous auriez pu vous passer de dire, aussi

bien que d'ajouter que j'insulte la sagesse des Hæmaphobes de l'Antiquité, comme s'il y en avoit eu entre les veritables Originaux de la bonne Medecine. Rappellex donc dans vostre mémoire ces premiers Autheurs de l'Antiquité, qui sont Hypocrate & Galien, seuls Chefs du conseil de la grande effusion de sang que vous condamnez, sans laquelle tourefois point de salut pour les Malades. Ces grands Hommes n'ont jamais prétendu, ny moy apres eux, comme vous osez l'assurer en termes exprés, *Qu'il faut tirer tout le sang des veines pour en oster la plenitude* ; car il n'est pas vray qu'il soit necessaire d'en tant tirer, pour diminuer la premiere espeece de plenitude qui faute aux



yeux, & qui est toujours la cause première & antécédentes de toutes les maladies. C'est pour emporter la seconde espèce de plénitude qu'il en faut verser davantage, & tout le monde demeure d'accord qu'on a besoin d'un solide jugement, & d'une délicate pénétration pour conduire la Saignée dans cette seconde espèce, jusques dans toute son étendue.

Je ne sçay pourquoy en prononçant le contraire de mes Sentimens, vous dites que c'est ma doctrine toute pure que vous avancez. Lisez les encor une fois, & vous avouerez, ou que vous les aviez parcourus trop viste sans y réfléchir, ou que vous ne les aviez pas conçus.

Vous pouvez écrire tant qu'il vous plaira sur le mérite des Nouvelles Découvertes ; ne croyez pas que je me mette davantage en peine de le combattre. C'est un feu de paille qui ne peut durer ; puis que , selon vous-mesme , il ne faut qu'un quart-d'heure pour estre instruit de vos nouveautez. Je vous conseille seulement de prendre le raisonnement qui suit , comme plus conforme que le vostre à la bonne Philosophie , c'est de donner beaucoup à l'autorité des grands Hommes , tout à la raison , & tres-peu à l'expérience seule , parce quelle est trompeuse & périlleuse dans le sentiment du divin Vieillard , pour qui j'auray toute ma vie un profond res-

*Q. de Janvier 1683. Aa*

282 Extraordinaire

pect, & qui a prononcé comme  
un Oracle dans son premier A-  
phorisme, *Judicium difficile, ex-  
perimentum periculosum.*

LE FRANC, Docteur  
de Montpellier.

Tous les Madrigaux qui suivent,  
enferment le vray Mot de la premiere  
des deux Enigmes proposées au mois  
de Fevrier.

I.

**I**Ris, que vous estes farouche!  
Je voy que sans que je vous touche,  
Vous songez à vous reculer.  
Hélas! avez-vous peur que je ne veuille  
aller  
Sur vostre sein porter ma bouche?  
Non, je ne suis pas si badin  
Que vous pensez, je vous le jure.  
Je ne veux que sentir le Bouquet que  
Mercure  
Vous a présenté ce matin.  
DIEREVILLE, du Pontlevesque.

II.

**A**ux delices d'un grand Banquet,  
Fust-il par des Traiteurs préparé, je vous  
Illustre & généreux Mercure, (jure,  
Je préfère vostre Bouquet.  
C'est un enfantement des larmes de l'Au-  
Son odeur surpasse l'Encens, (röre:  
Ses beantez enchantent les sens,  
Et sa variété marque l'esprit de Flore.

L. BOUCHET, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

III.

**M**ercure, qu'on publie est le Pro-  
totipe  
De ces Gens trop experts à jouer de la  
grippe,  
Pour se justifier, affile son caquet.  
Ce Dieu, par une adresse à mille autres  
seconde,  
Résolu de se mettre en bonne odeur au  
monde,  
Joint à mille autres dons, un ravissant  
Bouquet.

AVIS, de Caen  
Aa ij

## I V.

**M**êture est tout-ensemble'agréable  
& zélé,

Son présent est galant autant qu'il est  
honneste;

Il doit bien estre regalé

Par tous ceux dont le mois renfermera  
la Feste.

Ils vont faire sans-doute un somptueux  
Banquet,

Voyant qu'un Dieu leur donne un si riche  
Bouquet,

Lors que de ses faveurs Flare est encore  
chiche.

Je serois ravi d'estre à ce fameux Repas;  
Mais mon souhait demeure en friche,

Êtant au mois de Mars, où mon Patron  
n'est pas.

Le même.

## V.

**Q**uoy faut-il tant de caquer  
Pour expliquer une Enigme?

Quand j'auray dit un Bouquet,

Je n'ay plus besoin de Rime.

DE LA TRONCHE, de Rouën.

VI.

**Q**ue  *Mercure est coquet!*  
Pour  *marquer sa tendresse,*  
Il  *donne à sa Maîtresse*  
Un  *tres-joly Bouquet.*

*Le mesme.*

VII.

**T**ous les  *Fleuristes curieux,*  
Afin de  *contenter leurs yeux,*  
Vont  *rendre visite à Mercure.*  
Vous n'en  *sçavez pas le sujet;*  
C'est pour  *contempler son Bouquet,*  
Qui n'est  *fait qu'en simple peinture.*  
La  *Phénicienne organisée,*  
de  *Caën.*

VIII.

**M**ercure, ton  *Bouquet n'a pas lieu*  
de  *me plaire,*  
Je  *suis ennemy des odeurs;*  
A  *bien des Gens je suis contraire,*  
J' *aime mieux les Fruits que les Fleurs.*  
L' *Albaniste de Roüen.*

**Q**U'attendez-vous de moy, Mer-  
 cure,  
 Sur l'agréable portraiture  
 D'un Bouquet odoriférant?  
 Dispensez ma veine infertile  
 De vous faire un discours plus grand,  
 Pour expliquer au long vostre Enigme  
 subtile.

SYLVIE, du Havre.

**Q**Uoy, des Fleurs en Hyver! C'est  
 à ce coup, Mercure;  
 Que vous estes vraiment Galant.  
 Dites-nous par quelle aventure  
 D'assortir un Bouquet vous avez le  
 talent.  
 Le vostre assurément vaut bien qu'on le  
 chérisse;  
 Il est de prix, & d'un art tout nouveau.  
 Le Bouquet est tres-beau,  
 Et je ne croy pas qu'il flétrisse.

CONSTANTIN RENNEVILLE,  
 de Caën.

●XI.

**M** *Algre l'inconstance du temps,  
Malgré l'Hyver, & sa froidure,  
Auteur du celebre Mercur*e,  
*Tu nous fais voir les doux fruits du Prin-  
temps,  
Et tu sçais devancer quand tu veux la  
Nature.*



*Depuis peu la Reyne des Fleurs  
Voulut dedans ces Lieux paroistre;  
Mais n'ayant rien pû reconnoistre  
Dans nos tristes Jardins, elle versa des  
pleurs,  
Et remonta, dit-on, dans le Celeste Cloître.*



*Mais toy, bien plus riche en secrets,  
Et sans te donner tant de peine,  
Sur le haut Hélicon, sur le bord d'Hy-  
pocrene,  
A l'abry des frimats tu cueilles des Bou-  
quets,*



*Et tu n'as pas besoin que la saison revienne.*

DE VAULX, Avocat de Noyon  
en Picardie.

## XII.

**V**ous vous raillez de nous, *Mer-*  
*cure,*

*De nous présenter en peinture*

*Un Bouquet dans cette saison,*

*Où les Fleurs sont en abondance*

*En cent & cent Lieux de plaisance;*

*C'est là n'avoir pas de raison.*

*Le Phénix des Messagers de Caën.*

## XIII.

**S**E voit-il rien de plus honneste  
*Que Mercure l'est cette fois?*

*Quelqu'un l'aura sans-doute averty que*  
*ce mois*

*Est justement le mois auquel tombe ma*  
*Feste;*

*Et c'est aujourd'huy ce qui fait*

*Qu'il me vient donner le Bouquet.*

*Le Berger Valentin.*

XIV.

**P**our faire un beau Bouquet, sans  
qu'il y manque rien,  
Le sçavant Rauli l'entend tres-bien.  
Sur les autres Bouquets le sien a l'avantage  
De réduire les cœurs dans un doux esclavage,  
Par un secret caché sous les nœuds du  
Lien.

**ES**  
Le plus sévère des Amans  
Se rendroit aux Loix de l'Amour,  
Si son Amant pouvoit un jour  
Luy faire recevoir ses raretez galantes.

**ES**  
Elle diroit sans fin : Mon Dieu, que je  
me plains  
A voir de ce Bouquet tous les charmans  
attraits !

Je croy qu'il est fait par les Graces,  
Tant on voit que les Fleurs occupent bien  
leurs places.

Q. de Janvier 1683. Bb

Apprenez, cher Amant, qu'il m'a touché  
le cœur;

Et je veux désormais, quoy que l'on aie  
pû croire,

Rendre vos jours pleins de bonheur,  
Si ma possession peut faire vostre gloire.

ALCIDOR, du Havre.

XV.

**M**ercure, les plus belles choses  
Ont toujours trouvé des Cen-  
seurs;

Quelquefois pour de foibles causes,  
On trouve des Réformateurs.

Soit dit, Mercure, sans offence,  
Car je veux, si c'est mon dessein,

Que le plus lâche de la France  
Me plante un Poignard dans le sein.

Je sçay bien que chacun admire vos Ou-  
vrages,

De tous les bons Esprits vous avez les  
suffrages,

Et sans-doute moy seul trouve à vous  
critiquer,

*du Mercure Galant.* 291

*Je le fais cependant d'une ame bien  
forcée;*

*Mais je ne peux souffrir qu'on nous fasse  
expliquer*

*Au milieu de l'Hiver un Bouquet de  
Pensées.*

*Le même.*

XVI.

**N***On, je n'ay point de peine à croire  
Que d'un Bouquet, ou d'une  
Fleur,*

*Qui des Dames cherche le cœur,  
Dans un jour périsse la gloire.*

*L'EPINAY-BURET, de Vitré  
en Bretagne.*

XVII.

*Plainte d'un nouveau Marié.*

**T***U n'es qu'un beau Bouquet. Hy-  
mén, dont l'on n'a rien  
Bien souvent que d'emprunt; Tu dis que  
je suis bien,*

*Quel on me baise tant; Ah le bel avan-  
rage!*

Bb ij.

292 Extraordinaire

Tu m'as réduit à l'esclavage,  
Chaine qu'il faut user, dur & fâcheux  
Lien.



Si tu sens les Amans ainsi que les A-  
mantes,  
En donnant tes faveurs, tu couronnes  
l'Amour.  
Mélas! que ces appas trompent en ce  
beau jour,  
Et qu'elles durent peu, ces rouettes ga-  
lantes!



Ouy, c'est la nouveauté qui fait que tu  
nous plais,  
Que nous trouvons en toy quelques riens  
attraits.  
Nous régnons sur le Trêve, on les Ris  
& les Graces,  
Avec les Jeux trouvant souvent leurs  
places;  
Mais ce qu'on cherche tant, la trouve-  
t-on ce cœur?  
Non, c'est un Vagabond qui m'en a fait  
accroire;

*Mon sort, comme un Bouquet, n'a pas  
plus de bonheur;  
J'ay veu dans un jour seul périr toute  
ma gloire.*

GYGES, du Havre.

XVII.

**A** Greable Bouquet, beau Festin de  
l'Amour,  
*Allez trouver Iris, elle est dans son grand  
jour.  
Reposez sur son cœur, baissez son beau  
visage,  
Et dans un si doux sort tenez-luy ce lan-  
gage.  
Tircis me donne à vous pour gage de  
sa foy,  
Il est dans vos liens plus qu'on n'en  
voit chez moy.*

Le mesme.

*Ceux qui ont expliqué la mesme  
Enigme sur le Bouquet, sont Mes-  
sieurs Harriueau; De Bellefontaine*

B b iij

# 294 Extraordinaire

de la Ruë Simon le Franc ; Le Chevalier d'Argence d'Angoulême ; Du Fay de Vernon ; P. Carrier de Rouen ; Clement Apoticaire du Roy en sa Chancellerie ; Thierat Chapelain de Nostre-Dame ; Boisseau ; Angely de la Martiniere , d'Epoisse en Auxois ; Mesdemoiselles M. A. le Marchand, Fille de M<sup>r</sup> le Marchand, Conseiller de Rouen ; M. Provais ; De la Neve, de la Ruë S. Médéric ; La Charman-te Manon de Rouen, Amante du Me-decin ; Les trois Mannetes du Quar-sier S. Médéric ; A. à l'Anagram-me, Je Pleine d'années, de la Ruë de la Sourdiere ; La belle Manon de Foix, proche les Andelis ; La Belle à l'Anagramme, Ma Cousine en rien ; La Phénicienne Organisée de Caën ; L'honneste Société d'Argen-ton ; L'Amant de la jeune Marianne

du *Mercur*e Galant. 295

de Roüen ; Le Poëte Moderne des Belles de la Ville d'Eu ; Tamiriste de la Ruë de la Cérifaye ; Le Chasseur infatigable sur les Terres conjugales ; Le Charmant Paris , de la Ruë Quinquempoix ; L'Amant passionné de l'Enchantée ; N. du Quartier S. Leu ; Et le tres-subtil Bernard.

On a encore expliqué cette Enigme sur la Perruque. Le *vray* Mot de la seconde estoit la Poire, & voicy les Explications que j'en ay reçues en Vers.

I.

C Edez icy, Melon, cédez Raisin  
muscat,  
Pesché, Olive, Abricot, Figue au suc  
délicat ;

Il est un Fruit plus délectable,  
Le goust en sçait juger autrement que  
les yeux,

B b iiii



Il pourroit mesme entrer dans le Banquet  
des Dieux,

Y servir de Dessert, & couronner la  
Table.



Mercurc qui connoist l'excellence des  
Fruits,

Sçait où de pareils sont produits,

Et que tous leur cede la gloire;

Mais ne seroit-ce point ce Fruit si re-  
nommé,

Qui des Délicats est aimé?

Ce, l'est sans-doute, c'est la Poire.

Rault, de Rouen.

II.

**L**E Fruit dans sa maturité

Mérite d'estre présenté;

Mais ce seroit une imprudence,

S'il estoit cueilly par avance;

Il faut l'examiner avant que d'y tou-  
cher,

On s'y doit bien connoistre avant que l'ar-  
racher.

Ainsi quand le Mercurc a présenté la  
Poire,

du *Mercur*e Galant. 297

Elle doit estre meûre, il a soin de sa gloire.

DE LA GIRAUDIERRE, Rue Maubüé.

III.

**C**ela feroit tort à ma gloire,  
Moy qui suis de ces fins Mer-  
Si malgré tes déguisemens (mans,  
Je ne connoissois pas la Poire.  
A d'autres, *Mercur*e Galant,  
Qui n'ayent point tant de talents.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

IV.

Plainte d'un Nouveau Marié.

**B**elle Iris, ton visage a du Lys la  
blancheur,  
Et ton teint est de Rose, il en a la fraî-  
cheur,  
Il est poly comme une Glace,  
On te croit parfaite en tout point;  
Tous attraits sont puissans, rien n'a meil-  
leur grace,  
L'on admire ton embonpoint;  
Ta peau délicate & vermeille,  
Jamais en fermeté n'a trouvé de pareille;

298      Extraordinaire

Et la plus belle enfin que l'on vanta  
jamais,

Moins que toy paroîtroit mignonne.  
Crieurde, apprens pourtant que quand tu  
ne se tais,

Tu me dégoustes plus qu'une Laide étant  
bonne.

Une Poire qui gronde, est belle dans la  
main;

Tu luy ressembles fort, ta maniere est  
friponne,

Mais rien n'est, comme toy, plus amer  
dans le sein.

GYGES, du Havre.

V.

Q' on nous a fait un beau présent!  
Il nous sera toujours présent;  
C'est une belle & bonne Poire,  
Dont le goust plus doux que le Miel,  
Nous montre qu'elle vient d'un fort bon  
territoire,

Et qui n'est pas hay du Ciel.  
On reconnoît l'Auteur; qu'il a l'esprit  
fertile!

*du Mercure Galant. 299*

*Qu'en mérite il est grand ! c'est l'honneur  
de la Ville.*

*Le même.*

*VI.*

*C*E Fruit est aussi bon que beau,  
C'est une Poire ravissante,  
Qui la langue & les yeux contente,  
Et qui se taist sous le Conteau.

*C. HUTUGE, d'Orleans,  
demeurant à Metz.*

*VII.*

*I*' Autre jour au Ballet du Roy  
J'avois bien seif en bonne-foy,  
Je n'avois plus d'Orange, & je ne pouvois  
boire.

*Mais Mercure en un coin caché,  
Voyant qu'à ce sujet je paroissais fâché,  
M'offrit bonnestement la moitié d'une  
Poire.*

*GIRAULT, de Paris.*

## VIII.

**P**endant ce saint temps de Carefme,  
 Temps de mortification,  
 Ce qui fait une peine extrême  
 Dans la devotion,  
 C'est qu'il faut se passer de manger ce  
 qu'on aime,  
 Prendre de la Salade avec discretion,  
 Et que des Mandians, ou quelque Poire  
 blême,  
 A la Table où je suis soient ma Colla-  
 tion.

ALLARD.

## IX.

**M**ercure, vous sentez approcher la  
 saison  
 Où vous pouvez avec raison  
 Nous donner une Poire;  
 Car outre qu'elle sert à la Collation,  
 Elle empesche de boire.  
 CONSTANTIN RENNEVILLE,  
 de Caën.

X.

**L**A seconde, comme je crois,  
Méríte bien qu'on se donne la peine  
De faire travailler sa veine;  
Puis que son Auteur a fait choix  
D'une Poire fort excellente,  
Afin de la cacher d'une façon galante.  
SYLVIE, du Havre.

XI.

**A**u jeu rarement je m'engage;  
Je m'en défens tant que je puis;  
Si je joue, c'est quand je suis  
Entre la Poire et le Fromage.  
L'Albaniste de Roüen.

XII.

**D**E vostre soin, Philis, l'agréable  
blancheur  
Cache au dessous tant de fraîcheur,  
Que vostre cœur pour moy n'est plus rien  
qu'une glace.  
Quoy? seray-je longtemps malheureux à  
point,  
De ne pas obtenir de vous la moindre  
grace,

302      *Extraordinaire*

*Pour reprendre un peu d'embonpoint:  
Faut-il que ma jeunesse encor toute vet-  
meille,*

*Souffre une douleur sans pareille,  
Au printemps de mes jours, qui passe  
pour jamais? -*

*Changez, mais au plutôt, adorable Mi-  
gnonne,*

*Pour la moindre faveur aussitôt je me  
tais,*

*Ne fust-ce qu'une Poire; Ah! qu'elle  
seroit bonne,*

*Venant de vostre belle main;  
Elle auroit le pouvoir, cette aimable  
Friponne,*

*De ranimer mon cœur presque mort dans  
mon sein.*

*Pour les deux ensemble.*

*Sans faire une trop longue Histoire  
Pour renfermer les Mots des Enigmes  
du mois,*

*Je me contente cette fois,  
Pour l'une d'un Bouquet, pour l'autre  
d'une Poire.*

ALCIDON, du Havre.

**R** Esvant sur la seconde Enigme,  
D'un esprit fort embarrassé,  
Philis dont jefais grande estime,  
Voyant que j'estois empressé,  
Me dit; Estes-vous insensé,  
De fatiguer vostre mémoire,  
Pour ne rechercher qu'une Poire?  
Le mesme.

Cette mesme Enigme a esté expliquée sur la Poire, par Mademoiselle de la Boissiere de la Rue Plastriere, & par M<sup>r</sup> Rembault de la Rue des cinq Diamans. D'autres Particuliers l'ont expliquée sur une Orange, un Pavis, une Pomme d'Apis, & une Chataigne.

Je commence les Explications de ceux qui les ont données en Vers de l'une & de l'autre, par celle de Mademoiselle de Bussyrolles, Fille de M<sup>r</sup>



304 Extraordinaire

de Busséroles de Vienne, dont je vous  
appris la mort il y a quelques an-  
nées. Elle n'a encor que huit à neuf  
ans; mais estant d'une Famille qui  
est tout esprit, il ne faut pas s'éton-  
ner si à cet âge elle a des lumières si  
pénétrantes.

I.

**B**ien que je sois encore Enfant,  
Vous sçavez, Mercure Galant,  
Que j'ay trouvé le Mot de vos derniers  
Grimoires,  
Sans hésiter un seul moment,  
Parce que je n'aime rien tant  
Que les jolis Bouquets, & que les bonnes  
Poires.

CAROLA DE VIENNA  
CLERANTONIA.

II.

**L**E Mercure Galant, enjoué, tendre,  
prude,  
Goguenard, aussi quelquefois,

*du Mercure Galant.* 308

*Des Fleurs de son Parmasse, & Fruits de  
son Etude,*

*Nous vient régaler chaque mois.*

*Moy, je luy sçay bon gré d'une telle dé-  
pense,*

*Chacun de son présent s'applique le meil-  
leur.*

*Les uns de sa Fleurete estiment plus  
l'odeur,*

*Les autres de ses Fruits recherchent l'a-  
bondance;*

*Mais du cœur d'une Fille exprimons le  
talent.*

*Il n'en est point, un peu jalouse de sa  
gloire,*

*Qui n'aimast mieux de son Galant*

*Avoir un Bouquet qu'une Poire.*

*La Devote Druide Lyonnoise,  
de la Rue S. Jean de Lyon.*

III.

**M**ercure, que de changements  
L'Amour fait naître dans une  
ame!

Supposez-il qu'une belle âme

*Q. de Janvier 1683. Ce*

Dure si peu de temps?

Pour moy, je ne puis le comprendre.  
Autrefois mon Iris avoit le cœur fort  
tendre,

Et le mien ne l'estoit pas moins;

Nous avions tous deux mesmes soins,  
Il n'estoit point d'amour plus belle que  
la nostre;

Nous estions si contents de vivre l'un pour  
l'autre,

Que nous faisons nos plus charmans  
plaisirs.

De prévenir tous nos desirs.

Quand je voyois venir sa Feste,  
Pour luy faire un Bouquet, j'allois cueillir  
des Fleurs

Des plus belles couleurs.

À le bien recevoir elle estoit toujours  
preste.

Je ne l'envoyois point sans quelques jolis  
Vers,

Qui l'assuroient que l'inconstance

Jamais ne briseroit mes fers.

Elle en estoit charmée, & pour reconnois-  
sance,

Elle me juroit que son cœur  
Seroit avec le mien toujours d'intelli-  
gence,

Et brûleroit de mesme ardeur.

J'estois simple assez pour le croire.

Mais qui n'eust pas crû ce serment  
Fait en mordant tous deux dans une  
mesme Poire?

Helas, je voy pourtant

Que ce cœur si constant,

N'est qu'un cœur infidelle;

Et qu'au mépris de mon amour,

Cette Ingrate souffre auprès d'elle

Mon Rival qui luy fait la Cour.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

IV.

JE ne veux point tant de caques  
Pour expliquer les deux Enigmes.  
Je le veux faire en quatre Rimes,  
En mettant une Poire avec un beau  
Bouquet.

La Belle Nourriture du Havre;

Cc ij

## V.

**Q**uy, des Fleurs à présent! La chose  
 est bien nouvelle,  
 Le Mercure Galant vous en donne un  
 Bouquet;  
 Recevez-le, Phillis, c'est un Amant fi-  
 dèle,  
 Et son discours n'a rien qui sente le  
 caquet;  
 Pâris donna la Pomme, il vous donne  
 la Poire;  
 Vous estes la Vénus, quel bonheur, quelle  
 gloire!  
 L'Amant d'Euterpe, du Havre.

## VI.

**M**ercure est digne de loüange,  
 De nous faire un tres-beau mê-  
 lange  
 D'une agreable Poire, & d'un joly  
 Bouquet.  
 A présent il fait voir ce que n'a pu per-  
 sonne;  
 Ne croyez pas qu'il n'ait que du caquet,

*du Mercure Galant. 309*

*Et Mars il sçait donner le Printemps,  
& l'Automne.*

*DE LA TRONCHE, de Rouen.*

*V II.*

**V**ous estes plus Galant, Mercure,  
cette fois,  
Que vous ne l'estiez l'autre mois,  
Dont encor j'ay bonne mémoire;  
Vostre joly présent d'un Bouquet, d'une  
Poire,  
Est fort agreable en ce temps;  
Flore à vostre priere avance le Prin-  
temps.

*GYGES, du Havre.*

*V III.*

**T**on aimable Bouquet, Mercure, me  
surprend,  
Il est des plus jolis, son odeur est char-  
mante,  
Et celui qui l'a fait, sur mon honneur,  
l'entend.  
Que la façon en est galante!  
Ta Poire est d'un goust merveilleux,

*Il n'en est point de mesme en toute la  
Nature;*

*L'on voit bien qu'elle vient des Dieux,  
Puis que c'est un présent que nous a fait  
Mercure.*

*L'Amant de Thalie, du Havre.*

*J'ajoute les noms de ceux qui ont  
trouvé les vrais Mots des deux  
Enigmes. Messieurs Leger de la Ver-  
bissonne ; René des Noyers ; de Fles-  
sel de Vermolet, d'Amiens ; de la  
Giraudiere ; Carriere, de Vitré en  
Bretagne ; Aston Ogden ; N. Midy,  
de Rouen ; L'Abbé de la Faye ; L'A-  
vocat Dalmas ; Le Chanoine Jacques-  
Jacques ; Mademoiselle de Sommel-  
sdick à la Nocle ; La Marquise à  
l'Anagramme, Pure image de la  
Vertu ; La Marquise Diane d'Al-  
cleon ; Mesdemoiselles Cochet de la  
Rue S. Paul ; de Milly de Vernon ;*

*du Mercure Galant.* 311

*De Briac ; A. Bouvier de Falleron ,  
de Caen ; De Coubertin la Cadette ;  
La Chere Lisette ; Le N. du Quar-  
tier des Halles ; La Beauté languis-  
sante, de Vuassy en Champagne ; La  
charmante Brune Louison , de Se-  
zanne en Brie ; La Messagere de  
Breteville ; L'Orgueilleuse , de Caen ;  
La Perfide , de la Paroisse S. Sau-  
veur ; La jeune Commere radoucie  
par curiosité ; La Muse naissante, du  
Quartier Simon le Franc ; L'aima-  
ble Poitevine , de Caen ; L'aimable  
à l'Anagramme , La Guerre est sur  
ma vie , d'Amiens ; L'Inconnu du  
Languedoc ; L'Intime du Galant  
François, de la Cour de Stutgard ; Le  
jeune Compere inflexible aux faus-  
ses douceurs ; Le Héros parmi les  
Esprits Financiers ; L'Authcur futur  
contre toute apparence ; L'Amant em-*



## **42 Extraordinaire**

*barassé dans le choix de trois Mal-  
tresses également belles & riches.: G.  
B. L. ou les trois Inséparables, du  
second étage, de la Rue Poirée; Le  
Berger Contentin; Le Medecin A-  
mant de la belle Manon de Xaintes;  
Le Voyageur Africain; Le fidelle  
Amant de la charmante Brune Loui-  
son, de Sezanne en Brie; Le N.  
du mesme lieu; Le Spirituel Abbé  
de Vuassy en Champagne; L'Avocat  
sans immatricule, de Chaumont en  
Bassigny; Le sincere & perseverant  
Blondin du Quartier S. Sauveur;  
Et le Berger désolé, à l'Anagramme,  
As-tu lié le Cœcq.*



S2SS:S2S22:SS22S22

TRAITE'  
DES COURONNES,  
A MONSIEUR  
LE DUC DE BOURGOGNE.

**D***igne présent du Ciel, Soleil  
encor naissant,  
Illustre Petit-Fils du plus grand Roy  
du monde,  
Prince, qui régnerez sur la Terre &  
sur l'Onde,  
Et metrez sur vos Loix & l'Aigle &  
le Croissant;  
Tandis que de LOÜIS les faits plus  
qu'héroïques,  
Servant à son Dauphin d'exemples  
magnifiques,  
Q. de Janvier 1683. Dd*

*Vous vont de l'Univers le Domaine  
assurer,  
Souffrez qu'en attendant une gloire si  
rare,  
Sous vostre auguste Nom j'ose icy  
figurer  
Les Couronnes qu'on vous prépare.*

Pour donner quelque ordre à ce Traité, je diray d'abord que les Couronnes estoient anciennement de deux especes principales, & comme primitives, qui se distinguoient, la premiere sous le nom de Diadème, & l'autre sous celui de Couronne.

Le Diadème, ainsi appelé d'un mot Grec qui signifie *Lier*, estoit une sorte de Bandelete ou Fronteau, dont les Roys se ceignoient. C'est la peinture que les Anciens

nous en ont laissée; témoin ce qu'en dit Tacite, qui dans le 15. de ses Annales, décrivant la cérémonie qui fut faite à Rome au Couronnement de Tiridate Roy d'Arménie, rapporte que l'Empereur Néron luy donna pour Couronne un Diadème, dont il luy ceignit la teste, *Diademate caput Tiridatis evinxit*. Plutarque écrit que Monime, l'une des Femmes de Mitridate Roy de Pont, traitée barbarement de son Mary, & sur quelque faux soupçon conçu mal-à-propos de sa fidélité, condamnée à périr toute innocente qu'elle estoit, par celuy mesme qui devoit le plus s'intéresser à la conservation de sa vie, sans autre grace que de laisser le genre de sa mort à

D d ij

son choix ; cette infortunée Princesse voulant exécuter elle-même cet Arrest sur sa personne, détacha de sa teste un Bandeau Royal, & se l'estant passé autour du col à dessein de s'en étrangler, il arriva que le Bandeau se rompit par la pesanteur de son corps, dequoy cette Reine toute indignée se l'arrachant, le jetta par terre, & le foula aux pieds avec indignation.

Justin l. 15. de son Histoire, écrit que Lyfimachus, un des Favoris du grand Alexandre, ayant esté blessé en une cuisse, par la Lance de ce Prince, lors qu'il descendoit de Cheval ; cet officieux Conquérant outré de douleur pour le mal qu'il venoit de faire innocemment à son Amy,

s'arracha promptement le Diadème de la teste, dont il banda luy-même la blessure qu'il avoit faite; ce qui fut un heureux présage à Lyfimachus, de la Royauté où il parvint apres la mort d'Alexandre.

Pour venir à la description du Diadème, c'estoit une espece de Bandeau pliant, tissu de Soye, de Fil, ou de Laine, duquel les Roys avoient coûtume de se ceindre le front. Pour ce qui est de sa couleur, la plus usitée estoit le blanc. Il seroit aisé de le justifier par les témoignages que nous en fournissent Valere Maxime Liv. 6. Chap. 2. Lucien, *in navigio*. Favonius, Suetone dans les Vies des Douze Césars, Alexandre Napolitain en ses Jours Géniaux,

D d iij

Silius Italicus , & quantité d'autres.

Ceux qui moralisent sur ces Vestemens Sacrez, dont on ornoit la personne des Princes, veulent que la raison pour laquelle le Diadème Royal estoit teint de couleur blanche , estoit parce que cette couleur est la plus noble , la plus pure , aussi bien que la plus simple , & la plus utile de toutes les couleurs , n'y en ayant presque aucune , au rapport de Columelle , qui n'emprunte quelque chose du blanc , au lieu que le blanc n'emprunte jamais rien des autres couleurs, trouvant en son propre fonds toute sa perfection. *Ex hoc colore plurimi fiunt, hic non ex alio. Columella l. 6. c. 2.* Joignez à cela que

la blancheur est le Symbole & comme le caractère de l'innocence & de la sagesse ; vertu qu'un Roy doit toujours posséder, mais d'une façon éminente par dessus tous ses Sujets ; & que la blancheur du Diadème apprenoit à celui qui le portoit, qu'il devoit plutôt chercher à se rendre recommandable aux Peuples qui luy estoient soumis, par la probité de ses mœurs & par la candeur de sa justice, dont l'administration devoit faire un de ses principaux soins, que non pas de se faire craindre & respecter par l'éclat de sa Pourpre, & par les autres marques de son autorité. De là vient que parmy les Romains, ceux qui briguoient les Charges de Magistrature, por-

D d iij



toient des Habits blancs , pour donner à entendre par cette couleur la pureté d'intention qu'ils avoient en briguant ces Charges, & la résolution où ils estoient de les exercer avec toute l'intégrité requise. C'est pour cela qu'on les appelloit Candidats, à cause de la blancheur de leurs Robes, couleur qu'ils ne portoient pas seulement dans le temps de leur brigue, mais encore dans les fonctions de leur Charge.

L'on dit aussi que les anciens Roys se vestoient ordinairement de cette couleur, soit pour les mêmes raisons que nous venons de dire, soit qu'ils suivissent en cela l'exemple de Salomon, le plus sage de tous les Monarques; que Josèphe dans le 8. Liv. de ses

Antiq. dit avoir eu l'usage de cette mesme couleur dans ses Habits Royaux, qu'il portoit d'ordinaire tous blancs ( contre ce que dit Lineda, qui veut que son Vestement Royal fust une Robe de Drap d'or parsemé de Lys d'argent ) ce que ce grand Prince ne faisoit sans doute, que pour s'exciter par l'aspect continuel de cette blancheur, à la pratique des vertus dont elle est le Hieroglyphe; ou bien parce que les Habits blancs sont assez souvent dans l'Ecriture attribuez à Dieu, dont les Roys sont les vivantes images. Aussi voyons nous dans la mesme Ecriture, que cette couleur blanche sembloit estre propre & ordinaire aux Roys, quand elle nous dit qu'Herode

en fit vestir Nostre - Seigneur,  
pour se moquer de sa Royauté.

*Et illasit indutum veste alba. Luc.*

23. Quoy qu'il en soit, si l'on ne peut pas prouver bien clairement que tous les Roys se servissent d'habillemens blancs, il est constant que la plûpart portoient le Diadème de cette couleur.

Je dis pour la plûpart, parce que l'on en remarque quelques-uns qui l'ont porté d'une autre sorte, comme bleu, ou de couleur de Pourpre ; témoin les Roys de Perse, dont le Diadème au rapport de Q. Curce l. 3. c. 7. estoit fait d'une Bandelete bleuë tissüë de blanc, *Cidarim* ( *Perse regium capitis vocabant insigne* ) *cerulea fascia albo distincta*

*circuibat.* Celuy de Darius dont  
 Aléxandre le Grand se ceignit le  
 chef apres la mort de ce Prince,  
 estoit selon le mesme Autheur,  
 d'un Drap de Pourpre meslé de  
 blanc. *Alexander itaque purpureum  
 Diadema distinctum albo, quale Da-  
 rius habuerat, capiti circumdedit.  
 Idem. l. 6. 11.*

Les Roys se seruoient commu-  
 nément de deux sortes de Dia-  
 dèmes ; l'un pompeux & riche,  
 l'autre simple & sans parure. Ils ne  
 prenoient le premier qu'en de cer-  
 tains jours, & lors que dans quel-  
 ques Cerémonies publiques, ils  
 vouloient paroistre dans l'éclat  
 de leur pompe Royale, avec le  
 Manteau, le Sceptre, & les au-  
 tres ornemens de leur Dignité;  
 car pour lors ils avoient la teste

couronnée d'un Diadème, composé d'une riche étoffe d'or, toute parsemée de Pierres précieuses.

Curopolate dans son Traité des Charges de l'Empire, le décrit en cette manière; *Id autem Diadema erat textile aureum, cum lapillis & margaritis, positum ad Imperatoris frontem, & ponere vin. Etam cerebrum versus.*

La seconde sorte de Diadème, beaucoup plus simple & moins précieux, n'estoit qu'un Bandeau d'étoffe, tout uny, sans or & sans pierreries, remarquable seulement par sa forme & par sa couleur. Les Roys n'alloient jamais sans le Diadème, & ne le quittoient en aucune manière, comme on l'apprend

d'Apulée, lors qu'il dit que les Roys n'alloient non plus sans leur Diadème, que Diogene & Antistene sans besace & sans bâton. *Quod Diogeni & Antistheni pera & baculus, hoc Regibus Diadema.* Plutarque le confirme dans la fortune d'Alexandre, & en plusieurs endroits de son Histoire des Hommes Illustres; ce que fait aussi Victor-Aurelius dans celle de Constantin, & plusieurs autres.

L'Histoire ancienne nous apprend qu'il s'est trouvé des Roys qui ne se sont pas contentez de se couronner d'un seul Diadème à la fois, mais qu'ils en ont voulu porter tout autant qu'ils possedoient de Royaumes. C'est ce qu'on lit entr'autres d'Arta-

ban, que Herodian l. 6. dit avoir porté deux Diadèmes, l'un comme Roy de Perse, & l'autre comme Roy d'Arménie; & l'Histoire Sacrée des Machabées, dit pareillement que Ptolomée en portoit deux, l'un pour l'Asie, l'autre pour l'Egypte. *Ptolemaeus imposuit duo Diademata capiti suo, Egypti & Asia. Machab. 1. c. 11.*

Au reste cet ornement de teste estoit si particulier à la personne des Roys, qu'on ne le pouvoit prendre, sans estre censé vouloir se déclarer pour tel, comme la mesme Histoire des Machabées en fait foy, lors qu'elle dit qu'après la mort du grand Aléxandre, les plus grands Seigneurs de sa Cour ayant partagé entr'eux les Provinces que ce Mo-

marque avoit conquises à la pointe de son Epée, ils s'en qualifierent les Roys par la prise du Diadème, que chacun se mit sur la teste; *Et imposuerunt omnes sibi Diademata post mortem ejus.* Comme au contraire quitter cet ornement, c'estoit se dépoüiller en mesme temps de toute Souveraineté; comme il se lit de Tigranes Roy d'Arménie, lequel ayant esté défait par Pompée, & s'estant rendu son Prisonnier, s'arracha le Diadème de la teste, & le jetta aux pieds de ce grand Capitaine, pour marque de l'abdication absoluë qu'il faisoit entre ses mains de sa dignité Royale; mais qui luy fut dès l'heure mesme confirmée de nouveau par ce genereux Roy, qui luy



fit reprendre son Diadème.

Les Roys estoient tellement jaloux de cet ornement, qu'ils faisoient un crime de Leze-Majesté à ceux qui sans dessein, ou mesme par nécessité, se le fussent mis sur la teste. Arian dans le Livre 7. de son Histoire, raconte qu'un Matelot s'estant jetté dans la Mer au peril de sa vie, pour retirer le Diadème d'Alexandre, qui estoit tombé dans l'eau, & l'ayant pris & mis sur sa teste, afin de nager plus facilement lors qu'il auroit les mains libres, ce Prince le voyant arrivé à bord en cet état, apres luy avoir fait compter une grosse somme d'argent pour prix de sa peine, luy fit ensuite abatre la teste, pour punition de ce qu'il avoit eu l'audace de se pa-

rer de cet ornement. J'ajoutéray à cet exemple ce qu'on raconte de Pompée le Grand, qui fut accusé, & peut-estre mal-à-propos, d'aspirer à la Royauté, à cause qu'estant blessé à une cuisse, il se servit d'une Bandelette blanche pour bander sa playe; & sur ce qu'il alleguoit, que ce n'estoit pas sa teste qu'il avoit ceinte de ce Diadème prétendu, mais seulement sa cuisse, marque qu'il n'avoit eu aucune idée de ce qu'on luy imputoit; on luy répondit qu'il importoit peu, en quelle partie du corps on portast cette marque Royale, & qu'il suffisoit de la voir sur luy pour le soupçonner de vouloir se faire le Maistre de la République; tant il est vray que les Romains avoient

*Q. de Janvier 1683. — Ec*

horreur pour tout ce qui pouvoit sentir le nom de Roy parmy eux; jusque là qu'ils ne pouvoient pas mesme souffrir, que les Statuës de leurs Conquérans portaissent non seulement le Diadème, mais la moindre chose qui en eust l'apparence. Ce fut, au rapport de Suetone, ce qui porta les Tribuns du Peuple à faire arracher de la teste d'une Statuë de César une Couronne de Laurier qu'un Particulier y avoit mise; & cela, parce qu'elle estoit attachée d'un petit Ruban blanc. Celuy qui l'avoit mise sur cette Statuë fut envoyé prisonnier & condamné à une grosse amende. C'est ce qui fait que depuis les premiers Roys de Rome, qui portèrent tous le Diadème, il ne se lit

point qu'aucun de ceux qui gouvernerent la Republique, Consuls, Dictateurs ou Empereurs, ait osé porter cette auguste marque, tant ils avoient peur de s'attirer la haine du Peuple. Le premier des Empereurs qui prit une liberté si dangereuse, fut Caligula, si l'on en croit Victor-Aurelius, qui comme s'il avoit oublié ce qu'il a écrit d'abord, l'attribuë ensuite à Aurelien, qui vint fort long-temps apres Caligula, & qui ne fut que le 37. Empereur des Romains. C'est luy dont les Historiens ont dit qu'il n'estoit redevable de l'Empire qu'à ses vertus & à son courage. Ils rapportent que n'estant que le Fils d'un Païsan de la Pannonie, il quitta la Charruë

E c ij

de son Pere pour prendre party dans la Milice Romaine, où il donna tant de preuves de valeur, qu'après avoir passé par tous les degrez de cette Profession, il parvint enfin au plus élevé de tous, ayant esté proclamé Empereur par son Armée victorieuse. Les heureux présages que ce Guerrier eut de sa future Grandeur, ne sont pas éloignez de mon sujet, On dit entr'autres que le mesme jour qu'il vint au monde, il nâquit dans son Village un Veau plus blanc que la neige, qui portoit sur l'épaule droite la forme d'un Diadème de Pourpre; ce qui fit conjecturer aux Devins qu'il regneroit quelque jour. On dit de plus que dans le Bassin où il se la-

voit les mains , il trouva plusieurs fois un Serpent entortillé en forme de Diadème , sans qu'il fust possible de le tuer , ce qui joint à d'autres prodiges , le fortifiant toujours dans l'espérance de la plus haute fortune , luy fit prendre pour Devise sur son Bouclier la mesme Espérance , sous la figure d'une Femme habillée de vert , portant une Couronne de Fleurs sur sa teste , & l'Amour entre ses bras à qui elle donnoit à téter ; & lors qu'il vit cette Espérance remplie par son élévation , pour conserver la memoire des heureux présages qu'il en avoit eus , il ne fit point de difficulté de prendre le Diadème qui luy avoit esté tant de fois figuré , se parant d'un orne-

ment qu'aucun Empereur n'avoit porté avant luy. Alexandre Napolitain l. 1. c. 28. attribué aussi à Aurelien le premier usage du Diadème; mais Jornandez le donne à Diocletien. Cedrenus, & les fastes Siciliens, en reculent la prise jusqu'à Constantin le Grand.

Je viens à son origine. Plin l. 7. c. 5. de son Histoire, écrit que Bacchus a esté le premier Inventeur du Diadème, comme il veut qu'il l'ait esté du Triomphe & du Commerce. Pierius dans ses Hieroglyphes liv. 14. veut que le premier usage de cet ornement ait esté introduit pour la conservation de la santé, comme l'écrit Athenée, parce que dans les Festins la coutume

estant de se provoquer à boire, les Anciens trouverent par expérience que pour empêcher que le Vin pris largement ne fust monter au cerveau des vapeurs nuisibles, il estoit bon de se lier la teste avec quelques Bandele-tes; & la Posterité ajoutant de l'ornement à une invention si uti-le, on commença peu à peu à orner ces Bandele-tes ou Fron-teau, premierement avec des Fleurs, puis avec de la Broderie d'or & d'argent, & enfin avec des Perles & des Pierres precieu-ses. Mais parce que dans la suite du temps, ces sortes de Ban-deaux vinrent à servir de mar-ques d'honneur & de préémi-nence parmy les Hommes, qui se faisoient considérer, d'autant



plus qu'ils en portoient de plus riches, il arriva que les Roys les trouvant à leur gré, se les approprièrent, comme des ornemens propres à les distinguer du reste de leurs Sujets. Ainsi les Peuples cessèrent de s'en servir, pour ôster tout sujet de jalousie à leurs Souverains; & ce qui avoit esté libre jusques alors & commun à tout le monde, devint enfin propre & particulier à la seule Personne des Princes.

La Couronne, qui est un autre sorte d'ornement de teste différent du Diadème, peut avoir esté ainsi appelée; selon quelques-uns, du mot de Corne, qui se prend ordinairement dans les saintes Lettres, ou pour la personne du Roy, ou pour la puissance

sance Royale, à cause d'une certaine ressemblance qui se rencontre entre la Corne & le Rayon, dont les Couronnes des Roys estoient autrefois ornées. De là vint, dit Pierius dans ses Hieroglyphes, que Moïse est quelquefois représenté la face cornuë, qui devoit estre rayonnée, parce qu'ayant esté illuminée par la splendeur du Soleil de la Divinité, avec lequel il avoit eu l'honneur de converser durant quarante jours sur la Montagne de Sinay, elle en estoit devenuë toute brillante, & toute environnée de rayons de feu, qui rendoient une clarté si vive, que ne pouvant estre supportée par la foiblesse des yeux des Israëlités, ils prièrent ce Grand Patriarche de voiler sa face pour

*Q. de Janvier 1683.* Ff

leur donner le moyen de luy parler. D'autres veulent que la Couronne prenne sa dénomination de *Choro*, qui signifie Chœur, Cercle, ou assemblée de Danse en rond; parce que la coutume ancienne estoit de se couronner la teste en ces sortes d'exercices. D'où vient qu'ils disent que le mot Latin *Corona*, doit estre écrit avec la lettre aspirale H, en cette manière, *Chorona*. D'autres enfin tiennent que le nom de Couronne est dérivé d'un mot Grec *Koronis*, qui signifie la partie supérieure d'une voûte ou d'un arc, telle que la porte ordinairement les Couronnes que nous appelons fermée à l'Impériale, ou Diademées par dessus en forme de demy cercle.

Les Auteurs ne s'accordent pas touchant le premier Inventeur des Couronnes. Quelques-uns, comme les Poëtes, veulent que Jupiter en ait porté le premier; ce qu'il commença de faire, dit Diodore, à la sortie du Combat, que luy & les autres Dieux eurent avec les Titans; où les ayant entièrement défaits, il se couronna de Laurier pour marque de sa victoire. Pherecidès n'est pas de cet avis, tenant que c'est Saturne; non plus qu'Homère, qui croit que ce soit Pandore. D'autres attribuent l'invention des Couronnes à Prométhée, disant qu'après qu'il fust délivré par Hercule des chaînes qui le tenoient attaché sur le Mont Caucase, pour punition

Ff ij

d'avoir dérobé le feu du Ciel, il se couronna le chef d'une Guirlande selon quelques-uns, & selon les autres d'une Couronne qu'il forma de ses propres Liens. D'autres Auteurs disent que cette invention est venue des Egyptiens. Elanctus qui est de ce nombre, rapporte qu'il y avoit autrefois en Egypte une Ville appelée Tindon, située sur le bord du Nil, dans laquelle les Princes du Pais s'assembloient une fois l'année, pour délibérer des affaires de la Religion; & que leur assemblée se tenoit dans un magnifique Temple bāty au milieu de la Ville, qui estoit orné tout à l'entour de quantité de Couronnes cōposées de feuilles de Vigne & de Pampres, par la-

quelle décoration , ces Peuples vouloient renouveler la mémoire de ce que les Dieux avoient mis jadis en dépôt dans le mesme Lieu de pareilles Guirlandes, lors qu'ils eurent appris du Destin que Babis, autrement Typhon, devoit un jour régner sur toute l'Égypte. Le mesme Elanicus rapporte que par le moyen d'une Couronne tissée de diverses Fleurs-symboliques, Amasi parvint au Trône d'Égypte , parce qu'en ayant fait présent au Roy Parthémis , ce Prince luy en sçeut si bon gré, qu'après luy avoir donné le commandement de ses Armées, il le déclara encore le Successeur de son Royaume , dont il prit possession après sa mort.

Tertullien fait l'usage des Cou-

Ff iij

ronnes bien plus ancien, disant qu'Eve se couronna de feuilles apres son peché, *Potius cinxit pudentia sua foliis, quam caput floribus.* l. de Cor. Milit. Mais comme il ne se trouve rien de positif de leur origine dans les anciens Auteurs, je croy qu'il la faut rapporter à ce que nous avons dit de celle du Diadème.

Quant à leur division, il me semble que la plus générale se peut établir de quatre sortes ou espèce principales qui en contiennent plusieurs autres. Ces quatre espèces de couronner sont, les Divines, les Royales, les Militaires, & les Populaires. J'appelle Couronnes Divines ou Sacrées, celles dont la Gentilité se servoit ou pour couronner les Simula-

chres de ses faux Dieux, ou pour orner leurs Temples, leurs Autels, & les Victimes qui leur estoient immolées, ou pour parer leurs Sacrificateurs & leurs Ministres. Je comprends dans ce nombre celles que la véritable Religion, tant Mosaique que Chrétienne, a employées & employe encor, ( au moins pour la dernière ) dans le culte du vray Dieu, & dans la fonction de ses sacrées cérémonies. Les Royales sont celles qui ont esté & qui sont encor en usage parmy les Monarques & les Souverains; les Militaires, celles dont on récompensoit autrefois les Gens de Guerre; & enfin sous le nom de Couronnes Populaires, j'entens la plupart de celles qui ont eu quelque

F f iiii



credit dans les differens exercices  
de la vie des Hommes.

Que les Payens pouvoient  
les images de leurs fausses Divini-  
tez, toute l'Histoire ancienne en  
fait foy. Pline, Tite-Live, Athe-  
née, Juvenal, Tertulien, Lactan-  
ce, & quantité d'autres, nous en  
fournissent une infinité d'exem-  
ples que je ne rapporte point icy,  
parce que personne ne revoque  
en doute cet usage. Mais ce que  
tout le monde ne sçait pas, c'est  
que les Couronnes, qui paroient  
les Idoles n'estoient pas toutes  
composées d'une mesme matiere;  
car elles estoient diversifiées, ou  
selon le caprice & la coutume  
des Peuples qui les presentoient  
à leurs Dieux, ou selon ce qu'ils  
s'imaginoient estre le plus propre

& le plus naturel à chacun de ces  
mesmes Dieux. Les Thraces,  
selon Alex. Napol. l. 4. les cou-  
ronnoient de Lierre; les Cappa-  
dociens, d'Ache; les Gaulois, de  
Chêne; les Parthes, de Chien-  
dent; ceux d'Hermione, d'Hy-  
acinthe; les Egyptiens, d'une es-  
pee de Plante qui a donné le  
nom au Papier; d'autres, d'He-  
liocryson ou d'Immortelle; quel-  
ques autres, de Haistre, de Pal-  
mier, de Laurier, d'Olivier, &c.  
d'autres enfin leur donnoient des  
Couronnes d'Herbes, de Plan-  
tes, & de Fleurs de diverses sor-  
tes. Mais on ne se contentoit pas  
de leur en donner de si commu-  
nes; on leur en donnoit encor de  
tres-riches, comme de Perles,  
de Pierrieres, d'or, d'argent, &

d'autres métaux; témoin entre les Autheurs sacrez, ce qu'en dit le Prophete Baruch ch. 6. v. 9.

*Coronas certe aurcas habent super capita sua. Dy illorum.* Et parmy les Prophanes, Silius Italicus Poëte ancien, l. 7. où parlant d'un Vœu solennel, fait par les Dames Romaines à Junon, pour implorer son assistance contre Annibal, qui estoit venu fondre sur l'Italie avec une Armée effroyable de Carthaginois, leur fait promettre à cette Déesse une Couronne d'or chargée de Rubis,

Les Anciens ne se contentoient pas de mettre des Couronnes sur la teste de leurs Idoles; ils en appendoient eneor dans leurs Temples, & en entouroient leurs Autels. Deux ou trois exemples justi-

fieront cette verité. Tite-Live dans sa 3. Decade l. 8. écrit que le Sénat, après les Jeux de P. Scipion, envoya des Ambassadeurs à Delphes pour y présenter à Apollon au nom de la Republique Romaine, quelques présens, faisant partie du butin gagné sur Asdrubal. Parmy ces présens estoit une Couronne d'or pesant deux cens livres, qui fut appendue dans le Temple de ce faux Dieu; & dans sa 4. Decade l. 2. il dit qu'Attalus Roy de Pergame, envoya à Rome pour reconnoissance de ce que le Sénat luy avoit donné l'investiture de son Royaume, une Couronne de mesme métal & du prix de deux cens quarante. six livres, pour estre mise comme un Mo-

nuiment perpetuel de sa dépense, au dessus de l'Autel de Jupiter Capitolin. Le même Historien dans la 5. Decade l. 2. témoigne encor que ceux de Pamphilio en envoyèrent une semblable du prix de vingt mille Philippes, pour estre pareillement placée devant l'Autel de ce même Dieu. Athénée l. 5. rapporte que le Roy Ptolomée en offrit une aux Dieux Tutelaires de l'Egypte, toute d'or massive, & chargée de Pierreries, dont l'étendue estoit si vaste, qu'elle avoit quatre-vingts coudees de tour, en sorte qu'elle couvroit tout le frontispice du Temple où elle fut mise. Virgile fait mention de cette coutume d'orner de Couronnes les Temples des Dieux, lors que parlant dans

son Eneïde des réjouissances qui furent faites sur ceux de Troye à la reception du Cheval de bois, qui causa la perte de leur Ville, il fait ainsi parler Erée à Didon.  
*Sans penser au malheur qui de près nous talonne,*

*Chacun de nous à qui mieux mieux  
Alloit d'un cœur devot présenter sa  
Couronne,*

*Pour parer les Temples des Dieux.*

Tibulle raconte que dans le temps de la récolte des Grains on avoit coutume d'orner le Frontispice & les Portes du Temple de Cérés, de quantité de Couronnes composée d'Epics de toute sorte de Bled. La mesme coutume est confirmée par Juvenal en plusieurs endroits de ses Satyres, par Apulée dans son Asne d'or,

# 350 Extraordinaire

par Suetone dans la Vie des Césars, par Tertullien dans ses Livres, *de Corona Milit.* *de Idolol.* *de Spectacul.* & par plusieurs autres.

Les Reliques, les Ossemens & les Cendres des Défunts, estoient pareillement ornées de Couronnes, comme l'assure le même Tertullien, & avant luy Athenée, qui dans le L. 14. de ses *Dipnosophistes*, rapporte que ceux de Corinthe portoient tous les ans à la Feste des Hélotics, pompeusement en Procession dans un précieyse Chasse, les Os & les Reliques d'Europe Fille d'Agenor Roy de Phénice, sur un Char de Triomphe, au milieu une Couronne de Myrthe qui avoit vingt brasses de tour. Plutarque raconte que Marcellus, le plus brave Capitaine

qui ait jamais commandé les Armées Romaines, ayant esté tué dans une embuche qu'Annibal luy avoit dressée, ce Prince Africain, pour rendre à la mémoire de ce grand Guerrier, dont il avoit esté batu plus d'une fois, une partie de la gloire qui luy estoit due, fit brûler honorablement son corps; & en ayant fait recueillir les cendres, il les fit mettre dans une Urne d'argent, avec une Couronne d'or au dessus, & les envoya ensuite à Rome à son Fils, avec un Cortège magnifique. L'Histoire Romaine nous apprend qu'Octave César estant dans Alexandrie, eut la curiosité de se faire montrer le corps d'Alexandre le Grand, qui estoit en dépôt au milieu de la grande Place



de cette Ville, dans un Tombeau de Crystal; & que l'ayant veu tout à son aise, jusqu'à le toucher, il l'honora d'une Couronne d'or, & de plusieurs autres de toutes sortes de Fleurs.

Les Prestres, les Sacrificateurs, & les autres Ministres de la Superstition Payenne, avoient aussi l'usage des Couronnes dans les fonctions de leur ministère, qu'ils s'ajustoient, dit Andretas Tenedios dans son Voyage de la Propontide, d'une différente manière; car, ou ils les mettoient en forme de Guirlandes sur le sommet de leurs testes, ou ils les faisoient descendre sur leur front, ou bien ils les abaissoient jusques sur leurs épaules. Pour la matière dont elles estoient composées, elle estoit ou d'or enrichy de Pierrieres, telle qu'estoit au rapport de Philostrate in *Thianav* l. 2. & 3. celle des Brachmanes Prestres des Indiens, qui ne faisoient aucunes fonctions Sacerdotales, sans avoir la teste ornée d'une Couronne d'or massif, greffée de Perles, ou semée de Pierres

précieuses en quantité, Celle que portoit le Grand Prestre de la Déesse Syria estoit de cette nature, au témoignage de Lucien, & suivant celui du Poëte Prudence dans le Martyre de S. Romain. Le Souverain Pontife de la Superstition Romaine en avoit une semblable en certaines cérémonies. Ou bien ces Couronnes estoient d'argent, ou de quelque étoffe précieuse; ou enfin elles estoient faites de Rameaux & de feuilles d'Arbres, d'Herbes, & de Fleurs, selon la qualité des Dieux à qui l'on avoit affaire. Les dernières Couronnes estoient appellées pour cela par les Latins, apres les Grecs, *Pancarpias Coronas*, c'est à dire des Couronnes tissées de plusieurs sortes de feuilles de Fleurs.

Celles dont on se servoit d'ordinaire dans les Sacrifices qu'on présentoit à Jupiter, estoient, selon Plin, de Planc ou de Chesne; celles des cérémonies de Junon estoient de Vigne; celles d'Apolon, de Laurier; celles de Pallas, d'Olivier; celles de Venus, de Myrthe ou

*Q. de Janvier 1683. G g*

de Roses; celles d'Hercule, de Peuplier ou d'Ache; celles de Bacchus, estoient ou de Lierre, comme le veut Denis en sa Cosmographie Grecque, ou bien de Myrthe, comme le marque Aristophane dans sa Comédie des Grenouilles. Dans les Fêtes d'Isis on se servoit de Couronnes faites d'Epics de Bled, parce qu'on croyoit que cette Déesse ayant trouvé la premiere l'invention & la culture du Bled pour la nourriture des Hommes, elle s'en estoit fait aussi la premiere une Couronne de ses Epics, comme le dit Tertullien, *Isis prima repertas spicas capite circumtulit. de Cor. Mil. c. 7.* Les memes Couronnes d'Epics estoient en usage dans les Fêtes de Cerès, pour la mesme raison. On se servoit encore dans le Culte de la mesme Cerès de Couronnes composees de Myrthe, d'If, de Narcisse, de Saffran, d'Agnus Castus, mais sur tout de Chesne, dans une Feste que l'on celebroit a son honneur au temps de la Moisson, & avant que d'abatre les Bleds. Virgile en fait mention dans ses Georgiques.

Dans les Fêtes de Janus on se couronnoit de Laurier, & la Statue de ce Dieu portoit tout le long de l'année la Couronne qu'on luy en avoit mise sur la teste aux Calendes de Janvier, qui estoit le jour marqué pour le renouvellement des Couronnes qu'on luy offroit tous les ans, en ostant les vieilles pour luy en donner de nouvelles. Cette cérémonie, selon Solin ch. 3. *Polyhistor.* s'appelloit *Mutatio Laurearum*. Ovide en fait mention au 3. des Fastes.

*Laurea flammis qua toto perstitit anno  
Tollitur, & frondes sunt in honore novæ.*

Ce n'estoient pas seulement les Ministres des Idoles qui se couronnoient dans le temps de leur Office, mais la mesme chose se pratiquoit aussi à l'égard des Autels, des Victimes, des Vases, & des autres choses qui servoient au Sacrifice. Pour les Victimes, l'Ecriture Sainte le montre dans le 14. ch. des Actes des Apostres, où elle dit que ceux de Lystré ayant veu les miracles qu'opérèrent en leur présence S. Paul & S. Barnabé, entr'autres celui que fit

Gg ij

S. Paul à l'égard d'un Homme tout perclus de ses jambes, le guérissant entièrement par une seule parole; ces Peuples prenant ces deux Apôtres pour des Dieux, l'un pour Jupiter, l'autre pour Mercure vinrent au devant d'eux accompagnés du Sacrificateur du Temple de Jupiter, amenant des Taureaux avec des Couronnes, à dessein de les sacrifier à leur honneur; *Sacerdos quoque Jovis, qui erat ante civitatem, Taurus & Coronas ante Januam afferens cum populis volebat sacrificare. At Lor. c. 4. v. 12.* Plinè prouve encore cet usage dans le 16. L. de son Hist. c. 4. Xenophon dans sa *Grecopédie* L. 3. Strabon L. 15. & Juvenal dans le 13. de ses Satyres.

*Quæque Coronatâ lustrari debet ænâ.*

Pour le Couronnement des Vaisseaux & autres ustenciles, outre le témoignage de Tertullien, & de quelques uns des Auteurs que nous venons de citer, Virgile en est garant dans le 3. de son *Enéide*, où faisant la description du Sacrifice que le Pere d'Enée fit aux Dieux Marins, il dit qu'il couronna un grand Vase

plein de Vin, & qu'il le leur presenta pour offrande :

*Tum Pater Anchises magnum cratera  
Coronâ*

*Induit, implevitque mero, Divasque  
vbcavit.* GERMAIN, de Caën.

Cet Extraordinaire est déjà si long, que je suis contraint d'interrompre icy ce dernier Traité. Vous en trouverez la suite dans le prochain Extraordinaire.

---

## QUESTIONS A DECIDER.

I.

Si la beauté du Visage est plus propre à plaire, que la beauté de la Taille.

II.

Pourquoy un Bien, dont la conquête nous a coûté des fatigues, quoy qu'il soit de peu de conséquence, nous est neantmoins plus cher qu'un autre infiniment plus précieux, que nous avons acquis sans peine.

III.

Si les Astres ont du pouvoir sur les inclinations des Hommes.

## I V.

On demande l'Origine des Bains.

Comme il reste toujours beaucoup de matiere, on propose peu de Questions. Ceux qui voudront écrire sur celles qui ont esté proposées, & sur lesquelles on n'a point, ou peu travaillé, le pourront faire en tout temps. On employera toujours les Pieces qui seront bonnes, aussi-bien que celles qui n'ont pû encor trouver de place dans les Extraordinaires. Ainsi personne ne travaillera inutilement sur quelque matiere que ce soit, eust-elle esté proposée dès que l'on a commencé ces sortes de Lettres. Il est juste qu'on donne cette satisfaction à ceux, qui parce qu'ils estoient absens ou malades, n'ont pû écrire sur des Sujets qui leur plaisent. Il y a déjà un an qu'on a demandé quelle est l'origine du Droit, & j'ay là-dessus un fort beau Traité de M<sup>r</sup> de la Selve de Nismes, que je n'ay pû encore employer. Il en est ainsi de divers Ouvrages, qui auront leur tour. Je suis, Madame, vostre tres &c.

A Paris ce 15. Avril 1683.







**ische Nationalbibliothek**



**Z205006309**

